Notices
des Sœurs de Ste Marthe, depuis 1889.

Sœur Angélique Fabre
Mouparier

Notre vénérée Sœur Angélique naquit à Gourdon le 27 novembre 1800 de parents très vertueux. Son respectable père avait 8 sœurs religieuses et un frère prêtre qui fut le parrain de notre chère défunte. Elle était fort jeune lorsqu'elle perdit ses parents, alors son parrain la prit chez lui jusqu'à l'âge de 14 ans. Durant cette période de sa vie, Angélique fit à peu près toujours sa volonté ce qui, dans la suite lui faisait vivement regretter la trop grande bonté de son oncle, car elle eut beaucoup à souffrir pour se plier au joug de l'obéissance.

Pendant la récréation, elle nous amusait beaucoup en nous citant des traits de son enfance « Lorsque la foire de Gourdon arrivait, disait-elle, j'allais trouver mon oncle et je lui disais : je veux aller à la foire — Non, je ne le veux pas. — Oh ! si vous le voulez, vous verrez !. — Eh bien vas y avec la servante mais à la condition que tu ne m'appelleras plus pépé — Je vous le promets. Et à mon retour je lui criais de loin « pépé, pépé ! »

Lorsque notre chère Sœur eut atteint ses quatorze ans, Mère Verdier la fit venir près d'elle et l'éprouva de diverses manières ; elle l'envoya postuler pendant un an à l'hôpital de Bergerac, puis la fit revenir à Mouparier où se Angélique prit l'habit le 4 octobre 1823. La jeune novice devait subir de longues épreuves avant de prononcer ses vœux, car ce ne fut que le 6 mars 1827 qu'elle fit profession.

Depuis ce moment notre vénérée Sœur se montra toujours une fervente religieuse, obéissant avec le même esprit de foi à Mère Verdier sa sœur, à Mère Emilie, à Mère Emmanuel, aux Supérieurs généraux de la Congrégation. Nous l'avons vue survivre à ses sœurs Mère Verdier et Sœur Fabre jusqu'à l'âge de 87 ans, remplir ses emplois de sacristaine et d'institutrice avec l'allégresse et l'entrain d'une novice de vingt ans.

La prière était un festin pour cette belle âme ; elle y consacrait entièrement le dimanche. Aux heures de récréation

l'ouvrage manuel faisait son plaisir parce qu'elle savait que le prix de quelques objets était destiné aux pauvres.
Au mois de novembre 1888 ses forces parurent décliner visiblement : elle ne se trouvait bien qu'au lit, elle qui, avant cette époque ne pouvait supporter de se coucher avant la communauté même lorsqu'elle était souffrante. Notre bonne Mère n'eut garde de la contrarier. Cependant le R. P. Miquel étant venu nous prêcher une retraite au mois d'août 1886, l'engagea à se lever pour entendre la Sainte messe le dimanche suivant ; elle le fit mais ce fut la dernière fois : on voyait bien qu'elle ne pouvait plus sortir de sa chambre. Pendant les trois longues années qu'elle y est demeurée peu la contrariait, mais un moment après elle faisait ses excuses avec une profonde humilité. C'était souvent la bonne soeur infirmière qui recevait ses séparations, « je voudrais bien pouvoir me lever pour me mettre à vos genoux et vous prier ainsi de me pardonner. » Tous les huit jours après sa confession, elle disait à la même soeur : « Je vous prie de souhaiter le bon soir à notre Mère et à toutes les soeurs, et dites leur que je fais mes séparations. » Depuis plus d'un an elle ne cessait de dire que l'on s'aveuglait sur son état, même son Père Spirituel (c'est ainsi qu'elle appelait Monseigneur le Curé) et qu'elle mourrait la nuit sans avoir reçu les Sacrements. Cependant comme elle ne prenait que du liquide et en très petite quantité, près de trois semaines avant sa mort, notre bonne Mère pensa que, si on l'administrait, le contentement qu'elle en aurait lui ferait accepter un peu de nourriture et d'ailleurs elle se tourmentait à faire pitié, de ce que Mgr le Curé ne la croyait pas assez mal pour lui faire recevoir les derniers sacrements. Le 17 elle se confessa et le 20 elle vit ses vœux exaucés. Dès ce moment elle fut calme, joyeuse, on aurait dit une créature toute céleste ; elle ne parlait que du ciel et du bonheur d'y aller bientôt. Le 24 à 3h 1/4 elle s'éteignit doucement tenant en mains le cierge rosarié pendant qu'on faisait les dernières prières.
Le jour de ses funérailles la nature parut se réjouir avec le ciel, car les brouillards qui couvraient la terre depuis plusieurs jours se dissipèrent le soleil se leva radieux et ne cessa de faire briller ses rayons que lorsque l'on fut de retour du cimetière.
La cérémonie fut digne d'une épouse de Jésus-Christ.

24 janvier 1889

Sœur Marie Dufour - converse.

Miséricorde - Bergerac

Marie Dufour était de Bournagues. Son père, marchand de bestiaux avait une grande confiance en elle et souvent s'en faisait accompagner dans les foires. Rieligieuse elle egayait souvent les récréations en racontant les aventures qui lui étaient arrivées dans ces occassions; son esprit inventif savait même les broder d'anecdotes invraisemblables, mais si bien contées que toute la Communauté riait aux larmes. - Dans ce milieu qui en aurait sûrement perverti, du moins dissipé bien d'autres, Marie conserva toute son innocence, toute sa piété, et pensa de bonne heure à se consacrer à Dieu. Elle profitait de ses voyages à Bergerac pour visiter les sœurs de la Miséricorde et finit par les prier de lui ouvrir les portes du noviciat. Mère du Pavillon, qui comprenait tout le parti qu'on pouvait tirer de cette riche nature, consentit à la recevoir.

Après sa profession, sœur Marie fut envoyée à Saint-Aulaye puis à Montpon. Dans ces deux localités, elle rendit de grands services à la Congrégation par son bon jugement, son ordre, son activité. Enfin rentrée à la Miséricorde et encore relativement jeune, elle passa le reste de ses jours à la lingerie, emploi très fatigant dans cette maison tant à cause du personnel nombreux qu'en raison de la disposition du local. Elle s'y dévoua; puisque cela, elle s'y tua! Atteinte d'une maladie de coeur, la montée des escaliers lui étaient très contraires et très pénibles. Que de fois on l'a vue s'asseoir à plusieurs reprises en montant les nombreuses marches qui conduisait au troisième étage où était son atelier. On peut dire qu'elle ne consentit à s'arrêter que quand tout fut fini! Pendant la semaine sainte, elle fit des hosties pour de nombreuses paroisses, lissa des voiles pour les Pâques des femmes pauvres, assista aux exercices de la Communauté et enfin alla à Dieu la nuit qui précéda le dimanche de Quasimodo, laissant un bon souvenir de piété et de dévouement.

C'était le 28 avril 1889.

Sœur St Henry Magne

Eymet

Henriette Catherine Magne naquit à Périgueux en 1805 de parents fort recommandables. Sa mère chargée d'enfants, la confia à une proche parente sa marraine, qui insistait pour se charger de la petite fille. Mme Magne était fort vertueuse, elle s'appliqua à donner à sa filleule une éducation solidement chrétienne. Après l'avoir envoyée quelque temps à Sainte Ursule elle la plaça à la Visitation où deux de ses cousines étaient religieuses. Ainsi dirigée, protégée et gardée la jeune Henriette nourrissait le désir de se consacrer à Dieu cependant pour satisfaire aux devoirs de la reconnaissance, aussi bien qu'aux exigences de sa piété filiale elle ne s'entra à notre Communauté d'Eymet qu'à l'âge de 26 ans. Ce fut en mars 1832 que nous lui en ouvrîmes les portes.

La nouvelle prétendant avait un penchant si prononcé pour la vie religieuse qu'elle ne tarda pas à être postulante; le temps du postulat écoulé elle fut admise à la prise d'habit le 31 octobre 1832. La jeune novice, connue désormais sous le nom de Sœur Saint Henry passa par les épreuves du noviciat malgré la délicatesse de sa santé et travailla avec zèle et persévérance à l'acquisition des vertus religieuses. Plus sa nature vive et ardente semblait s'opposer au règne de Dieu sur elle, plus sa vertu sut l'y contraindre. Son noviciat fut donc fructueux et souvent elle soupirait après le moment heureux et si désiré de sa profession religieuse qui arriva enfin le 4 Xbre 1834. Dès lors au comble du bonheur elle ne savait comment reconnaître assez la grâce qui lui était faite. Envoyée par la sainte obéissance à Domme, à Saint Cyprien à Cahuzac, elle s'employa avec zèle à l'instruction de la jeunesse et au soin des pauvres. La vertu favorite fut la vertu des anges et l'on peut dire en toute vérité qu'elle la porta au plus haut degré.

Rentrée à la Communauté d'Eymet elle s'appliqua à remplir de son mieux sa mission auprès des enfants jusqu'au moment de la dernière maladie de la vénérable Sœur Elisabeth à laquelle elle désira prodiguer ses soins.

Placée successivement à la porte, à la sacristie, à l'œuvre de Saint François de Salles elle là lui s'y employa avec un zèle infa

tigable malgré sa frêle santé et son grand âge. En 1888, à la suite de plusieurs accidents elle demeura en proie à une grande faiblesse; elle avait fait le sacrifice de sa vie, mais Dieu voulut bien lui redonner la santé, et pendant l'année qui lui fut encore accordée, elle redoubla de zèle et de ferveur pour se préparer au dernier passage.

J'ai dit que notre chère Soeur Saint Henry était sacristaine, honorée de cet emploi, elle utilisa sa merveilleuse adresse à confectionner des fleurs pour la maison de Dieu, et souvent elle donna généreusement de ses propres deniers pour la décoration de sa chère chapelle.

Le 6 mai 1889, qui devait être celui de sa mort, elle visita dans la matinée une dame affligée à laquelle elle fit beaucoup de bien. Dans la soirée se sentant fatiguée, elle se mit au lit; quelques minutes après notre chère Soeur Saint Henry rendait son âme à son Créateur dans la 84me année de son âge et la 55e de sa profession religieuse. Si sa mort fut subite, elle ne fut pas imprévue, et dans sa longue carrière Soeur St Henry a dû ramasser une belle moisson de mérites.

Puisque la Vérité même a proclamé bienheureux ceux qui sont purs, notre chère Soeur Saint Henry jouit déjà, nous l'espérons, de la vue du suprême époux des Vierges

6 mai 1889.

Soeur Ursule Leymond - converse
Monpazier

Notre chère soeur Ursule naquit à Cursou (Lot et Garonne) le 26 décembre 1810. Ses parents (Antoine Leymond et Marie Andra) étaient assez bien pourvus des biens de la fortune, mais beaucoup plus riches des biens de la foi et de l'amour de Dieu légués par leurs aïeux. Nous avons trouvé dans les papiers de famille de cette bonne Soeur des billets imprimés pour chaque membre de sa famille leur indiquant leur heure d'adoration avec des sujets de méditation sur la passion. Soeur Ursule se plaisait à accompagner son grand'père à l'église, dès sa plus tendre enfance; elle nous disait que trouvant trop longue l'oraison de ce bon vieillard, elle le tirait par la manche pour le faire sortir. Après sa première communion, chaque dimanche elle réunissait les jeunes

filles de sa paroisse et leur faisait le catéchisme. La piété, jointe à une intelligence peu commune, la rendait l'idole de sa famille; son grand'père et sa grand'mère devenus infirmes ne voulaient qu'elle pour les soigner. Rentrée au couvent, notre chère Soeur Ursule, se fit remarquer par sa foi vive et son ardent amour pour le travail auquel elle était habituée: labourage, carderie, tissage, etc. Le repos faillit lui être funeste; elle en tomba dangereusement malade. Notre Vénérée Mère Vesdier l'encouragea et lui fit espérer qu'elle trouverait le moyen de l'occuper; la bonne Soeur reprit des forces et bientôt la Providence nous fournit l'occasion d'acheter un grand jardin. Alors la bonne Soeur fut au comble de ses voeux: en été levée dès trois heures, elle ne s'arrêtait que vers huit heures du soir. Elle était douée d'un aimable caractère, aussi lorsqu'il lui arrivait de s'asseoir aux récréations c'était à qui causerait un moment avec elle. Les vérités éternelles l'effrayaient à tel point qu'on était obligé de prévenir le prédicateur au moment d'une retraite. Le R. P. Miguel l'estimait beaucoup et disait: « Cette bonne Soeur se sanctifie en cultivant ses carottes. » Mère Angèle ne l'appréciait pas moins et disait en riant: « Je voudrais pouvoir emporter des graines de Sr Ursule pour les semer au noviciat. » Durant trois longues années, les dernières de sa vie, elle porta une croix bien lourde, elle ne marchait plus qu'avec deux béquilles; ses nerfs étaient contractés; elle souffrait constamment d'une douleur au creux de l'estomac et de palpitations de coeur qui la mettaient dans un état pitoyable. Un mois avant sa mort, elle fut soumise à une rude épreuve; elle perdit son unique frère qu'elle chérissait et qui fit la mort d'un saint. Bientôt après on lui apprit que sa soeur était mourante. Cette dernière nouvelle amena une paralysie du cerveau et lui fit perdre la parole; une fièvre brûlante la dévorait sans qu'on pût la soulager, le gosier étant également paralysé. Cet état si douloureux dura huit jours. Après l'avoir administrée, notre vénéré pasteur, Mr l'Abbé Rey (curé de Montpazier) fut obligé d'aller à Périgueux. Il la laissa mourante; mais il eut la consolation de la revoir. « Je savais bien, dit-il, qu'elle m'attendrait! » Il en était heureux car il tenait à l'assister à l'heure du passage. Ce fut le vendredi 17 mai à 3 h. comme Notre-Seigneur.

Sa grande foi, sa vive et parfaite charité, les cuisantes

souffrances, voilà les vertus et les mérites qui ont dû mériter à Sœur Ursule le bonheur des épouses de Jésus-Christ.

17 mai 1889.

Sœur Mélanie Imbert. 2 avril 1889.
Eymet

Encore une nouvelle épreuve, encore un nouveau deuil; mais, hâtons-nous de le dire, encore une mort précieuse aux yeux de Dieu! Marie Imbert reçut le jour dans les environs de Castillonnès en 1819 de parents recommandables et aisés. Sa vertueuse mère, dame Delpech, n'oublia rien pour lui donner la crainte du mal et l'amour de la vertu. Placée pour son éducation dans la pieuse communauté de Caluzac, elle y fit de rapides progrès. Devenue grande, Marie Imbert nourrissait au fond du cœur quelques velléités de vocation religieuse. D'un bon naturel, mais timide, incertaine, scrupuleuse même, doutant d'elle-même, elle n'osait entrer en communauté. Enfin Dieu vint à son aide; toutes ses incertitudes ayant été dissipées par un véritable prêtre, elle entra au noviciat des Sœurs de St Martin d'Eymet en 1838. Son épreuve y fut de courte durée. Rappelée auprès de son père gravement malade, Marie lui prodigua ses soins et eut la douleur de le voir mourir. Malheureusement ces retours à la vie de famille sont sans danger pour la vocation à la vie parfaite. Chaque jour on faisait surgir quelque obstacle nouveau sous les pas de la jeune fille. Elle persistait pourtant à vouloir se donner à Dieu, mais elle hésitait dans le choix de l'Institut. Elle visita les communautés d'Auch et d'Agen, mais, peu satisfaite de ses démarches elle rentra à la maison paternelle bien persuadée cette fois que Dieu l'appelait à St Martin d'Eymet. Elle vint donc y frapper de nouveau en 1840 heureuse qu'on voulût bien lui en ouvrir les portes après tant de tergiversations.

On ne tarda pas à reconnaître dans la prétendante une grande maturité de caractère, un bon esprit, une bonne santé et de l'aptitude pour tous les emplois. Le 21 janvier 1841 fut le jour de sa prise d'habit. Sous la conduite d'une maîtresse sérieuse et pieuse, la jeune novice fit de rapides progrès dans les vertus

religieuses. Le 27 janvier 1842 fut le jour béni de sa profession religieuse. Au lendemain de ce beau jour, un sacrifice lui fut imposé : il lui fallait quitter la Maison-Mère pour se rendre à la Communauté de Domme où se sont écoulées trente années d'un laborieux apostolat auprès des enfants et auprès des pauvres. Saintement unie à une religieuse d'élite, Sœur Sainte-Croix, sa Supérieure, elle fit un bien réel, et il n'y eut jamais dans leurs relations communes le moindre nuage d'offense ou de malentendu ; aussi disait-elle plus tard qu'elle avait fait son paradis à Domme.

Nommée en 1870 Supérieure à Eymet en remplacement de la Vénérable Mère Elisabeth qui venait de mourir, Sœur Mélanie dut quitter sa chère Communauté et sa bonne ville de Domme pour aller prendre ses nouvelles fonctions de Supérieure que l'obéissance seule lui fit accepter. Une attaque de paralysie l'ayant atteinte en 1882, Mère Mélanie comprit l'avertissement que lui donnait le ciel. Sur ses demandes réitérées d'être déchargée de la Supériorité elle fut enfin entendue et en 7bre Mère Emmanuel, devenue assistante de la Congrégation fut désignée pour remplacer Mère Mélanie

Le Seigneur voulant épurer sa fidèle épouse lui envoya pendant longues années des peines intérieures dont elle eut beaucoup à souffrir. La vue de ses fautes lui faisait craindre que le Ciel ne lui fut fermé. Profondément humble, elle seule ignorait ses propres mérites et la vénération dont ils étaient l'objet. En juillet 1889, à la paralysie se joignit l'hydropisie, maladie qui, en peu de temps fit tant de progrès qu'on dut renoncer à l'espoir de conserver longtemps cette Vénérée Mère. Elle-même sentant diminuer ses forces fit généreusement son sacrifice à Dieu, et sa conscience si longtemps torturée par des craintes, reçut enfin pleine confiance en face de la mort qu'elle vit arriver avec calme et tranquillité le 2 août 1889 laissant la Communauté d'Eymet péniblement affectée par les deux coups qui se sont succédé à deux mois d'intervalle. Après sa mort, la Vénérée Mère avait sur ses lèvres un sourire céleste. La foule qui assista à ses funérailles prouva jusqu'à quel point on rendait justice aux vertus de la défunte qui, à l'exemple du divin Maître avait passé en faisant le bien. Et maintenant, Jouissez, ô Mère vénérée, des mérites que vous ont acquis vos vertus, et priez là-haut pour celles qui vous disent : au revoir !

Sœur M. Edwige Brugière

Novicial

Emma Brugière naquit le 1er novembre 1883 aux prisons de Bergerac dont son père était gardien. Elle reçut au baptême le nom d'Anne auquel on ajouta dans la famille celui d'Emma pour la distinguer de sa sœur Anna. La petite fille était la sœur puînée de trois grandes fillettes dont elle était le joujou. Monsieur et Madame Brugière eurent toujours pour leur benjamine une prédilection très marquée que justifiaient du reste outre son jeune âge, son intelligence et sa douceur.

L'éducation d'Emma fut confiée à nos sœurs de la Miséricorde de Bergerac. Ses débuts à l'externat firent présager qu'elle serait une bonne et brillante élève. Les sœurs qui l'ont connue à cette époque n'ont pas oublié cette petite fille de sept à huit ans d'apparence assez chétive, dont le regard doux, un peu rêveur rayonnait d'intelligence et de bonté. Elle se distinguait entre ses petites compagnes par le sérieux de son maintien, par une prodigieuse mémoire et une extrême facilité d'élocution « Venez entendre ma petite Emma comme elle parle bien !... disait une de ses maîtresses, sœur Noëmie Beaudoin. En effet, soit qu'elle lût, soit qu'elle récitât, Emma était toujours écoutée avec plaisir. Quoique née du peuple et vivant dans un milieu presque illettré, elle parla toujours un langage très pur. Devenue grande élève, sans avoir perdu de sa simplicité naturelle, elle interprétait mieux qu'aucune autre de ses compagnes un rôle difficile, des sentiments élevés. Ces heureux débuts à la Miséricorde furent interrompus par une peine de famille qu'Emma sentit très vivement : un prisonnier vint à s'échapper, Monsieur Brugière fut rendu responsable d'une faute dont il était innocent et transféré en disgrâce du poste de gardien de Bergerac à celui de Sarlat où bientôt du reste il eut acquis comme à Bergerac, l'estime de tous ceux qui l'ont connu. Toute sa famille l'avait suivi. Emma fut placée comme externe dans le pensionnat de Mlle Vellatte. Ces pieuses institutrices surent apprécier les riches qualités de leur jeune élève qui fit de grands progrès sous leur sage direction.

Les vacances la ramenèrent à Bergerac où Mr et Mme Brugière avaient leurs parents et une petite propriété. C'était toujours avec bonheur que notre Emma retrouvait sa chère Communauté de la Miséricorde. Elle avait à peine quatorze ans lorsqu'elle

obtint de ses parents d'y revenir comme pensionnaire pour s'y préparer aux examens du brevet : ses parents la destinaient à l'enseignement. Pour Emma étudier et savoir furent une même chose. Jamais élève ne fut plus facile à instruire, à diriger. Toutes les branches du programme lui devinrent bientôt familières surtout la partie littéraire qui avait pour elle le plus d'attraits. Mais bien qu'elle n'aimât pas par goût l'arithmétique elle la raisonnait très bien et elle savait quelquefois se dédommager de la contrainte que lui imposait cette étude ardue par quelque épigramme spirituelle, par une aimable critique en jolis vers originaux et piquants qui égayaient la leçon du bon et grave Mr Dalesme. Cette simple jeune fille devenait poète à ses heures. Mais Emma ne brillait pas seulement par les tours de l'intelligence, elle était surtout riche de ceux du coeur et de la foi. Sous des dehors insouciants elle cachait un solide attachement pour ses maîtresses, sentiment qui ne s'est jamais démenti. Elle aimait aussi ses compagnes et savait se dévouer pour elles. Dans une épidémie de variole dont elle fut gravement atteinte, elle oubliait son mal pour ne s'occuper que de celui de ses compagnes d'infirmerie, et lorsque la mort en ravi l'une d'elles (Léonie Labatut) à la tendresse de ses parents et du pensionnat, on dut cacher longtemps ce triste dénouement à la sensibilité de notre Emma.

Toute petite fille, Emma avait été miraculeusement guérie par la Très Sainte-Vierge d'une congestion cérébrale. Elle avait toujours gardé dans son coeur la douce mémoire de ce bienfait. Aussi fut-elle particulièrement heureuse d'être admise dans la Congrégation des Enfants de Marie. Elle avait bien sa place dans cette petite phalange de jeunes filles qui ont fait l'honneur du pensionnat de la Miséricorde et dont une bonne partie grossissent les rangs de notre Congrégation de Ste-Marthe. C'est dans les pieuses pratiques des enfants de Marie et dans les exemples de ses devancières que notre Emma trouva sa voie. Le enfant de Marie voulait être religieuse de Sainte-Marthe ; mais il fallait taire encore « ce secret du Roi » qui l'appelait à Lui et ne semblait s'occuper que des examens. Elle passa le premier avec dispense d'âge et obtint les félicitations de la Commission. Le second ne fut pas moins brillant. Mais avant même qu'elle eût obtenu le brevet supérieur, les parents d'Emma avaient obtenu pour elle le poste d'institutrice à Sainte-Nathalène. Elle n'avait que dix-huit ans. La jeunesse de l'institutrice ne nuisit pas à ses succès. Pendant ces deux années de début dans l'enseigne-

ment, elle transforma les petites filles un peu sauvages qui lui étaient confiées. Monsieur le Curé, Monsieur le Maire et tous les habitants, les parents surtout étaient ravis de la bonne tenue, de la sagesse, de la politesse et des progrès de leurs enfants. Une petite distribution des prix, simplement organisée, selon les aptitudes des élèves faisait ressortir à la fin de l'année le mérite modeste de l'institutrice et les progrès vraiment étonnants de ses élèves. Les personnes lettrées s'étonnaient surtout que ces enfants eussent pu, en si peu de temps apprendre non seulement à parler français, mais à le bien parler.

Pendant que Monsieur le Maire de Sainte Nathalène adressait des félicitations à Monsieur Brugère sur le savoir faire tout exceptionnel de sa fille, celle-ci préparait son entrée au Noviciat.

L'annonce de son projet fut un coup de foudre pour ce bon père et pour toute sa famille. Il était si doux d'avoir installé auprès de soi cette chère enfant. Mais on constata bientôt que sa résolution était irrévocable, et comme les bons parents souhaitent avant tout le bonheur de leurs enfants, on laissa Emma suivre son attrait et répondre à l'appel de Dieu.

Notre postulante entra donc au Noviciat le 10 novembre 1872, elle avait vingt ans, et notre Révérende Mère des Soulas était Supérieure Générale. Mère Angèle Pochet fut sa maîtresse des novices.

Il ne fut pas difficile de former à la vie religieuse cette âme droite qui avait reçu en partage la douceur et l'humilité de cœur.

Et cependant son noviciat devait être laborieux ! A côté des belles qualités de la jeune fille, on avait constaté des défectuosités naturelles qu'on eût pu pardonner à une institutrice, mais qu'on ne devait pas tolérer chez une religieuse. Emma était un peu saillante, distraite, originale dans ses goûts. Les pratiques d'humilité et la vie commune devaient modifier sous ce rapport notre aimable postulante.

Mais Emma était surtout désordonnée. Que de remontrances de ses maîtresses, que de quolibets de ses compagnes lui avaient valu à la pension, ses boîtes et ses cahiers mal tenus, ses vêtements tachés ou déchirés, ses cheveux en désordre ! Elle avait écouté avec respect les observations des premières ; elle avait même ri à ses propres dépens des innocentes railleries des secondes, elle ne s'était pas corrigée, on dit même que le noviciat ne la corrigea guère. Le défaut naturel lui resta comme un stimulant à son humilité. D'ailleurs, ses premières dispositions, la douceur et l'énergie de son caractère étaient une ample compensation à ses défauts. Aussi le 24 septembre fête de Notre-Dame de la Merci, Emma, admise à revêtir le saint habit, prenait

obtint de ses parents d'y revenir comme pensionnaire pour s'y préparer aux examens du brevet : ses parents la destinaient à l'enseignement. Pour Emma étudier et savoir furent une même chose. Jamais élève ne fut plus facile à instruire, à diriger. Toutes les branches du programme lui devinrent bientôt familières surtout la partie littéraire qui avait pour elle le plus d'attraits. Mais bien qu'elle n'aimât pas par goût l'arithmétique elle la raisonnait très bien et elle savait quelquefois se dédommager de la contrainte que lui imposait cette étude ardue par quelque épigramme spirituelle, par une aimable critique en jolis vers originaux et piquants qui égayaient la leçon du bon et grave Mr Daleome. Cette simple jeune fille devenait poète à ses heures. Mais Emma ne brillait pas seulement par les tours de l'intelligence, elle était surtout riche de ceux du coeur et de la foi. Sous des dehors insouciants elle cachait un solide attachement pour ses maîtresses, sentiment qui ne s'est jamais démenti : Elle aimait aussi ses compagnes et savait se dévouer pour elles. Dans une épidémie de variole dont elle fut gravement atteinte, elle oubliait son mal pour ne s'occuper que de celui de ses compagnes d'infirmerie, et lorsque la mort en ravi l'une d'elles (Léonie Labatut) à la tendresse de ses parents et du pensionnat, on dut cacher longtemps ce triste dénouement à la sensibilité de notre Emma.

Toute petite fille, Emma avait été miraculeusement guérie par la Très Sainte-Vierge d'une congestion cérébrale. Elle avait toujours gardé dans son coeur la douce mémoire de ce bienfait. Aussi fut-elle particulièrement heureuse d'être admise dans la Congrégation des Enfants de Marie. Elle avait bien sa place dans cette petite phalange de jeunes filles qui ont fait l'honneur du pensionnat de la Miséricorde et dont une bonne partie grossissent les rangs de notre Congrégation de Ste-Marthe. C'est dans les pieuses pratiques des enfants de Marie et dans les exemples de ses devancières que notre Emma trouva sa voie. Le enfant de Marie voulait être religieuse de Sainte-Marthe ; mais il fallait taire encore « ce secret du Roi » qui l'appelait à Lui et ne sembler s'occuper que des examens. Elle passa le premier avec dispense d'âge et obtint les félicitations de la Commission. Le second ne fut pas moins brillant. Mais avant même qu'elle eût obtenu le brevet supérieur, les parents d'Emma avaient obtenu pour elle le poste d'institutrice à Sainte-Nathalène. Elle n'avait que dix-huit ans. La jeunesse de l'institutrice ne nuisit pas à ses succès. Pendant ces deux années de début dans l'enseigne-

ment, elle transforma les petites filles un peu sauvages qui lui étaient confiées. Monsieur le Curé, Monsieur le Maire et tous les habitants, les parents surtout étaient ravis de la bonne tenue, de la sagesse, de la politesse et des progrès de leurs enfants. Une petite distribution des prix, simplement organisée, selon les aptitudes des élèves faisait ressortir à la fin de l'année le mérite modeste de l'institutrice et les progrès vraiment étonnants de ses élèves. Les personnes lettrées s'étonnaient surtout que ces enfants eussent pu, en si peu de temps apprendre non seulement à parler français, mais à le bien parler.

Pendant que Monsieur le Maire de Sainte Nathalène adressait des félicitations à Monsieur Brugère sur le savoir faire tout exceptionnel de sa fille, celle-ci préparait son entrée au Noviciat.

L'annonce de son projet fut un coup de foudre pour ce bon père et pour toute sa famille. Il était si doux d'avoir installé auprès de soi cette chère Enfant. Mais on constata bientôt que sa résolution était inébranlable, et comme les bons parents souhaitent avant tout le bonheur de leurs enfants, on laissa Emma suivre son attrait et répondre à l'appel de Dieu.

Notre postulante entra donc au Noviciat le 10 novembre 1872, elle avait vingt ans, et notre Révérende Mère du Soulas était Supérieure Générale. Mère Angèle Pochet fut sa maîtresse des novices.

Il ne fut pas difficile de former à la vie religieuse cette âme droite qui avait reçu en partage la douceur et l'humilité de cœur.

Et cependant son noviciat devait être laborieux ! A côté des belles qualités de la jeune fille, on avait constaté des défectuosités naturelles qu'on eût pu pardonner à une institutrice, mais qu'on ne devait pas tolérer chez une religieuse. Emma était un peu railleuse, distraite, originale dans ses goûts. Les pratiques d'humilité et la vie commune devaient modifier sous ce rapport notre aimable postulante.

Mais Emma était surtout désordonnée. Que de remontrances de ses maîtresses, que de quolibets de ses compagnes lui avaient valu à la pension, ses boîtes et ses cahiers mal tenus, ses vêtements tachés ou déchirés, ses cheveux en désordre ! Elle avait écouté avec respect les observations des premières ; elle avait même ri à ses propres dépens des innocentes railleries des secondes, elle ne s'était pas corrigée, on dit même que le noviciat ne la corrigea guère. Le défaut naturel lui resta comme un stimulant à son humilité. D'ailleurs, ses pieuses dispositions, la douceur et l'énergie de son caractère étaient une ample compensation à ses défauts. Ainsi le 24 septembre fête de Notre-Dame de la Merci, Emma, admise à revêtir le saint habit, prenait

le doux nom de Soeur Marie Edovige. Pendant son année de noviciat, rien ne la distingua de ses compagnes. C'était une âme voilée, mais droite, oublieuse d'elle-même et qui se laissait facilement oublier. Les natures d'élite seules surent apprécier la délicatesse et l'élévation de ses sentiments. Soit à cause de son jeune âge, soit à cause de ses distractions et des négligences qui en étaient la conséquence naturelle, nos Mères jugèrent devoir éprouver sa vocation par un retard à la profession religieuse. Cette épreuve que Soeur Marie Edovige jugeait bien méritée ne fit que mieux ressortir son humilité. Enfin le 6 avril 1876 notre Novice prononça ses premiers voeux.

Aussitôt après, elle fut envoyée dans la maison de Saint Jacques où elle se sentait si heureuse d'être la dernière de ses Soeurs et de se dévouer pour toutes.

Six mois plus tard, Sr Marie Edovige fit partie de la Communauté d'Issigeac ; elle y passa 10 années consécutives qu'elle estimait les plus heureuses de sa vie religieuse. Là tout était fait pour lui plaire : la douceur et la bonté de sa Supérieure, Soeur Marguerite Aussière, ses rapports tout fraternels avec ses compagnes, les facilités qu'elle trouvait auprès de ses élèves, la sage direction d'un prêtre sérieux, tout jusqu'à la pauvreté de la maison la lui rendait chère entre toutes.

Par nature Soeur Edovige avait la représentation en horreur ; elle n'aimait pas à paraître : elle aimait à faire le bien à l'ombre. C'est à l'ombre de sa communauté qu'elle utilisait ses talents que d'autres peut-être eussent aimé à étaler au grand jour. Elle savait se dévouer en secret pour compléter l'instruction de ses compagnes et les former à l'enseignement. Elle utilisait ses instants de loisir à composer elle-même les petites poésies qui devaient orner la mémoire de ses chères élèves. Quant à sa classe, elle la savait si bien par cœur que malgré de vives souffrances elle put la continuer pendant une maladie qui lui avait fait perdre à peu près la vue.

Cependant la santé si ébranlée de notre chère Soeur sembla se refaire et la sainte obéissance lui fit faire en 1886 le sacrifice de son modeste Eden d'Issigeac pour le pensionnat du Bugue où elle se dévoua beaucoup, sans succès apparents.

Soeur Marie Edovige n'était faite que pour la lutte contre elle-même ; elle savait souffrir ; mais elle ne savait pas lutter avec avantage contre la mauvaise volonté, la paresse, les parties pris

de certaines grandes élèves. De là des efforts souvent infructueux pour maintenir la discipline dans un pensionnat d'origine laïque, encore hostile aux religieuses. Les forces de notre chère Sœur achevaient de s'épuiser dans un milieu si peu fait pour goûter son dévouement. Un acte de charité achéva de consumer cette pure victime.

Le père de notre chère Sœur avait pris sa retraite à Bergerac où il termina sa carrière militaire par une fin chrétienne. Son épouse se rappelle que son père revenu aux pratiques chrétiennes n'a pas été confirmé; elle demande et obtient la permission de se rendre à Bergerac pour engager son père à ne pas négliger cette faveur. Le jour étant arrivé, une pluie fine tomba sans relâche. Sr Edwige se mouilla les pieds et tout occupée de catéchiser son vieux père, toujours insouciante d'elle-même, elle ne songea point à changer de chaussure. Son voyage eut tout l'effet qu'elle en attendait, mais il lui coûta un rhume qui la conduisit au tombeau. Rentrée au Buque, elle reprit malgré sa fatigue et une bronchite toute ses occupations accoutumées auxquelles se joignaient les préparatifs d'une inoubliable fête. La Supérieure, Sœur Marguerite-Marie, héritière de la dévotion de son illustre patronne, avait eu la pieuse pensée de consacrer au divin Cœur son établissement objet de tant de sollicitudes. L'autorité religieuse se prêta admirablement à la réalisation de ce projet. On résolut de terminer la fête par une procession aux flambeaux. Une large allée fut tracée, des reposoirs furent dressés sur le flanc et au sommet du coteau qui domine la ville et la vallée tout entière; des guirlandes de lanternes vénitiennes coururent en tout sens, toute la population du Buque accourut, émerveillée et s'inclina précisément à l'instant du salut du Très-Saint Sacrement.

A notre chère Sœur Edwige était revenue une large part des mortifications et au lieu de se reposer le lendemain, il fallut bien qu'elle reprît la dure besogne de toutes les fins d'années scolaires. Aussi arriva-t-elle à la Maison-Mère dans un état qui contraignit nos Mères à l'y garder. Elle y fit sa dernière retraite au cours de laquelle elle recueillit des notes qui dévoilent toute la noblesse, toute la générosité de sa belle âme et le soin qu'elle prenait de sa perfection. Au sortir d'une instruction sur l'humilité, elle écrivait : « Après ces réflexions est-il donc si difficile de se croire la dernière de toutes quand on vit avec des épouses de J.C. dont aucune sans doute n'a commis de fautes graves, dont aucune n'a offensé le bon Dieu volontairement, qui toutes pratiquent leurs exercices de piété avec ferveur, que reçoivent Jésus avec remords, ou

qui je vois toujours quelque vertu. Et je sens en moi tant de misère !...
Pourtant mon orgueil m'en cache une grande partie et mes sœurs qui
les voient devraient me mépriser.. La dernière dans ma classe .....,
pourquoi pas ? Ai-je l'innocence, la simplicité, la droiture de ces en-
fants ? Jésus n'est-il pas moins dans leur cœur que dans le mien ?
Et si elles avaient reçu les mêmes grâces que moi !... Sans doute il
faut faire respecter son autorité, mais que d'orgueil dans cette
apparente dignité !... La douceur, la prière feront plus de bien
que la raideur ..... La pierre de touche il me semble, la
voici : quand je me suis raidie, vais-je à Dieu avec plus de
confiance et de ferveur ; mes exercices de piété sont-ils mieux
faits, mes communions plus ferventes ? ai-je la paix ou le trouble
que l'orgueil excite au fond du cœur ?... Examinez sérieusement
ce point. Dans le doute consultez et soumettez vos jugements

Et plus loin : — Dieu gouverne le monde avec recueillement, avec douceur, avec une
bonté de père. Souvent il dissimule les fautes, il ne se hâte pas de
punir, il pardonne volontiers, il attend le moment favorable ;
et, s'il faut punir, il ne le fait jamais en stricte justice... C'est ainsi
que je dois gouverner le petit monde qu'il m'a confié et dont
je devrai lui rendre compte un jour... — Quand Jésus (au jug-
ment dernier) se présentera à moi couvert du sang du Calvaire,
me reprochera-t-il son amour et ses souffrances..... — Être religieuse
et ne pas avoir horreur du péché, le commettre volontairement,
l'aimer !... ô mon Dieu faites que pour moi, que pour toutes mes
sœurs cela soit à jamais impossible ! — O mon Dieu ! cette pauvre
petite vie que vous m'avez donnée, je suis heureuse de vous en faire le
sacrifice. Quand vous voudrez, mon Dieu, comme vous voudrez.
Ma vie, c'est bien peu de chose et je voudrais avoir plus à vous offrir.
Je l'unis à la vôtre, ô mon Jésus, mon sacrifice à votre sacrifice !
ma mort à votre mort. J'accepte par amour pour vous et pas seul-
ment la mort que vous voudrez, à l'heure que vous avez choisie.
Je sais que j'ai tout à craindre de votre justice ; mais je m'abs-
dons à votre miséricorde et à votre amour... Je ne sais pas ô
mon Dieu, si vous me demanderez bientôt le sacrifice de cette pauvre
petite vie que j'ai si mal employée à votre service. Ce que je sais...
il me le semble du moins avec votre grâce, c'est que je serai heureuse
de pouvoir donner à Celui de qui je tiens tout... Prenez selon
votre bon plaisir ma vie ou seulement ma santé, si vous voulez
me laisser souffrant et inactive. Tout ce que vous voudrez —

temps que vous voudrez, je le veux aussi, et je ne veux pas autre chose : Si vous voulez que je travaille, aidez mon impuissance ; servez-vous, ô mon Dieu de ce pauvre petit instrument qui se brise entre vos mains. Votre volonté aujourd'hui et toujours .....

La poitrine était gravement atteinte, rien ne peut exprimer le mal, seule la malade ignorait le danger qu'aucun remède ne réussit à enrayer. C'est alors que notre chère petite soeur nous laissa mesurer la profondeur de ses vertus et que son obéissance, son humilité, sa douceur, sa patience furent dévoilées « Qu'ai-je donc fait, disait-elle, tout étonnée des prévenances de ses soeurs pour mériter d'être si bien soignée ! » Cette complète abnégation d'elle-même fit dire à quelques-unes qui l'avaient jusqu'alors peu ou mal connue « Je n'aurais pas cru que Sr Edovige eût tant de vertu ! ....

Le soir du 14 octobre, malgré sa faiblesse elle voulut se joindre à la Communauté pour fêter sa Mère bien-aimée. Elle écoutait frissonnante de fièvre les couplets qu'elle avait composés et que ses compagnes ont intitulé « le Chant du Cygne » ... Le cygne n'avait plus qu'à déployer ses blanches ailes pour s'envoler au Ciel.

Soeur Edovige servit sa Mère pour lui faire faire le sacrifice qu'elle avait fait elle-même de sa vie et pour s'occuper des âmes qu'elle aimait tant. Cependant, comme presque tous les poitrinaires, notre malade avait encore des illusions. On se fit un devoir de les lui enlever. Le 16 décembre, après l'avoir confessée, monseigneur l'aumônier lui annonça qu'il lui administrerait le lendemain l'extrême-onction et le saint viatique. Aussitôt un céleste sourire illumina les traits de la malade ; elle le remercia avec effusion et ne songea plus qu'à la préparation du passage ... Pendant quelques jours elle nous édifia encore par son courage dans la souffrance, sa joie d'aller à Dieu, sa reconnaissance pour les soins dont elle était l'objet. Le 17 Xbre avant la réception des derniers sacrements elle avait humblement sollicité le pardon de ses fautes à la Communauté assemblée ; elle répéta cette demande le 27 décembre lorsque, après avoir renouvelé ses voeux, elle reçut une dernière fois le saint Viatique. Puis, comme on voulait lui donner encore quelques soins, elle dit avec un sourire angélique « Laissez-moi entre les bras de Notre-Seigneur ... »

Elle mourut doucement dans cette chaste étreinte, sans agonie, sans secousses passant de la terre au ciel sans quitter le Coeur de son épouse

27 Xbre 1889

Sœur M. Clémentine Fonvielle
Hopital-Bergerac.

Victorine Fonvielle vint au monde à Mazzac d'Eymet le 23 mars 1854 dans une famille profondément vertueuse et universellement estimée où sa naissance parut un gage assuré de bonheur.
La faible santé de Mme Fonvielle et ses nombreuses occupations ne lui permettant pas de s'occuper exclusivement de l'éducation de ses enfants, Victorine fut placée de bonne heure au Sauveur de Bergerac et ne le quitta que pour se dévouer à une tante malheureuse et infirme. Les belles années de Victorine se consumèrent dans ce labeur obscur. Toujours souriante et calme, elle pourvoyait à tous les besoins de sa vieille parente avec une dextérité charmante, prévenant ses désirs, se conformant à ses exigences, satisfaisant à ses manies sans que jamais la lassitude ou l'ennui vinssent trahir son courage. Que devenait dans cette abnégation continuelle la fougue de la jeunesse avec ses saillies, son enthousiasme, ses boutades et son humeur? Victorine était-elle donc née parfaite? Non sans doute et les soins dont il avait fallu entourer sa petite enfance, aussi bien que sa prime adolescence n'avaient guère permis de lutter contre ses défauts.
Le secret de sa transformation, de son amour du devoir, de son application à le remplir, il fallait le chercher seulement dans son coeur et dans sa conscience: celle-ci fort exigeante et délicate, celui-là tendre et ardent, mais seulement passionné pour Dieu et pour tout ce qui conduit à Dieu. Aussi, lorsque la mort de sa tante lui eut rendu la liberté, la jeune fille ne songea-t-elle point à s'établir dans le monde. Son deuil ne fut égayé que par quelques semaines de séjour au Sauveur où ses maîtresses l'accueillirent à bras ouverts. Le Rc. P de la Judaïe y prêchait une retraite, Clémentine la suivit sérieusement, pieusement ainsi qu'elle faisait dès longtemps toute chose, et le bon Père, ravi de sa générosité, charmé par sa candeur, lut aisément les desseins de Dieu sur cette belle âme. Il lui montra la voie et docile elle la suivit.
Entrée au noviciat de St Marthe le 28 juin 1883, elle ne s'y distingua de ses ferventes compagnes que par son

inaltérable union avec Dieu. Elle prit le saint habit le 17 avril 1884 et fit profession le 29 7bre 1885. Elle fut aussitôt envoyée à l'hôpital de Bergerac qu'elle devait embaumer pendant cinq ans du parfum de la plus solide et de la plus exquise vertu. Toujours unie à Dieu, sévère pour elle-même jusqu'à l'austérité, extrêmement silencieuse, elle transformait toutes ses occupations en oraisons, tous les détails de son travail en prière. Aussi n'hésita-t-on point à lui confier le quartier des incurables où elle a toujours été fort appréciée. Ses malades lui témoignaient la plus respectueuse estime et une reconnaissance d'autant plus vive que la chère Soeur était plus habile à en éviter les démonstrations.

Cependant Dieu se plaisait à lui demander sacrifices sur sacrifices. Presque chaque année le tombeau de sa famille s'ouvrait pour recevoir un nouveau cercueil : le père, la mère, une soeur de la Clémentine y étaient déjà descendus emportant les lambeaux de son coeur meurtri. Mais elle demeurait debout, maîtrisant sa douleur, cadenassant sa souffrance, ensafsçant les larmes que Dieu seul devait voir couler. Les âmes mûrissent vite sous les feux des épreuves et l'heure vint bientôt de cueillir pour le ciel celle de notre chère Soeur Clémentine.

Une pleurésie aiguë se déclara vers le 15 août et le danger parut tout de suite imminent. Malgré l'intensité de la fièvre la malade, soutenue par notre bonne R. Mère Thérèse Villeréal, régla ses dernières dispositions avec une lucidité merveilleuse et fit ses voeux perpétuels, entre les mains de Monsieur Delloung, avec cette ferveur calme et profonde qui l'avait toujours caractérisée. Réconfortée par les derniers sacrements la Clémentine parut devoir se remettre; hélas! ce n'était qu'une prolongation de souffrances! Pendant six mois, notre bonne soeur lutta contre la maladie, tranquillement, paisiblement, joyeusement vraiment tout abandonnée aux volontés et aux désirs de son infirmière aussi bien qu'à cause de sa Supérieure (Mère Sophie Bayou de sainte et suave mémoire)

Purifiée chaque jour davantage par une nouvelle absolution, fortifiée quotidiennement par la visite de Jésus, soeur Clémentine rendit paisiblement à Dieu sa belle âme le 16 février mil huit cent quatre-vingt-dix à l'âge de 26 ans.

16 février 1890

Sœur Dussol
Louise

Jeanne Dussol naquit en 1809 à Muisidan d'une ancienne famille de bourgeoisie. De bonne heure elle se sentit un grand attrait pour la vie religieuse. La demeure de ses parents étant toute voisine de l'hospice, la petite fille mit à profit ce rapprochement pour visiter fréquemment les Sœurs dont elle eût voulu déjà porter le costume et partager les travaux. Elle demandait avec instance d'être admise dans la Congrégation et comme sa grande jeunesse était un obstacle insurmontable à la réalisation de ce généreux désir, elle obtint du moins de ne pas quitter le toit de l'hospice jusqu'à ce qu'elle fût en âge d'entrer à l'hôpital de Périgueux. En 1828 c'est à dire dès que Jeanne eût atteint sa seizième année, Mère Lamy lui ouvrit les portes de cet asile béni et dès lors la jeune fille devint une vraie digne fille de sainte Marthe. Déjà familiarisée avec le soin des malades, le contact des pauvres et les infirmités de la vieillesse, la jeune prétendante n'éprouva aucune peine à se plier à la vie religieuse qu'elle avait si ardemment désiré embrasser. Elle en accomplissait tous les devoirs simplement, aisément, joyeusement comme si consommer ses belles années dans l'obéissance et le dévouement, dans l'austérité et la pauvreté était la chose la plus simple du monde. Le franc parler de nos chères anciennes qu'on prendrait aujourd'hui si aisément pour de la rudesse ne la fit jamais que sourire. Être reprise, être gourmandée, être corrigée sans ménagement faisait les délices de son âme profondément humble et constamment unie à Dieu. Ainsi vertueuse Jeanne devint bientôt novice et fut admise à la profession le 2 février 1827. Ce grand acte accompli, la jeune professe demeura à l'hôpital jusqu'à ce que de fâcheux incidents nous aient ravi le droit de nous dévouer aux œuvres périgourdines pour le soulagement desquelles notre Congrégation a été primitivement constituée.

Sœur Dussol fut alors envoyée à Beaumont où pendant trois ans elle instruisit les petits enfants dans l'amour et la crainte de Dieu. Lorsque en 1839, la Communauté dispersée réunit ses débris dans la maison du Terrier que

Mère Lataille venait d'organiser, Sœur Dussol rejoignit les vénérables anciennes qui avaient survécu à la tourmente. Quelque temps plus tard cependant, on mit encore son dévouement à profit pour le collège de Montfiguac d'où la maladie l'arracha après plusieurs années de dur labeur. La santé de Sœur Dussol s'étant rétablie, elle fut placée à Agonac comme Supérieure vers l'année 1869. Là encore la bonne Sœur se consuma si bien dans la laborieuse exercice de sa charge que ses forces n'y suffisaient pas. Atteinte d'une grave maladie, elle revint au Foix en 1883, elle y exerça les fonctions de Supérieure de 1884 jusqu'à sa mort arrivée le 12 mars 1890.

La douceur, la condescendance de Sœur Dussol, son affabilité, cette bonté pleine de charmes qui rendait son abord si facile et si doux ont laissé d'impérissables souvenirs aussi bien que son amour de la prière et que son respect pour la règle qu'elle a toujours ponctuellement observée.

12 Mars 1890.

Sœur M. Odile Bru

Novicial

Anna Bru, née à Saint Geniès, Dordogne, de parents extrêmement honorables et vertueux montra dès l'enfance beaucoup d'attrait pour la prière, le travail manuel et toutes les occupations sérieuses. Son caractère austère et froid contrastait avec celui de sa Sœur Juliette plus aimable, plus enjouée, plus expansive. Avec leurs frères et Sœurs, toutes les deux reçurent de leurs parents les principes de cette foi antique et robuste qui faisait jadis la sécurité des familles, l'honneur des vieillards et le bonheur de leurs enfants. Ces leçons, appuyées des plus nobles exemples, burinèrent dans l'âme généreuse d'Anna l'amour de la croix et la passion du sacrifice. Après avoir fréquenté pendant quelques années l'école de son village, la fillette fut placée à la Miséricorde de Sarlat car ses parents tenaient avant tout à faire de leurs filles des maîtresses de maison habiles, des femmes fortes dans toute l'acception de cette dénomination quasi divine. Il lui fut pas difficile d'accoutumer Anna à l'abnégation continuelle que demande le travail consciencieux et constant; son application, sa

raison précoce, sa docilité lui valurent l'estime et l'affection de ses maîtresses qui ne la gardèrent cependant que très peu de temps. En effet, un des oncles d'Anna frappé du soin que l'enfant apportait déjà à tous les travaux d'intérieur demanda à ses parents de la garder auprès de lui pour lui confier son ménage. M. et Mme Bru y ayant consenti, la fillette alla demeurer chez son oncle et prit si bien à cœur l'accomplissement de sa tâche que celui-ci n'hésita pas à initier sa jeune nièce à tous les détails de son laborieux commerce. Durant six ans, Anna mena cette vie sérieuse et occupée ne cherchant point d'autre délassement que la prière, ni d'autre plaisir que la pénitence. Bientôt mûres ces pieuses pratiques, ces innocentes industries ne suffirent pas à son amour du sacrifice et dans le secret de son cœur elle résolut de vouer à Dieu sa jeunesse. Les parents d'Anna l'appréciaient comme un trésor, ils la estimaient comme une amie réfléchie et prudente; mais, ils étaient trop chrétiens pour mettre obstacle à la vocation d'aucun de leurs enfants. L'oncle eut plus de peine à s'y résigner. Déjà la sœur aînée d'Anna, sa nièce préférée, était entrée en religion après lui avoir tenu lieu de fille pendant toute une année. Il ne s'était résigné à cette peine que par la pensée d'adopter Anna et voici qu'elle aussi méprisant la fortune brisait tous les liens pour s'unir à Dieu. Forte de l'adhésion de ses parents, soutenue par la grâce si puissante aux heures décisives, la jeune fille, très énergique du reste, fit violence aux déchirements de son cœur et entra au noviciat le 8 octobre 1858. Elle y distingua par son humilité profonde, son obéissance passive, sa douce charitable et dévouée elle revêtit le saint habit le 21 septembre 1859 et fit profession le 2 octobre 1860. Aussitôt après l'Odile fut placé à l'asile du Louis. — Elle demeura 13 années dans cet emploi pénible et obscur. Mère Angèle Pochet, de si sainte mémoire, qui le partagea avec S. Odile pendant six ans a rendu d'elle cet admirable témoignage : « Jamais il n'y a eu une ombre entre nous, jamais un mot, jamais un geste qui fît nous faire de la peine » On dira peut-être qu'il n'était pas bien difficile d'être vertueuse et bonne au Louis, à la source des grâces et dans un emploi dirigé par notre Sainte Mère Angèle. Mais le moment vint où les difficultés assaillirent S. Odile et menacèrent de l'accabler. En 1873, elle fut envoyée à Port-Ste Foy pour y exercer la charge de supérieure

Cette nouvelle la plongea dans une désolation profonde. Il lui avait été si facile et si doux d'obéir et de vivre obscure et cachée !...

La maison était pauvre et chargée de dettes, elle en prit la direction avec calme et douceur, mais avec une énergie toute virile. A force de travail, d'ordre, d'économie, surtout à force de privations, elle parvint à solder toutes les dettes et à équilibrer son maigre budget. Son grand esprit de pauvreté lui faisait opérer de véritables prodiges ; tout était utilisé de la façon la plus ingénieuse et la plus profitable, rien ne se perdait jamais. Elle faisait feu de tout bois matériellement aussi bien que moralement. Cette sage impulsion donnée à l'œuvre, le parfum des vertus religieuses qu'y faisaient fleurir les exemples de S. Odile, les principes de foi profonde et de robuste piété qu'elle inculquait aux enfants firent rapidement prospérer le petit établissement du Port. Mais les embarras matériels n'étaient point les seules difficultés que notre chère Sœur eût à y rencontrer. A la tête de la paroisse se trouvait alors un prêtre ancien compagnon de ses jeux enfantins. Nés la même année, ayant reçu les mêmes leçons de la même maîtresse, ayant fait ensemble leur première Communion, ils avaient pris en même temps, l'un le chemin du Séminaire, l'autre celui du noviciat ; cependant leur manière de voir était diamétralement opposée. S. Odile placée dans cette situation délicate agit avec tant de réserve, de prudence et de tact qu'elle ne parut jamais considérer en M. le Curé autre chose que son caractère de représentant de Dieu. Pendant 13 ans, elle n'eut point d'autre guide spirituel que cet ancien compagnon d'enfance, qui avait du reste pour sa pénitente l'estime la plus profonde. C'était aussi le sentiment de la population toute entière ; c'était particulièrement celui des pauvres que S. Odile chérissait avec un cœur de mère et pour lesquels elle savait devenir suppliante et pressante lorsqu'il s'agissait de leur procurer des secours. Elle en rougissait parfois de tendre la main pour eux, elle le faisait si humblement et d'une façon si délicatement persuasive qu'elle n'essuya jamais aucun refus. Elle avait une particulière prédilection pour les orphelines et trouvait toujours moyen d'en élever une ou deux dans cette petite maison du Port qu'elle rêvait de transformer en asile pour les pauvres enfants sans mère. S. Odile n'eut pas la joie de réaliser ce généreux dessein ; mais si le cher petit orphelinat du Port a pu naître et grandir, n'est-ce point grâce à l'élan premier qu'elle en avait donné et grâce surtout à la protection de son âme devenue toute puissante au Ciel ? Quoi qu'il en soit, notre chère Sœur Donat la santé déclinait visiblement depuis que la mort avait fauché dans notre Congrégation sa cousine, (S. Philomène), sa sœur aînée (S. Nathalie) et sa sœur cadette, le bengamen de la famille (S. Philomène), notre

chère Sœur Ste Odile offrit à Dieu un nouveau sacrifice en acceptant de quitter le Port pour Saint-Georges. Et, comme si N. Seigneur se fut plu à faire part à Ste Odile de toutes les douleurs de sa passion, aux déchirements de son cœur. Il mêla bientôt tant d'épines et d'amertumes que la faible santé de notre chère Sœur fut rapidement consumée. Nos Mères la rappelèrent donc au Noviciat, où on conserve religieusement le souvenir de l'humilité, de la patience, de la douce résignation de Ste Odile, sous l'action de la main crucifiante.

Son recueillement, son abandon au vouloir divin n'étaient pas moins admirables. Non-seulement elle acceptait la souffrance et la mort, mais elle leur sourait. Elle n'avait jamais eu de plus cher souci que d'être en tout, partout, toujours surnaturelle esclave de la Règle une règle vivante, elle y était parvenue sans se l'avouer. Elle avait poursuivi, la verge à la main, (et maintes fois on avait dû modérer son ardeur pour la pénitence) jusqu'en leurs derniers retranchements les vestiges de ses moindres défauts, pour être l'exemple de ses sœurs. Son cœur n'avait jamais été consumé que d'amour pour Dieu et de tendresse pour les pauvres âmes souffrantes, et cependant quelques jours avant sa mort, elle disait à une Sœur qu'elle avait beaucoup connue : Ah! si vous saviez, comme on voit les choses au moment de la mort, comme on profiterait mieux du temps que le bon Dieu donne à passer sur la terre! Si j'étais à recommencer, comme je voudrais être plus religieuse. Oh! pardonnez-moi les mauvais exemples que j'ai pu vous donner et ne m'imitez pas. Croyez-moi, soyez bien religieuse!

La mort venait et Ste Odile espérait en être frappée au jour de la fête de St Joseph. Le 19 mars passa cependant sans amener le dénouement. Au soir on trouva la chère Sœur fort attristée. Comme on lui en demandait la cause : «Ah! dit-elle, d'un ton chagrin, j'avais tant demandé à St Joseph de mourir aujourd'hui, Il n'a pas voulu m'exaucer ...» Mais, sur la remarque que la fête portait octave, elle sourit à la pensée de rendre le dernier soupir le jour de l'Annonciation. Le 25 au matin, elle était calme et tranquille, on lui porta le bon Dieu, comme à l'ordinaire, mais à peine Mr l'aumônier fut-il descendu que Ste Odile s'affaissa; sur le cœur de Notre Seigneur, elle s'en allait au ciel soutenue par notre céleste Mère et son aimable protecteur St Joseph. En hâte on lui donna l'Extrême-Onction, avant la fin des prières l'âme de notre chère Sœur Odile était devant Dieu!

Le 25 Mars 1890.

Sœur Pouchard

Louise.

Dieu se plaît à éprouver ceux qu'il aime ; c'est pourquoi le malheur visita de bonne heure une famille profondément chrétienne fixée à Treygnac Hte Vienne. Trois jeunes enfants, trois petites filles se jouaient encore sur les genoux de leur mère lorsque la mort vint la leur ravir et coucher dans la tombe le prix dont elles faisaient l'orgueil et la joie. Les pauvres orphelines, recueillies par leur oncle Mr Pouchard, notaire à Coulaures, furent élevées au Couvent de la Providence de Limoges où elles reçurent une éducation soignée. Leurs jeunes cœurs, privés des affections de la famille s'ouvrirent profondément à l'amour de Dieu qui devint dès-lors l'unique mobile de leurs actions. Il était donc, cet asile béni de la Providence où des Mères aussi judicieuses que dévouées cultivaient tant de jeunes âmes. Nos petites filles y grandissaient heureuses et y croissaient en âge et en vertu. Mais, tout passe !... et le moment vint de rentrer dans le monde. Alors l'aînée demanda et obtint l'autorisation d'entrer aux de St Roch et, tandis que la plus jeune acceptait une alliance avantageuse, ménagée par son oncle, Anne-Marie, la cadette, songeait à se consacrer à Dieu dans la Congrégation de Ste Marthe. La jeune fille fit son entrée au Noviciat en 1844. D'une nature simple et droite, Anne-Marie ne refusait rien à celui qui voulait bien lui tenir lieu de tout. Elle n'avait jamais connu que Dieu, le devoir, la prière, elle n'aimait que la vertu. La vie de nos vénérables Mères, si régulière et si fervente, dans sa simplicité, répondait admirablement aux aspirations de son âme candide. Elle se laissa façonner et mouler, ne songeant qu'à plaire à son Dieu.

Après sa profession qui eut lieu le 16 février 1846, Sr Pouchard fut envoyée au Buque, où pendant de longues années elle instruisit les enfants avec une bonté toute maternelle. Puis, il lui fallut s'éloigner de ses chères fillettes pour se dévouer aux soins des malades à l'hospice de Thiviers d'abord, à Pechrès ensuite. Elle mit à profit le long séjour qu'elle fit dans ce dernier endroit pour faire restaurer la petite Chapelle de l'établissement dans le meilleur goût.
En 1881, Sr Pouchard fut transplantée de nouveau pour secourir l'hospice de Brantôme dont elle demeurait Supérieure. Pendant 7 ans, elle édifia la population de cette petite ville trop indifférente aux aux intérêts de Dieu. Elle souffrait beaucoup de ne pouvoir ramener à la pratique des devoirs chrétiens les chères familles brantômoises,

Elle priait, elle suppliait le Seigneur de toucher les âmes, elle le remerciait de l'avoir dès sa petite enfance, au prix des plus rudes épreuves, mise à l'abri des préjugés mondains dont presque toutes les âmes catholiques sont aujourd'hui les victimes. Au milieu de ces sollicitudes un dernier sacrifice lui fut demandé: St Paudour-la-Rivière est proche de Brantôme, mais il est toujours pénible d'abandonner une oeuvre connue pour une oeuvre inconnue .... Qu'importe, c'n'était-ce pas aussi l'oeuvre de Dieu! La vénérable Soeur faisant taire ses regrets se dirigea vers son nouveau poste. La maladie l'y attendait pour l'y étendre rudement. Elle fit si bien qu'au bout de peu d'années il fallut songer au repos. Soeur Pouchard revint donc à sa chère maison du Louis et ne songea plus qu'à se préparer à la mort qu'elle sentait venir et qui la ravit à l'affection de ses Soeurs le 10 novembre 1890. Sa fin fut tranquille et douce comme l'avait été sa vie. Quand on a uniquement aimé et servi Dieu dans le temps, il est doux de se réunir à Lui pour l'éternité!

Le 10 novembre 1890.

Soeur M. Madeleine Gaud

Hôpital Bergerac.

Jeanne Gaud, fille d'Antoine Gaud et de Marie Estival naquit à Leyvin Cn de Echourgnac, le 29 octobre 1851. Le sol est fécond à l'ombre de la Croix, la vertu y pousse de profondes racines et des jets vigoureux qui portent d'excellents fruits. L'austérité des religieux, leur humilité, leur charité excitent l'enthousiasme des cœurs généreux et les provoquent au sacrifice. Mon futaine pour vous Jésus. A 20 ans (le 10 8bre 1871) elle entrait à Sainte-Marthe l'année suivante, en la fête des St Anges Gardiens, elle revêtait le saint habit — . Son noviciat fut court car sa fidélité fut grande. Le 2 octobre 1876, Soeur Marie Madeleine Gaud était devenue l'épouse de Notre-Seigneur. Elle commença dès lors courageusement à travailler en servante, à veiller en mendiante, à souffrir en martyre.

A part deux années passées à l'hospice de Ribérac, d'octobre 1884 à octobre 1886 et six mois à celui de Sarlat, la vie de S. Madeleine se passa tout entière à l'hospital de Bergerac. Elle s'y montra toujours très simple, très pieuse, très surnaturelle, très silencieuse; d'une régularité extrême et d'une activité bien digne d'une fille de St Marthe. La délicatesse de sa conscience allait jusqu'au scrupule et lui créait mille soucis. On lui reprochait d'être originale, on la trouvait même sotte .... L'humilité et le détachement se nourrissaient des amertumes que de tels jugements versaient goutte à

goutte en son âme. Si le contact des créatures était épineux, l'amour de Dieu était plus fort, car « tout tourne au bien de ceux qui l'aiment »

Sœur Madeleine appréhendait les saints Exercices qui troublaient profondément son âme ; elle avait résolu de ne point suivre ceux de 1890, lorsqu'on apprit que, par une disposition particulière de la Providence, une des retraites annuelles serait donnée à la Miséricorde de Bergerac. Cette mesure (prise pour la consolation de toutes les vénérables anciennes de la région) attrista beaucoup Sr Madeleine. L'hôpital n'était pas alors éloigné de la Miséricorde, les heures des exercices étaient bien choisies, impossible de ne point y assister. Au moins, pensait-elle, je ne verrai pas le Père !.. non ... je ne ferai pas la retraite !....

Instruit des appréhensions de la pauvre Sœur, le R. Père Allard l'aborda avec son ineffable bonté, et en quelques mots, rassurant son âme effarouchée, il la décida à se plonger dans le torrent des miséricordes divines. Sr Madeleine fit donc sa retraite, elle la fit avec une force et une paix qui lui étaient inconnues. Elle en sortit heureuse et plus fervente que jamais. C'était le six septembre et elle devait mourir le 5 Janvier.

Le lundi 29 décembre, encore en pleine santé et venant de se confesser, Sœur Madeleine disait à Mère Sophie : « Je n'ai jamais été aussi tranquille ; rien ne me trouble depuis la retraite, je suis très calme ; dans ma salle cela va bien aussi ; je n'ai aucune malade qui m'embarrasse : » Prise de frissons dans la soirée du lendemain, elle fut terrassée dès le 31 par de violents accès de fièvre. C'était la scarlatine et bientôt l'état de Sr Madeleine parut alarmant. Le samedi 3 janvier elle désira recevoir les sacrements, Mr Platet n'ayant pu venir, elle demanda Mr Delbouy qui la confessa. A cause de l'heure avancée, le danger ne paraissant d'ailleurs imminent, on remit au lendemain l'administration des sacrements. Elle reçut en effet le saint viatique dans la matinée du dimanche, mais comme elle désirait ne point souffrir et manifestait seulement le désir de se reposer, on différa l'Extrême-Onction. Le mal ne empirait point, la nuit ne fut pas trop mauvaise sauf un peu de délire à l'aube. Plus tard, cet accès étant passé, Sr Madeleine dit à Mère Sophie : « Je ne souffre pas, j'ai pu faire ma prière ce matin, je pourrai réciter mon chapelet tout à l'heure » puis souriant aux Sœurs elle ajouta : « Je recevrai tout le monde aujourd'hui ; ma porte ne sera fermée à personne : » Cependant la fièvre augmentait ; le docteur et Mr Delbouy visitèrent la malade à 9 h. ½ et la trouvèrent dans le même état que la veille. Hélas ! à 10 heures l'agonie commençait brusque, rapide laissant la mourante en pleine connaissance. En hâte, elle fit appeler Mère Sophie, demandant immédiatement l'Extrême-Onction, la recommandation de l'âme, l'indulgence de la bonne mort. « Vite, vite, disait-elle, je me meurs, M^r l'Aumônier n'aura pas le temps, vite, vite !.... elle répéta encore : vite, vite !...

hâtant les préparatifs, les prières, les onctions, l'application des indulgences. « Oh! vite, vite! Quand tout fut fini, baisant le Christ plusieurs fois : « Mon Jésus, dit-elle, je remets mon âme entre vos mains » et, comme Mère Sophie lui disait : « Quand vous serez là... Vous pourrez bien finir le mal. Là-haut, ma mère, oui je prierai pour vous ; je serais bien fâchée de ne pas mourir à présent. - Vous écrirez à mon frère que je suis bien malade ; mais il ne faut pas qu'il revienne encore ; non, rien qu'à l'enterrement ; vous lui enverrez une dépêche aussitôt après ma mort. »

Pendant quelques instants elle pria et nous priâmes avec elle ; ses ouvrières et Denise, elle dit à Mère Sophie : « Ma mère, que c'est beau !.. Dites à mon frère que je n'ai pas besoin de messes, c'est inutile, je suis au ciel ; je suis sauvée ! Que Jésus est bon !.. je suis au ciel. Sœurs Sainte, ma bonne Mère, merci ; merci, mon bon Jésus, que de grâces !... mais, je ne méritais pas tant de grâces ! j'ai été si peu généreuse !...

M'entendez-vous Mère Sophie ? oh ! je ne vous oublierai pas, ni Sœur Martine, ni notre vénérée Mère, et toutes nos sœurs, oh ! je prierai pour la Congrégation !... Mon Jésus, merci, je suis toute à vous, oh ! toute !... Si le monde savait, si tous les mondains savaient !... » Vers minuit elle cessa de parler, de s'agiter ; à une heure elle rendit le dernier soupir si paisiblement qu'on eut peine à le saisir. Elle demeura souriante, les yeux entr'ouverts ; sa physionomie portait l'empreinte des célestes joies qu'elle avait entrevues, sur le seuil de la tombe.

On ne pouvait pleurer une telle mort ; on déplorait une telle perte ; les pauvres malades qui savaient se apprécier S. Madeleine ne se résignaient pas à ne plus la voir à leur chevet. Ils lui savaient gré du généreux dévouement qui l'y avait enchaînée et qui lui coûtait la vie !... ils parlaient d'elle avec affection et reconnaissance. Puissent-ils un jour former au ciel sa couronne.

Sa mort arriva le 6 Janvier 1891.

Sœur Victoire Martine (converse)
Monpazier.

Jeanne Martine, en religion Sœur Victoire, naquit à St Romain, canton de Monpazier, le 12 septembre 1821, d'une bonne et vertueuse famille. Son enfance se passa sous les yeux de sa mère qu'elle aidait beaucoup dans les travaux du ménage ; son adolescence fut des plus heureuses par la rencontre qu'elle fit d'une saint Prêtre, M. Salesses qui la prépara à sa première communion et dont le guide fut le dévoué

l'opposant de sa vocation religieuse. Lorsqu'elle eut atteint l'âge de 20 ans, elle se présenta à Mère Vedier qui lui fit plusieurs questions sur ses aptitudes. Elle répondit qu'elle n'allait pas vite, mais que ce qu'elle faisait, elle le faisait bien. Il y avait alors sept sœurs converses, toutes plus intrépides les unes que les autres pour le travail et les exercices de piété; notre jeune fille ayant été admise en leur compagnie, voulut les imiter. Mère Vedier ne voulait pas des demi-religieuses; elle éprouvait les vocations par l'humilité qu'elle faisait pratiquer aux prétendantes, elle leur faisait aussi pratiquer une grande mortification; si la prétendante paraissait tant soit peu dégoûtée de ce régime, parfois un peu sévère il fallait retourner visiter la famille et la malle arrivait en même temps. Sœur Victoire au lieu de reculer en face de cette voie de perfection, l'aborda généreusement; elle comprit qu'il fallait travailler avec ardeur pour acquérir les vertus qui font les véritables épouses de Jésus-Christ. Elle prit l'habit de novice à 21 ans, le 2 octobre 1842 et fit profession au mois de septembre 1843. On ne pouvait voir rien de plus édifiant que ces huit sœurs converses; leur bonheur paraissait le soir à leur récréation, c'était une gaieté remarquable: "Entendez, entendez, disait Mère Vedier, l'aimable récréation de nos sœurs converses! ce n'est pas la moindre portion de mon cher troupeau."

Mais bientôt la mort moissonna ces chères sœurs, en commençant par les plus jeunes, deux S.te Julie, la première à 23 ans et la seconde à 33; c'étaient deux anges! Notre chère sœur Victoire se voyant presque seule, tomba dans une tristesse bien grande et qui fut augmentée par les malheurs de sa famille qui ravirent sa petite fortune!. Cette croix jointe à une infirmité douloureuse, ne contribua pas peu à en faire une martyre!. Cependant rien ne la déconcertait lorsqu'il s'agissait de remplir ses devoirs de piété ou ceux de son emploi, aussi on peut dire qu'elle est morte les armes à la main, car elle est tombée en préparant le souper de la Communauté; ses dernières paroles furent: "Ah! bonne sœur Léonce, sœurs sœurs!..." S.te Léonce passant devant la cuisine l'entendit tomber, elle se précipita pour la relever et lui dit: "qu'avez-vous, bonne sœur Victoire? — La tête m'a tourné." A l'instant Monsieur le Curé fut prévenu et dès qu'il la vit, il comprit qu'il fallait l'administrer. "Vous voulez la volonté de Dieu, n'est-ce pas? Lui dit-il; je vais vous donner la S.te absolution. Puis il prononça des actes qu'elle paraissait suivre. Au même moment le docteur arriva et dit que le cerveau était pris, que la congestion deviendrait générale. En effet, elle mourut le 13 mai, après être restée 36 heures sans faire le moindre mouvement.

Son souvenir est toujours vivant dans la communauté, elle était à tout ce qui pouvait faire plaisir aux sœurs. Pour les matines, surtout en hiver, le feu était prêt avant le lever de la Com.te pour que les sœurs eussent leurs chaus

ferettes à la chapelle. Elle était très exacte à ses exercices de piété, elle avait fait ses vœux perpétuels le 22 août 1886, entre les mains du R. P. Miquel, à la fin de la retraite qu'il prêcha à Monpazier. La chère Sœur Victoire fut très exacte à les pratiquer. Sa charité envers les pauvres était très grande ; au commencement de l'hiver, elle préparait un peu de chaque chose, puis elle allait trouver sa Supérieure : « Tenez, ma Mère, nous pouvons donner ceci, cela ; il en reste encore assez pour la Communauté. »

Nous espérons que que ses longues et douloureuses souffrances, jointes à ses vertus, lui auront vite ouvert la porte du Ciel.

Le 13 mai 1891.

Mère Mathilde Manière

Orphelinat Bergerac.

Tout le monde la connaissait à Bergerac. Lorsqu'elle allait par les rues de son pas lent et silencieux, révélant la fatigue quotidienne d'une vie toute de travail et de dévouement, les enfants venaient joyeux offrir leur front à son baiser ; c'était leur Mère ! Les pauvres la suivaient d'un long regard de reconnaissance ; c'était leur bienfaitrice ! tous les portes s'inclinaient devant elle avec respect, toutes les lèvres lui souriaient, partout, elle était la personnification aimable de la bonté.

Ceux qui l'ont connue n'oublieront jamais cette physionomie douce et pure reflétant le calme d'un cœur toujours plongé en Dieu et rempli de Lui. L'âge avait eu beau sillonner son visage, en vain les soucis avaient labouré son front de rides profondes, il resplendissait toujours d'un rayonnement de pureté et d'innocence, dont les approches de la mort ne firent qu'augmenter l'éclat. Son regard légèrement empreint, vers ces derniers temps surtout, d'une douce mélancolie ; peut-être avait-elle le pressentiment de sa mort prochaine — sainteté était communicative... Elle se répandait autour d'elle et pénétrait les âmes qui l'approchaient. A côté de Mère Mathilde, on se sentait devenir meilleur. Elle parlait peu cependant, mais sa parole lente savait trouver de suaves intonations qui révélaient bien les trésors de charité que contenait son cœur. Cette charité, cette affabilité attirait, forçait presque la confiance. C'était surtout avec les malheureux que Mère Mathilde était admirable. Le malheur rend certaines âmes orgueilleuses, susceptibles, irritables. Cette faiblesse du malheur, la bonne Mère la comprenait ; elle pénétrait de la souffrance, elle la respectait ; aussi quel tact, quelle dé-

-licatesse elle mettait dans ses rapports avec les affligés ! que de confidences elle a reçues ! que de larmes elle a essuyées ! que de chagrins peut-être elle a prévenus ! que de fautes elle a fait éviter ! que d'âmes elle a ramenées dans la voie du bien ! Nul n'en sait le nombre. C'est le secret de Dieu ; c'était aussi le vôtre, mère, et ce secret là, nous nous en apercevons tous les jours, votre humilité avait bien su le garder.

Mère Mathilde avait trouvé dans ce fonds de bonté qui la caractérisait la science de ces mots consolateurs qui rendent le courage et rassérènent une âme. Ses aumônes étaient larges. Elle savait donner, enveloppant son offrande, dans un bon conseil, dans une parole aimable, surtout elle savait faire donner.

Mère Mathilde n'était point une quêteuse. Même pour ses pauvres, pour ses orphelines qu'elle aimait tant, elle demandait peu ; mais sa présence était une prière muette, son regard une sollicitation irrésistible, et l'argent venait de lui-même se sanctifier dans ses mains. — Toutes les opinions, et même tous les cultes la prenaient pour intermédiaire de leurs largesses. un membre de la société protestante disait le jour de ses obsèques : « Les Catholiques pleurent, mais c'est nous surtout qui devrions pleurer ; nous perdons plus qu'eux, en nous faisant faire de bonnes œuvres, Mère Mathilde nous sauvait. » Femme de cœur, Mère Mathilde était aussi femme de tête. Bonne et charitable, elle était aussi prudente et ferme, et ce qui frappait en elle, c'était le parfait équilibre de ses qualités, l'harmonie admirable qui régnait entre elles. Ils sont nombreux ceux qui ont eu recours à ses conseils. Prêtres, laïques, hommes du monde, gens du peuple, tous venaient à elle lui confier leurs peines ou leurs projets d'avenir. Dans nombre de familles on ne prenait pas une détermination sérieuse sans avoir consulté Mère Mathilde, tant on avait confiance en la sureté de son jugement, en la sagesse de ses conseils.

Que dirai-je de sa piété ? aimer Dieu, le servir était tout pour elle ; elle n'avait pas d'autre but. Elle aimait Dieu comme savent le faire les cœurs purs, les cœurs que n'a jamais atteints même l'effleurement d'une faute mortelle. C'était dans la communion, presque quotidienne, qu'elle trouvait le secret de toutes les vertus que nous admirions en elle. Sa dévotion était sans ostentation, simple et naturelle comme tout ce qu'elle faisait. Mère Mathilde était la personnification de la piété souriante et aimable. Ce joyau nous l'avons perdu, ce trésor nous a été enlevé !... Mère Mathilde est morte !!! En quelques traits rapides nous avons essayé d'esquisser cette belle physionomie, de la faire connaître de ceux à qui elle était étrangère, de la faire revivre aux regards de ceux qui l'ont connue. Nous avons vu les richesses de sa nature, fécondée par la grâce ; étudions maintenant son cœur intérieur ; voyons-la sur le théâtre où pendant de longues années elle manifesta de si exquises qualités.

Né à Gelos le 24 juin 1825, Mère Mathilde Cora Marcière connut bien jeune le malheur. Élevée par de pieuses tantes, elle prit de bonne heure le goût de

la piété. A l'âge de deux ans elle perdit sa mère. St Elisabeth de Lazenay dirigeait alors la communauté de Belves; Mère Mathilde allait souvent lui demander des conseils, lui confier ses aspirations, respirer le parfum du cloître qui l'attirait irrésistiblement. Là, elle se plaisait; là, en effet elle avait trouvé une de ces affections robustes qui l'a toujours accompagnée dans la vie, qui la consolé sur son lit de douleurs et dont les quatre-vingts ans ont chanté le (Nunc Dimittis) sur sa tombe.

Mère Mathilde était mûre pour la vie religieuse, son directeur, Mr Hippolyte Marcaud, de sainte mémoire, qui devait lui aussi un jour embrasser l'état religieux et mourir dans la bure des Fils de St François, la fit entrer en 1844, au noviciat de la Miséricorde de Bergerac. Quels furent les sentiments et les œuvres de Marie Mathilde durant son noviciat? La religieuse que nous avons connue nous permet de supposer ce que fut la novice.

Mère du Pavillon était alors supérieure de la Miséricorde, Mère du Soulas maîtresse des novices et Mr Maccarone supérieur et directeur de la maison. C'est sous le rayonnement combiné de ces trois sainetés que s'épanouit à la vie religieuse cette fleur délicate et précieuse dont nous avons apprécié les fruits. — Le 24 Juin 1847, jour anniversaire de sa naissance, Mère Mathilde fit sa profession religieuse. S^t Cœur-Sérieux, Montjon, Latour-Blanche, St Ambroise l'ont tour à tour connue et aimée. Pendant qu'elle dispersait son zèle loin de Bergerac, une fondation nouvelle germait et se développait à l'ombre de l'antique maison de la Miséricorde. Grâce à la générosité de Mlle de Lavalette-Montbrun et de M. Roux, Mère du Pavillon fondait en 1840, un orphelinat de jeunes filles. Les commencements en furent modestes. Longtemps il erra de quartier en quartier, cherchant du bâtiments plus vaste, à mesure que s'étendait sa charité; confié d'abord à la direction de Sr Octavie de Selves, il eut successivement pour supérieures, Sr Rhéla, dont le zèle ardent était tempéré par la douceur d'une de ses auxiliaires, et fécondé par le dévouement d'un apôtre, puis l'infatigable bâtisseur du diocèse, pour permettre à son âme de quitter son corps brisé, d'avoir enfin assuré l'avenir des pauvres vieillards dont elle est la Providence. — En 1853, toutes les communautés charitables du diocèse avaient été réunies par Mgr Georges, sous la dénomination de Sœurs de Sainte Marthe du Périgord.

La première Supérieure Générale de la* Congrégation* (nouvelle) Mère Pichon avait été remplacée par Mère du Soulas, supérieure de la Miséricorde de Bergerac. Un des premiers actes du gouvernement de la nouvelle Supérieure Générale (1857) fut de nommer Mère Mathilde à la place qu'elle laissait vacante. Nous avons sous les yeux une lettre

nous redisant la joie et les acclamations qui accueillirent la nomination de Mère Mathilde. Déjà on l'appréciait et on l'aimait.

Pendant 18 ans, elle resta à la Miséricorde ce qu'elle avait toujours été, douce et bonne. Ayant sous sa direction un pensionnat, un externat, une classe gratuite, elle pensait à tout, s'intéressait à tout; elle étudiait la vocation de ses enfants, suivait de près leurs études, les encourageait dans leurs difficultés. Les malades difficiles surtout aimaient à se réfugier sous sa bienveillante égide. Chacune en la quittant pouvait se croire la plus aimée.

Maison de charité comme son nom l'indique, la Miséricorde a toujours précieusement conservé ses antiques traditions. Les malheureux en savaient le chemin et Mère Mathilde tenait à ce qu'ils ne l'oubliassent point. Les pauvres et surtout les pauvres honteux ont été l'objet des constantes préoccupations de sa vie. Cependant ses forces physiques ne secondaient pas son zèle, aussi pour répondre à ses pressantes instances ses supérieures consentirent à la décharger de cette pénible mission, mais ce fut pour la faire supérieure de l'Orphelinat. Féconder sa nouvelle maison, y développer les germes du bon esprit, de régularité, de piété déjà existants, telle fut l'œuvre de Mère Mathilde. Elle a été couronnée de succès. Grâce à Elle, grâce à ses efforts l'orphelinat s'est maintenu la maison régulière et fervente que nous connaissons. Les Orphelines trouvaient en elle vraiment leur mère. N'était-ce pas elle qui était leur providence, qui les nourrissait pour ainsi dire de sa substance, épuisant ses forces, ruinant sa santé, se dépensant sans réserve pour leur procurer le pain du lendemain. Depuis 12 ans, Mère Mathilde dirigeait l'orphelinat, lorsqu'elle fut rappelée à la Miséricorde (1887) sans toutefois abandonner la direction de ses petites orphelines. Lorsqu'elle arrivait dans leurs cours ou leur salle de travail son visage s'épanouissait. Elle était heureuse, elle était chez elle. On comprend dans une mère cette faiblesse pour les déshérités de sa famille.

Il faisait bon aussi la voir au milieu de la Communauté de la Miséricorde, elle affectueuse pour ses sœurs anciennes, mère tendre pour les jeunes, supérieure de toute. Régulière, elle aimait la règle et savait la faire respecter, sans rudesse, mais avec fermeté. Ainsi s'écoulait la vie de Mère Mathilde, sans éclat, sans apparat, simple et modeste, comme sa personne.

Charitable jusqu'à l'héroïsme, le monde dirait jusqu'à l'imprudence, c'est en accomplissant un acte de charité qu'elle contracta la maladie qui devait l'emporter. Dès les premiers jours, elle connut son état « j'offre ma vie pour l'Eglise, la France, ma Congrégation !... et pour les pauvres pécheurs » ajoutait-elle lentement. Elle priait pour ses chères enfants et la première Communion du lendemain « Mes Sœurs, dit-elle à ses religieuses, mes Sœurs, soyez ferventes, soyez humbles ! je ne crains pas la mort, je me jette entre les bras de Dieu, j'espère en Lui ! » Elle pouvait bien espérer en ce Dieu qu'elle avait tant aimé et qui souvent

était venu la visiter au cours de sa maladie ! Oh ! oui, elle espérait et cette espérance était empreinte sur son front ! Quelle mort radieuse ! qu'il était beau ce visage de mourante qui abordait à l'éternité, le sourire aux lèvres, la confiance au cœur ! Oh ! non, on ne craint pas la mort quand on a toujours servi Dieu et qu'on l'a toujours aimé. Je ne sais si Mère Mathilde était une sainte, mais ce que je sais, c'est qu'elle est morte, comme meurent les saintes.

Au milieu de ses souffrances, elle pensait à tout, s'intéressait, je le sais, aux plus humbles détails. Longtemps les soins assidus de ses sœurs et de son médecin la disputèrent à la mort. Le murmure des prières ne cessait autour de sa couche, demandant sa guérison. Dieu en avait décidé autrement, et le vendredi 22 mai, à 5 heures ½ du soir, elle rendit sa belle âme à Dieu !

La douleur fut grande lorsque la sinistre nouvelle se répandit dans Bergerac. Toutes les classes de la société la pleurèrent. Pendant deux jours l'appartement où son corps fut exposé devint un lieu de pèlerinage, si vous aviez vu cette affluence, Mère, si vous aviez vu les larmes qui coulaient sur votre dépouille vous auriez dit dans votre naïve simplicité, ce que vous disiez aux jours de votre maladie « Mon Dieu que de monde je fais courir, j'en suis confuse ! » Cette affection que Mère Mathilde avait inspirée à tous, se manifesta surtout le jour de ses obsèques. La levée du corps fut faite par M. l'Archiprêtre, entouré d'un nombreux clergé. L'immense nef de la Cathédrale de Notre-Dame ne pouvait contenir la foule recueillie et émue qui se pressait autour du cercueil. La messe fut chantée par M. le Chanoine Frapier, assisté de M. l'abbé Faure ancien aumônier de la Miséricorde et de M. l'abbé Marcau, aumônier actuel. A l'évangile M. l'Archiprêtre monta en chaire. Dès les premiers mots, les sanglots étouffèrent sa voix, et c'est au milieu de ses larmes qu'il redit à un auditoire en pleurs les vertus de Mère Mathilde. C'était un spectacle touchant de voir ce Prêtre vénérable pleurant ainsi sur celle qu'il avait connue au seuil de son sacerdoce, qui avait été pendant 23 ans le guide et le conseil de ses bonnes œuvres ; qu'il avait appris à estimer davantage parce qu'il la connaissait mieux et dont maintenant il bénissait la tombe, après avoir consolé ses derniers moments.

Une foule immense accompagna au Cimetière les restes mortels de Mère Mathilde. Précédé de toutes les Communautés de Sainte Marthe et de la ville, le corbillard était suivi de la Supérieure Générale qui conduisait le deuil. C'était un vrai triomphe dans sa simplicité, le triomphe de la Charité et de la vertu.

Bergerac 22 Mai 1891.

Sœur M. Symphorose Bussière
Orphelinat.

Marie Bussière naquit à Siorac de Ribérac le 5 septembre 1838, de parents des plus chrétiens. Sa mère sainte et pieuse femme inculqua de bonne heure à ses enfants l'amour de Dieu et du devoir. La plus jeune celle dont nous écrivons la courte notice était une enfant vive, emportée, même comme le prétendait sa mère, c'était un vrai garçon, mais avec cela elle était douée d'un cœur d'or. L'époque de la première communion ne passa point inaperçue pour la petite espiègle, elle s'y prépara et la fit avec toute la foi et l'amour d'un cœur pur et tendre. (Nous allons laissé parler sa sœur Marguerite)

« Ma sœur Marie vint me joindre à la Miséricorde à l'âge de 14 ou 15 ans, « et y resta jusqu'à l'époque de son entrée au noviciat. J'ai entendu souvent « Mr Maceronze lui dire : « Marie tu te feras religieuse » et Marie répondait « invariablement : « je ne veux pas quitter ma mère » Je crois bien, en effet, que « c'est là le plus grand sacrifice qu'elle ait fait en entrant en communauté, car « laisser seule cette mère tant aimée était pour nous un grand cœur cœur !

« Mais elle, cette sainte Mère, ne se comptait pour rien et ne voulait que la sainte « volonté de Dieu et le bien de ses enfants. Elle nous encourageait par des paro- « les pleines de foi et de confiance : « Mes filles, disait-elle, je suis contente de « vous donner au Seigneur, je suis sûre qu'Il prendra soin de moi, puisqu'Il « vous veut siennes. »

Marie n'hésita plus, vaincue par tant de générosité, elle suivit une voca- tion née comme tant d'autres, au contact de ces saintes Miséricordieuses parmi lesquelles régnait une charité digne des premiers chrétiens. Marie entra au noviciat le 1er décembre 1857. Dès lors, elle tourna toute son ardeur sur la correction de ses défauts et sur l'acquisition des vertus contraires ; elle fit tant de progrès dans ce laborieux travail, qu'elle mérita de revêtir le saint habit de novice le 11 novembre 1858 ; elle reçut le nom de S. Marie Symphorose. Un an après elle fut admise sans difficulté à prononcer les vœux de pau- vreté, obéissance et chasteté pour cinq ans, le 21 novembre 1859.

Après sa profession, Sœur Symphorose fut envoyée successivement à Bers- sac, à Mussidan et au Buque. Mais c'est surtout au Pensionnat de Ribérac et à l'orphelinat de Bergerac qu'elle se dépensa sans mesure. Son activité naturelle et son si bon cœur la rendaient capable de tous les dé- vouements et de tous les plus durs sacrifices. Lorsque la si sœur et si bonne Mère Mathilde Marcieu fut, pour la seconde fois, supérieure de la Miséricorde sans toutefois être déchargée de la direction de l'orphelinat, Sœur Symphorose la

secouda dans cette dernière maison. Il serait impossible de dire comme elle aimait ses pauvres enfants; comme elle les soignait quand elles étaient malades, les pleurait quand elles mourraient! aussi toutes l'aimaient comme une mère et la vénéraient comme une sainte. C'était, en effet, une sainte religieuse; elle avait quelque chose de cette génération de miséricordieuses qui l'avaient élevée.

Déjà malade lorsque Mère Mathilde se coucha pour ne plus se relever, elle se surmena pour aller la voir et la soigner; elle aida à l'ensevelir; puis, se jetant sur un siège: "C'est fini, dit-elle, je la suivrai bientôt!" Ce fut fini en effet, quinze jours juste après, elle la suivit au cimetière et au ciel certainement.

A sa sœur Marguerite qui n'arriva que quelques heures avant sa mort, à Sœur Martha en tarit cette incarnation du dévouement elle disait en souriant "Ne pleurez pas; je vais voir mon Dieu et ma Mère Mathilde!... C'était

Le 7 juin 1891.

Sœur Mary.te Chaveron - Converse.
Miséricorde. B.
Bergerac.

Le même jour mourait à la Miséricorde Sœur Marguerite Chaveron de Prigonrieux. Entrée en communauté déjà un peu âgée, elle fit profession en 1850. Très originale, mais propre, active, dévouée, elle rendit de vrais services dans les différentes maisons où elle fut envoyée, principalement à Montpon et à la Miséricorde de Bergerac. Dans ce dernier établissement elle était spécialement chargée du jardin, des cours, du grenier, tout était propre et parfaitement soigné.

Vers la fin de sa vie, elle fut affligée d'une maladie très douloureuse, qu'elle supporta avec une admirable résignation.

Ah! pourquoi le bon Dieu prend-il Mère Mathilde, au lieu de me prendre, s'écriait-elle, quand on vint lui annoncer la mort de cette chère et si regrettée Mère!

Quinze jours plus tard, son tour était venu. Son agonie fut longue et douloureuse, entourée de ses sœurs et assistée du saint Monsieur Delbourg, elle rendit le dernier soupir le 7 juin.

Le lendemain 8 juin, dans la Chapelle de l'Orphelinat, un même service fut célébré pour elle et pour Sœur M. Symphorose. Deux corbillards portèrent leurs dépouilles mortelles au cimetière, en

suivant le même chemin que quinze jours avant, à la même heure, avait suivi celui de Mère Mathilde.

Le 7 juin 1891.

Sœur M. St Paul Vacher

Novicial.

Marie Madeleine Vacher naquit à St Astier le 8 octobre 1864. Dieu qui la voulait toute à Lui marqua du sceau de l'épreuve ses premières années ; bien jeune encore il lui enleva sa mère, la laissant aux soins d'une tante qui lui prodigua toujours avec une tendresse presque maternelle tout ce qui pouvait contenter ses besoins ou satisfaire ses désirs.
Son père, employé de la compagnie d'Orléans, n'avait pas de résidence fixe. Nous le voyons, tour à tour à St Astier, puis à Périgueux où Madeleine suivit quelque temps les classes du Pensionnat de Ste Marthe, ensuite à Limoges où elle fit sa première Communion dans l'église paroissiale de St Pierre du Queyroy. Nous n'avons aucun détail sur cet acte si important, mais le culte particulier qu'elle montra dans la suite pour le plus auguste de nos mystères, dit assez la ferveur dont son âme était remplie le jour où il lui fut permis de goûter les prémices des joies eucharistiques.
Peu de mois après, Madeleine vint de nouveau respirer l'air natal. Son court passage à St Astier fut marqué par deux événements qui développèrent en elle le germe encore caché de la vocation religieuse. Le premier est la mort imprévue et presque accidentelle d'une sœur de sa mère, religieuse de notre Congrégation. L'impression que Madeleine éprouva de cette perte fut si vive qu'elle n'en perdit jamais le souvenir. Elle y puisa dans la suite un peu de l'énergie qu'il lui fallut déployer pour surmonter les nombreux obstacles qui s'opposaient à son entrée en religion. Quelques jours après, la pieuse enfant prosternée aux pieds de Marie, laissait tomber dans le cœur de sa mère du Ciel les brûlantes aspirations du sien. Que se passa-t-il à ce moment et de quel mystérieux secret la Vierge Immaculée devint-elle l'inspiratrice et la confidente ?... Dieu seul le sait. Mais à dater de ce jour, Madeleine ne douta plus de l'appel divin et sa volonté de quitter le monde fut aussi ferme qu'éclairée.
Elle revint à Périgueux continuer ses études brillamment couronnées par la vocation, jusqu'à obtention d'un Diplôme. Sa santé délicate ne lui permettait pas un travail soutenu, mais les ressources d'une intelligence plus qu'ordinaire suppléaient à ces lacunes et lui assuraient presque toujours la première place. Admise de bonne heure dans la Congrégation des Enfants de Marie, elle se montra toujours

fidèle aux obligations de ce beau titre et fut pour ses compagnes un constant sujet d'édification. Ses maîtresses n'ont su lui donner que des éloges. Elle avait de nombreux défauts de caractère, mais elle savait les combattre et les vaincre ; ses efforts dans la lutte furent si courageux et si constants qu'elle paraissait n'en avoir plus dans les derniers mois de sa vie.

Au mois d'août 1881, Madeleine quittait le Pensionnat pour la maison paternelle. Mais dans ce foyer où rien n'avait pu combler la place vide de sa mère, elle ne connut jamais toutes les douceurs de la vie de famille. D'ailleurs elle était si désireuse de s'unir à son Dieu que toutes les délices n'auraient pu la retenir. A peine en possession de sa liberté elle ambitionnait l'heureuse servitude des Epouses de Jésus-Christ. Et pourtant plusieurs années devaient s'écouler avant qu'il lui fut permis de servir dans la maison sainte où son cœur la ramenait sans cesse. En attendant, elle y faisait de fréquentes visites, et obtint d'être envoyée à Bergerac comme sous-maîtresse, aussi bien pour essayer ses forces que pour abréger le temps de son épreuve. Quoique tout entière à ses nouvelles fonctions, Madeleine eut occasion de voir de plus près les filles de Ste Thérèse. Les grilles de leur cloître parlaient à son âme un mystérieux langage ; elle se sentait si fortement entraînée à embrasser leur vie d'expiation et de prière qu'elle demanda et obtint la faveur d'échanger les livrées du monde pour la bure grossière des Religieuses du Carmel.

Mais Dieu qui lui avait inspiré ce désir n'en permit pas la réalisation. Il lui laissait seulement entrevoir l'idéal de perfection auquel il la appelait pour qu'elle sût ensuite mieux unir à la vie d'action, qui devait être la sienne, et amour de la solitude, du silence et de la mortification qui seront les traits principaux de sa physionomie religieuse.

Par goût, elle aurait voulu se faire Carmélite ; elle se fit par raison religieuse de Sainte-Marthe. Sûre de n'obtenir jamais le consentement de son père et de sa tante, elle attendit pour les quitter de pouvoir librement disposer d'elle-même.

Le 1er Janvier 1886, de grand matin, Madeleine s'échappait furtivement de sa demeure et venait frapper à la porte du Noviciat. On l'y reçut avec joie, et, malgré les douleurs de la séparation, son bonheur était grand d'avoir enfin brisé les liens qui la retenaient captive et de pouvoir désormais consacrer à son Dieu tous les instants d'une existence qui devait sitôt finir. Aussi, dès le début, se mit-elle à l'œuvre sans délai et sans retour. La fidélité aux moindres observances était remarquable. Ses compagnes de noviciat sont unanimes à le constater, aussi bien que la manière admirable dont elle pratiqua la charité. Personne ne pourrait

dire qu'elle ait manqué à cette vertu en dépit de la facilité avec laquelle on la blesse si souvent même sans le vouloir. Elle avait toujours une excuse pour les coupables et changeait adroitement le sujet de conversation si elle ne pouvait l'interrompre. Peu accoutumée à obéir, elle fit de l'obéissance une étude particulière et s'appliqua si bien à pratiquer cette vertu qu'elle sortit presque toujours victorieuse des luttes qui devaient la lui faire acquérir. Plus tard, ses Supérieures la trouvèrent constamment docile à leurs moindres avis et, jusque dans les bras de la mort elle donnera des preuves de l'habitude qu'elle avait prise de se vaincre en cette matière.

Si elle aimait l'Obéissance pour son mérite et ses avantages spirituels, elle chérissait la Pauvreté et la pratiquait dans toute sa perfection. Son plaisir était de ne rien posséder pour ressembler davantage à Celui pour l'amour duquel elle avait tout quitté. Elle écrivait quelques jours avant sa profession : « Je « mettrai mon bonheur à n'avoir à mon usage que l'indispensable et un « pauvre indispensable ..... Qu'elle est aimable celle que le Séraphin d'Assise « appelait sa Reine, sa Bien-aimée !.. Qu'il doit être doux à l'âme vrai- « -ment religieuse de recevoir sa vie en union avec Jésus dans la Crèche, « Jésus dans l'atelier de Nazareth !... Jésus sur la Croix !.. Jésus sur l'Autel !.. « Notre pauvreté ne peut être que rarement une pauvreté souffrante ; il « faut qu'elle soit une pauvreté dépendante obéissante par la demande bien exacte « de toutes les permissions, même les plus petites. Cette mendicité n'est pas « sans mérite et peut être une pauvreté bien mortifiante !..... J'aime ce « beau clou qui va enfin m'attacher à votre Croix ô Jésus !... Je consens de « tout cœur à me dépouiller de tout, pourvu que vous me restiez, je suis « assez riche, mon Dieu et mon tout »

Quant à la vertu des Anges, elle était encore plus particulièrement la sienne. Aucune poussière ne ternit jamais l'éclat de ce beau lis que le divin Maître a transplanté dans les jardins éternels lorsqu'il était encore dans sa première fraîcheur. Nous lisons dans ses notes. « La Virginité « est a lis qui plaît tant au Bien-Aimé ... Mais, ne l'oublie pas ma « pauvre âme, cette fleur si aimable, au parfum si suave est d'une « exquise délicatesse ; elle doit croître au milieu des épines de la plus « exacte vigilance, de la plus rigoureuse mortification ... La modestie « la prudence seront ses murs de défense ... Mon Dieu ! mon cœur est « trop grand pour le livrer à des créatures de un jour, il est trop pe- « -tit pour les y faire entrer avec vous. »

Ainsi, Madeleine allait se perfectionnant chaque jour davanta- -ge. Admise à la prise de habit le 15 septembre 1887, elle reçut le nom de Sœur Marie St Paul, et continua son noviciat avec

un fervur qui ne se démentit jamais. Le 16 septembre suivant, elle eût le bonheur de prononcer ses vœux. Désormais, entre le monde et elle s'élevait une barrière imprenable, rien ne devait plus la séparer de son céleste époux. Son âme débordait de reconnaissance et d'amour; mais sa langue restait muette, n'ayant pas d'expression pour traduire des sentiments qu'aucune parole humaine ne saurait exprimer.

Sa carrière religieuse devait être bien courte; trois années suffisent à la remplir. Il ne lui en fallait pas davantage pour se sanctifier, en reproduisant dans son cœur et dans ses œuvres l'image de son Bien-aimé.

Le Pensionnat de Duque où elle était maîtresse de première classe fut le dernier témoin de ses combats et de ses victoires.

A la suite d'une retraite fervente faite à la Maison-Mère du 4 au 11 septembre 1891, une maladie violente l'emporta presque subitement, sans que rien eût pu faire prévoir une fin si prompte. Elle était mûre pour le Ciel! et Dieu s'empressait de l'y rappeler après l'avoir prêtée quelques jours à la terre, pour l'embellir et l'embaumer du parfum de ses vertus. C'était le 29 septembre, jour où la Ste Eglise célèbre le triomphe de l'Archange St Michel sur l'ange des ténèbres. Comme lui elle l'avait vaincu; avec lui elle chantera éternellement l'hymne de l'allégresse dont retentiront à jamais les célestes parvis.

Son père profondément affligé de cette perte, qui lui ravissait l'objet de ses plus chères affections, sollicita avec tant d'instances la dépouille mortelle de notre chère petite sœur qu'on ne pût la lui refuser. Son corps repose à St Astier dans une sépulture de famille; mais son intercession, ses mérites et ses exemples nous restent comme un précieux trésor. Puissent-ils exciter dans nos cœurs le désir de travailler à notre perfection avec ce courage persévérant qui triomphe de tous les obstacles et ne connaît jamais les hontes de la défaite.

29 septembre 1891.

Sœur M. Anatolie (de Besse) Lagrange.
Agonie.

La famille Lagrange de Besse jouit de temps immémorial de la considération publique dans la région du Lot-et-Garonne où se trouve son berceau. Deux fillettes s'ébattaient déjà dans le vieux nid lorsque le 14 juin 1836, notre petite Louise vint au monde. Le père et

la mère l'accueillirent sans joie, car ils avaient compté que a troisième fruit de leur union serait un fils, qui perpétuerait le vieux nom et les antiques traditions de la famille. Cependant l'excellent cœur de l'enfant, son naturel enjoué, sa franchise la rendirent bientôt particulièrement chère à ses parents, surtout à Mme Lagrange qui retrouvait son visage, son humeur et ses goûts dans la robuste petite fille aux allures martiales qui ne craignait ni les réprimandes, ni même, hélas ! les corrections ! Il fallait sévir en effet, fort souvent contre la volonté bien déterminée de la fillette, et sa digne mère avait le courage de lui imposer avec beaucoup de calme des châtiments proportionnés à ses fautes. Un jour donc, pour je ne sais quelle imparution, Louise avait été mise en pénitence à la cave. Furieuse de se voir privée de lumière, d'air et de liberté, la fillette mit en lambeaux les seuls beaux-mêmes de sa robe de mousseline et la déchira en mille pièces. Lorsque une heure plus tard, on descendit chercher la coupable on la trouva entourée de débris. On l'amena dans cet équipage à sa mère, au milieu des rires des domestiques, qui prenaient plaisir à narguer l'enfant, dont ils réveillaient la colère.

Le calme de Madame Lagrange arrêta une nouvelle explosion ; sans un mot, sans un geste de mécontentement, elle détacha les restes de la malheureuse robe, enleva les autres vêtements et ne laissant à Louise que sa chemise elle la reconduisit à la cave en disant simplement : « Maintenant, Mademoiselle, vous ne déchirerez plus votre robe ». Pour dompter la volonté de l'enfant, rien ne réussit mieux que la Foi. La solide instruction chrétienne qu'elle reçut de ses parents et de Monsieur le Curé de Ferrancez, dans les années qui précédèrent sa première Communion améliora considérablement sa fougueuse nature. Sans doute, elle demeura vive et prompte, mais elle devint extrêmement humble et, partant, aussi obéissante et souple qu'elle avait été auparavant capricieuse et emportée. Au reste s'oubliant assez, elle-même pour ne point se soucier de ce qu'en dirait-on : Un dimanche d'hiver Louise allait à la messe à cheval, accompagnée de sa bonne. Le temps avait été mauvais et les ornières étaient profondes. Soit que Louise ne fût point une écuyère habile, soit que quelque accident de terrain eût amené une surprise, la jeune fille glissa à terre et tomba dans la boue. Peiné de sa mésaventure, elle remonta à cheval et se rendit à l'église, comme si de rien n'était. Son recueillement ni sa ferveur ne furent troublés par les regards et les chuchotements des bonnes gens ébahis. Cette humilité si simple et si vraie, cette foi si profonde et si vive inclinèrent vers Louise le cœur de Dieu Maître, tandis que sa bonté faisait le charme et la joie de sa famille. L'éducation de Mademoiselle Lagrange se fit au foyer par les soins d'une excellente institutrice qui aimait plus à se louer du charmant caractère de sa jeune

élève que de ses progrès dans les sciences pour lesquelles la fillette professa toujours un dédain voisin du mépris. Cependant, attentive à travailler pour Dieu et à se vaincre en toutes choses, notre Louise entendit bientôt l'appel mystérieux et si doux du céleste Epoux des âmes. Elle avait quinze ans à peine et déjà avait par les attraits divins du sacrifice, elle avait résolu de vouer à Dieu sa jeune vie. On la vit dès lors, plus aimable et plus active que jamais, embrasser en se jouant tout ce que les autres ne voulaient point faire et se livrer avec ardeur à un laborieux apostolat près des fillettes du village qu'elle rassemblait pour les catéchiser et leur faire la classe. Ces élèves émerveillées, charmées du dévouement et de l'aimable enjouement de leur jeune maîtresse ne voyaient rien de meilleur au monde que Mlle Louise dès lors lui vouèrent la plus reconnaissante affection.

Ainsi le temps passait rapide. Au foyer de Mr Lagrange les enfants étaient devenus des jeunes filles, on songeait à leur avenir, mais tandis que les aînées souriaient déjà aux projets de leurs parents, Louise dont la majorité allait sonner n'applaudissait à aucun rêve. Elle se montrait sérieuse, presque grave ..... Bientôt elle demanda à ses parents de la céder à Dieu. Ils n'y consentirent point sans déchirement et sans tristesse. Mr Lagrange surtout éprouva une douleur profonde du départ de cette enfant chérie. La jeune fille elle-même, si tendrement attachée à tous les membres de sa famille, à tous les chers souvenirs de son enfance se fit des violences extrêmes pour répondre à l'appel divin. Elle dit à son père et à sa mère qu'elle comptait sur son jeune frère pour la remplacer auprès d'eux, pour être le soleil de leur vieillesse et le ferme appui de leurs pas chancelants. Surtout elle fit appel à leur foi et tous, unis dans la prière la plus fervente et la plus confiante, consommèrent généreusement leur sacrifice.

Louise fut une prétendante modèle car, entrée au noviciat le 16 mars 1884, elle revêtit le saint Habit le 21 septembre de la même année. Elle reçut ce jour-là le nom de Sr Marie Anatolie et exerça aussitôt à la pratique parfaite des vertus religieuses. La nouvelle novice déjà très humble, très obéissante, très simple et excessivement dévouée fit ses vœux le 2 octobre, en la fête des Saints Anges Gardiens. Elle fut aussitôt après envoyée à Belvès pour la classe et y demeura cinq ans. Son bon esprit, son exactitude à tous les exercices ; sa piété et cette foi robuste qu'elle savait planter et cultiver dans le cœur de ses enfants la firent beaucoup apprécier de la bonne Supérieure, Sœur Octavie de Belvès, qui ne lui reprochait autre chose que son exubérante gaîté. Les caractères si divers qui composaient alors la petite Communauté de Belvès suscitèrent à la vertu de Sœur Anatolie mille petites épreuves desquelles son humilité sut toujours tirer le meilleur parti.

Ayant quitté Belvès pour Cherval en 1865, elle jouit pendant trois

ans de la plus profonde paix sous le gouvernement de la bonne Sœur Appolline, ravie de la générosité de cette âme neuve et candide comme celle d'un petit enfant.

Huit années de classe avaient cependant fortement altéré la robuste santé de Sœur Anatolie. Nos Mères jugèrent donc prudent de lui donner du repos et la gardèrent au Noviciat depuis le mois d'octobre 1868 jusqu'au mois de janvier 1869. C'est à cette époque que notre chère Sœur Anatolie fut envoyée à Agonac où, pendant 22 ans, elle a si laborieusement travaillé à instruire les enfants et surtout à les former à la vie sérieusement chrétienne. Ses paroles vibraient au diapason divin de la foi et de la piété ; elles pénétraient les âmes et y demeuraient à jamais gravées. Que de jeunes personnes, que de mères de famille s'applaudissent d'avoir eu Sr Anatolie pour maîtresse et lui attribuent dans la sincérité de leur cœur, la bonne impulsion imprimée à leur vie, le bonheur de leur foyer, la sécurité de leur âme et jusqu'à l'éducation chrétienne qu'elles sont à même de donner aujourd'hui elles-mêmes à leurs enfants.

Jamais supérieure ne fit moins sa volonté que Sr Anatolie. Remplie de mépris pour son propre jugement, ~~jamais~~ elle ne prenait une décision spontanée, jamais elle ne tranchait elle-même une difficulté. Pas plus que son amour-propre, sa nature primesautière n'avait point voix au chapitre. Elle l'immolait complètement dès qu'il s'agissait d'être supérieure et ne laissait agir que son humilité. Grâce à cet habile et si saint stratagème la Communauté d'Agonac coula longtemps de bien paisibles jours. Il fallut que la rage des laïcisateurs vînt s'attaquer à notre pauvre petite école pour que la douleur en trouvât le chemin. Elle y pénétra violemment et atteignit en plein cœur la mère du cher petit troupeau.

Usée par le travail, par ce dévouement aux âmes qui était toujours allé au delà de toutes les bornes de la prudence, Sœur Anatolie ne se releva point. Calme devant la mort, elle fit le sacrifice de sa vie et pour le salut de ses enfants et pour la prospérité de l'école libre qu'on projetait de fonder. Elle supporta ses souffrances avec une patience admirable accueillant toujours les soins et les remèdes avec un bon sourire et une inexprimable reconnaissance bien qu'elle fût persuadée de leur inefficacité. Fortement unie à Dieu qu'elle reçuait presque chaque matin (grâce à la charité de M^r l'abbé Pécout, alors Curé d'Agonac) elle demanda l'Extrême-Onction et la reçut avec des sentiments de foi et d'humilité qui arrachèrent des larmes aux assistants. Pendant une semaine encore elle languit dans les suffocations de la bronchite, dernier mot de la maladie de cœur, puis tranquillement elle expira sans agonie, n'étant âgée que de 55 ans. Ce fut

Le 25 novembre 1891.

Mère Rosalie Desplat Guillebaudie

Pens.t Castillonnès.

Née à Monflanquin sur l'Eriu (Dordogne) d'une famille honorable et profondément chrétienne, Rose Marguerite Desplat Guillebaudie donna dès sa plus tendre enfance les marques d'une piété précoce et solide.

A l'âge de trois ans, elle disait adieu à la maison paternelle où des liens bien doux la retenaient pourtant, pour offrir à son Dieu les premices d'un cœur pur. Ce fut la Communauté d'Eymet qui reçut ce trésor. A l'âge où la plupart des jeunes filles se laissent fasciner par l'attrait des plaisirs, Marguerite donna l'exemple de toutes les vertus. L'expression angélique de ses traits reflétait la candeur et la sérénité de son âme. Ses bonnes dispositions ravissaient ses maîtresses et ses rares qualités, dans un âge si tendre, étaient un stimulant pour ses compagnes, attirées par le charme de cette mâle physionomie.

Marguerite Desplat prit le saint habit des Sœurs de Ste Marthe d'Eymet le 20 mai 1835, elle reçut le nom de Sr Rosalie. Ses rares vertus se développèrent pendant le temps de sa probation, on remarquait surtout en elle une grande obéissance jointe à une maturité de jugement qui faisait dès-lors présager ce que serait un jour cette humble novice.

Après un fervent noviciat sérieusement prolongé en raison de son âge, Sœur Rosalie fut admise à la profession religieuse, à l'âge de 18 ans.
Les Communautés de Villefranche, de Belvès, de St Cyprien et de Caussade eurent les premices de son zèle dans l'enseignement comme dans le soin des malades. Mais ce fut surtout à Castillonnès que s'exerça son savoir, son dévouement, sa charité sans borne. Elle arriva au petit hospice de cette ville le 19 février 1846, avec sa compagne, Sr St Benoît et Sr Hélène qu'elle avait eu pour supérieure à Caussade. La petite Communauté s'aperçut bientôt qu'un vaste champ était ouvert à son zèle. Par son accueil bienveillant, la population castillonnaise semblait devoir le bien que devaient réaliser au milieu d'elle les trois saintes Religieuses envoyées par la Providence. Elles s'employèrent d'abord au soin des malades et des infirmes. Bientôt le premier zélé curé de la paroisse, Mr l'abbé Dagat, de concert avec la plupart des familles pressa la Supérieure de demander l'autorisation d'ouvrir une école libre, dont les débuts dépassèrent bientôt les espérances des pieux fondateurs, malgré les efforts inouïs des deux écoles déjà existantes. Pendant 20 ans, Sœur Rosalie s'occupa alternativement des pauvres et des enfants, se vouant de préférence au soulagement des infirmités les plus dégoûtantes et choisissant toujours l'emploi qui la coûtait le plus. Aussi quelle terrible épreuve pour son humilité, lorsqu'en 1866

Mr l'Abbé Boé, nouveau curé de la paroisse, prévoyant que l'administration serait un obstacle à la réunion des deux œuvres dans le même local, acheta une maison en ville pour y transporter l'école congréganiste et pria la Supérieure Générale des Sœurs de St Martial de Périgueux, alors Mère Dumoulas, de désigner Sœur Rosalie pour la direction de cette nouvelle communauté. Ce bon prêtre avait pu apprécier pendant six ans le jugement droit et les rares qualités de l'humble religieuse qui semblait avoir pris à cœur de se tenir cachée.

Voyant la volonté de Dieu dans l'ordre de ses Supérieures, Sœur Rosalie fit taire toutes ses répugnances et s'inclina humblement devant l'autorité. Ayant une dévotion particulière pour St Joseph, elle ne voulut prendre possession du nouveau local que lorsque la statue de ce bon père fut placée dans chacun des appartements, elle le nomma Supérieur et pourvoyeur de cette nouvelle com.te. Sa confiance ne fut pas trompée; arrivée dans la nouvelle maison sans aucune ressource, elle emprunta cent francs à la Supérieure de l'hospice pour faire face aux premières nécessités. Bientôt, grâce à une sage administration, Sr Rosalie put rembourser l'argent prêté et augmenter le petit mobilier donné par le fondateur, Mr l'Abbé Boé. La confiance des parents lui était justement acquise, aussi dès le début de cette fondation 18 pensionnaires et bon nombre d'externes furent confiées à sa maternelle sollicitude. Sous de tels auspices la maison ne pouvait que prospérer, elle le fut effectivement. Dans l'intérieur de sa com.te Sr Rosalie était la plus douce et la plus tendre des mères, aussi ses Religieuses demandèrent-elles à la Supérieure Générale, alors Mère Angèle, l'autorisation de lui donner ce titre si justement mérité; dès lors on ne la nomma plus que Mère Rosalie.

Son cœur si maternel gagnait facilement celui des sujets qui lui étaient envoyés: quels dévouements réciproques lorsque les Supérieures opéraient un changement dans le personnel de la com.te; mais malgré les douleurs de la séparation et les plaintes du dehors, elle s'inclinait toujours devant l'autorité en disant: « Le bon Dieu et St Joseph y pourvoiront, soyons bonnes religieuses. » Que dire de son esprit religieux? S'il arrivait aux Sœurs de parler en récréation, de ce qu'elles avaient vu ou entendu au dehors ayant trait aux plaisirs du monde; aux costumes etc... elle ne craignait pas de leur imposer silence, toujours avec sa douceur accoutumée qui n'excluait pas la fermeté au besoin. « Hélas! mes Sœurs, tout cela est bien peu religieux, leur disait-elle, pourquoi nous entretiendrons-nous de ce que nous avons fait. » Elle ne supportait pas qu'on manquât à la charité. « Evitons de parler de ce qui ne nous regarde pas et de ce qui peut nous faire de la peine, disait-elle souvent; il faut pardonner si nous voulons que Dieu nous pardonne.... Ceux qui nous font souffrir sont peut-être meilleurs que nous, quoi qu'il en soit, prions pour eux et adressons-nous préférablement à leurs Anges Gardiens. » Après un entretien de quelques instants avec cette bonne Mère, on se sentait malgré soi désarmé.

Pendant ses dernières années, alors que son âge avancé et ses infirmités ne lui permettaient plus un travail assidu, longues étaient ses méditations. La sainte Eglise, la France, sa Congrégation qu'elle confondait dans un même amour, étaient au premier rang. Les âmes du Purgatoire, les Défunts de sa com.te, ses enfants et les prêtres occupaient

chaque jour une large part dans ses prières ; puis venaient les intentions recommandées et si l'on faisait allusion aux longues heures qu'elle y employait, cette bonne Mère répondait : « Il faut bien que je m'occupe à quelque chose d'utile. »
Elle employait le reste du temps à tricoter, repriser et à lire quelques traits édifiants qu'elle se plaisait à raconter aux récréations. Était-elle aimable alors ! et quelles bonnes heures de délassement faisait-elle passer à ses sœurs ! Elle ne supportait pas qu'on manquât à cet exercice de la journée. « Amusez-vous, disait-elle, mais je veux vous avoir toutes à l'exception de celle qui fait la surveillance des élèves. »
D'un esprit délicat, d'un jugement droit et sûr, d'un abord facile, Mère Rosalie était le bon conseil, non seulement de sa Com.te et de ses élèves, mais de tous ceux qui l'approchaient et ils étaient nombreux. Il n'y avait pas de secrets pour elle dans la plupart des familles de Castillonnès. A chacun, elle donnait une solution, toujours une espérance et une consolation et lorsqu'on venait lui faire connaître l'heureuse issue d'une affaire, elle répondait : « C'est à St Joseph que vous le devez, aimez le bien et faites le connaître. » Aussi, dès que la nouvelle de sa maladie fut connue au dehors, il s'éleva de toutes parts une expression universelle de regrets douloureux. La maison fut pendant les quatre jours de sa longue agonie, littéralement envahie par ses amies ; ses anciennes élèves réclamaient encore un regard, un dernier conseil, un dernier adieu. Pour toutes elle avait encore un sourire malgré ses vives souffrances, qu'elle supportait avec une patience et une résignation admirables ; c'était le dernier reflet de sa belle vie.
A la prière d'une de ses sœurs, elle leva sa main défaillante pour bénir ses enfants agenouillées autour de son lit de douleur, en leur recommandant les vertus de leur âge et leur promettant, ainsi qu'à ses filles désolées, de ne pas les oublier au Ciel !... Si le bon Dieu me fait la grâce d'y aller bientôt, disait-elle, dans sa profonde humilité. Oui, nous l'espérons les portes du Ciel se sont ouvertes bien grandes devant cette âme d'élite que d'une même voix proclamaient sainte tous ceux qui l'ont connue.
Cette bonne Mère s'est éteinte le 15 décembre 1891, à 7 heures du matin, en exhortant ses sœurs à la ferveur et à la confiance en Dieu.
Les obsèques, célébrées le lendemain dans l'Église de St Pierre de Castillonnès furent un véritable triomphe pour la religion. Un cortège nombreux avait tenu à montrer sa profonde vénération pour la bonne Mère. Le cortège était composé des Dames patronnesses, ses dignes collaboratrices et d'une gracieuse légion d'enfants et de jeunes filles vêtues de blanc, portant des lis et des couronnes. Le deuil était conduit par la Révérende Mère Générale, Mère St Benoît, Supérieure de la Com.te d'Eymet, cette fidèle compagne et amie de ses jeunes années, par les Religieuses de Castillonnès, auxquelles étaient venues se joindre celles des Com.tes de Bergerac, d'Eymet, d'Y

sigrac et de Caturce qui suivait toute la population affligée. Avant l'absoute, Mr l'Archiprêtre a mis en lumière, dans un fort beau discours, les humbles vertus de celle qui s'était plus à envie ignorée. Les sanglots et les gémissements de la foule disaient plus éloquemment encore le bien que cette belle âme avait fait autour d'elle et les regrets qu'elle laissait à Castillonnès.

Au cimetière, un digne et bienveillant ami de la Cnte, M. de Lachapelle accrédité, dans un sympathique discours, un dernier hommage à l'éminente religieuse dont le tombeau précieusement gardé par ses filles, à côté de celui de sa compagne, S. Hélène, y perpétuera à jamais la chère et vénérée mémoire de Mère Rosalie.

15 décembre 1891.

Sœur M. Anastasie Grand

Noviciat.

Mademoiselle Octavie Grand naquit à Sarlat, Dordogne, d'honnêtes commerçants de cette petite ville. Madame Grand très occupée dans son ménage et ne pouvant s'occuper assidûment de ses fillettes, Octavie et Anna plus jeune de deux ans, les mit très petites en classe chez les Dames Bleues qui avaient alors un beau et nombreux pensionnat.

Là, notre petite Octavie puisa, avec une solide piété, un ardent désir de suivre l'exemple de sa tante, Sœur Mathilde, religieuse de Ste Marthe alors Supérieure de l'hospice de Thiviers. Madame Grand qui avait un faible pour Anna, consentit sans peine, on peut même dire avec joie, à seconder le penchant de sa fille, elle la laissa donc entrer au noviciat de Ste Marthe, le 16 juin 1876, à l'âge de 20 ans. Elle prit l'habit de novice six mois après son entrée le 4 octobre 1877. Sœur Anastasie resta dix-huit mois à se préparer au grand acte de sa profession qui eut lieu le 5 avril 1879.

Après sa profession, Sœur Anastasie fut alternativement employée dans les hospice de Castillonnès, Belvès, Mussidan, Brantôme d'où elle fut rappelée à Périgueux pour ressaisir sa santé physique et aussi un peu son dévouement quelque peu affaibli. Après une année de repos, elle alla de nouveau donner des soins aux pauvres malades à l'hospice de Montpron; son séjour dans cette dernière localité fut de deux ans et durant se livrant au travail les dernières mois, tout elle était souffrante. Les Supérieures la rappelèrent au Noviciat au commencement de 1892, ce fut là sa dernière étape. Sans doute que sa Sœur Ste Angélique la voulait au ciel avec elle pour partager son bonheur. Sœur Anastasie se prépara à ce grand passage avec calme et résignation; son état con-

-pirant de plus en plus, sa mère fut prévenue et arriva seulement pour accompagner sa chère enfant à sa dernière demeure ; Le samedi à 3 heures du matin, notre chère Sœur rendit son âme à son Dieu.

C'était le 12 Juin 1892.

Sœur M. Bathilde Pregues.

Univers-hospice.

Marie Pregue naquit à Peymac, canton de Sarlat d'honnêtes chrétiens qui inspirèrent de bonne heure l'amour de Dieu et des pauvres. Attirée par cette charité qu'elle avait vue quotidiennement pratiquée dans sa famille Marie conçut le dessein de se dévouer aux soins des pauvres déshérités de la fortune, elle demanda à entrer à l'hospice de Sarlat à 22 ans ; elle y fut acceptée et dès lors, Marie devint l'auxiliaire dévouée de nos Sœurs hospitalières. Le 15 décembre 1852, elle prit l'habit de novice à Périgueux dans la nouvelle maison destinée au noviciat, rue de la Cité. S. Bathilde fut une édifiante novice, ce qui permit de l'admettre à la profession religieuse le 27 février 1854.

Après sa profession, notre jeune Sœur fut envoyée à l'hospice de Sarlat, puis au Séminaire de Bergerac où elle fut employée à la lingerie. Envoyée en 1865 à Thiviers, pour y remplir les fonctions de Supérieure, elle fit généreusement à Dieu le sacrifice de la chère solitude où, pendant 8 ans, s'était exercée l'activité qui allait se déployer sur une plus vaste échelle.

L'œuvre de construction du nouvel hospital, commencée par notre vénérée Sœur Selves n'était pas achevée ; aussi ce ne fut point sans une vive inquiétude que les Administrateurs apprirent son changement. Les malades et les vieillards, comme les enfants de l'Ecole, étaient bien installés dans leurs salles respectives, mais que de choses à améliorer, à perfectionner, à changer !... Et qui, se disait-on, aurait le droit comme Sœur Selves, d'imposer aux âmes charitables cette confiance presque téméraire qui lui ouvrait les bourses aussitôt que les cœurs ? Qui serait capable de supporter comme elle, cette vie de privations et de gêne continuelle qui devait assurer le bien-être des pauvres ? Oh ! que ces préoccupations eussent paru dérisoires à ceux qui connaissaient le zèle infatigable et le généreux dévouement de la nouvelle élue !... Les nobles cœurs et les natures ardentes se comprennent vite ; quelques mois suffirent pour gagner à Sœur Bathilde l'estime des bienfaiteurs et des protégés de l'établissement.

Craintive par nature, dominée qu'elle était par un sentiment de profonde humilité qui lui faisait exagérer sa prétendue incapacité, la modestie religieuse fit toujours entreprenante sans témérité et constante dans l'accomplissement du devoir. Sinon et peu les visites et ne faisant que celles imposées par la charité et la reconnaissance, elle sut maintenir dans sa communauté cet esprit de régularité, d'ordre et de silence qui est l'âme des maisons religieuses. Elle se regardait comme la servante de toutes ses sœurs et le prouvait par ses actes; s'il fallait user de ruse ou d'une aimable violence pour lui faire accepter les services des sœurs employées aux classes. « Je suis un carreau de ville qui sera facilement remplacé, disait-elle; j'ai donc seule le droit de m'excéder; du reste, quand le devoir s'impose, le bon Dieu aide à le remplir. » C'était donc toujours la bonne Mère, comme on l'appelait, qui se trouvait au chevet des malades; elle, qui pansait les plaies infectes; elle qui veillait durant de longues nuits à côté des mourantes; Le souvenir de la funeste guerre de 1870, n'est jamais évoqué par ceux qui la virent à l'œuvre, sans que des larmes d'attendrissement ne viennent témoigner à l'admiration dont elle était l'objet. « Quelle femme, disait-on, mais quelle religieuse surtout. » On comprenait, en effet, que notre sainte Religion peut seule enfanter ce courage persévérant et cette force surhumaine avec lesquels notre chère sœur disputait à la mort les malheureuses victimes de la petite vérole dont l'hospice était alors rempli. Pendant plus de deux mois que dura le fléau, la clôture resta fermée et la bonne Mère consentit à partager avec ses sœurs sa pénible tâche. Fermée à une telle école, et, du reste, aidées et dévouées ces auxiliaires furent encore un sujet de continuelles alarmes pour sa sollicitude maternelle. A voir Mère Brathilde s'approcher près des malades les plus dangereux, on eût dit qu'elle se croyait invulnérable, et, si elle s'assujettissait quelquefois aux précautions hygiéniques imposées par les médecins, c'était simplement pour prêcher d'exemple à ses filles. Il était impossible qu'un pareil dévouement ne fût pas l'objet d'une protection divine: il y eut, chaque jour, dans la maison, plusieurs cas de mort, mais aucun des membres du personnel soignant ne fut atteint.

Une œuvre dont la ville de Thuriès est justement fière, et qu'on peut appeler l'œuvre de cette bonne Mère, c'est la construction de la chapelle. Ce petit monument, dont l'architecture et les décors ne laissent rien à désirer, est le fruit de bien des quêtes, de bien des prières, de bien des privations dont elle seule avait le secret. Aussi, quand certaines, qui la connaissaient pour quêteuse par nature s'étonnaient des dons qu'elle recevait, « C'est St Joseph qui est mon Procureur disait-elle; » Elle prouvait ainsi que, sans être de ces personnes enthousiastes qui se révèlent par des formes attrayantes ou des vertus d'éclat, elle avait droit de compter sur la Providence qui ne trompe jamais. « Mon Dieu, j'aurais peur de vous mécontenter si je ne savais que vous êtes là pour moi, disait-elle à mi-voix, un soir qu'elle se croyait seule devant le T. S. Sacrement (on avait enterré ce jour-là, le dernier des amis généreux et dévoués qui l'avaient

secondée dans toutes ses entreprises.) exclamation touchante qui révélait, sous un extérieur de glace, une âme pleine de foi !

Dans les dernières années de sa vie, notre bonne Mère sembla se reposer avec plaisir sur les chères enfants de l'école dont elle suivait les progrès avec un vif intérêt, et dont elle aimait à encourager les succès. Mais elle voulait que l'école gardât toujours son cachet de simplicité. Plusieurs enfants furent désabusées par elle des attraits que présente aujourd'hui la carrière de l'enseignement, et, bien qu'elle éprouvât un vrai déchirement de cœur quand ses élèves entraient dans une autre école elle ne faiblit jamais pour cela. Elle envisageait moins, dans la préparation au brevet, la peine imposée aux maîtresses que l'inconvénient de coopérer au déclassement de ces jeunes filles qui perdent, avec l'amour du bon Dieu, celui de la famille.

Usée avant l'âge par un travail incessant et minée par une maladie avec laquelle elle ne comptait pas assez, notre chère Mère mourut les armes à la main. Le 17 juillet 1892, obligée pour assister un moribond, de quitter plusieurs fois la salle du repassage, où elle avait une chaleur excessive, elle prit une pleurésie. Après la messe du lendemain, elle ne put finir son action de grâces et, en remontant se coucher, elle dit : « que elle ne se relèverait plus ». Deux heures après elle avait le délire. Avertie par le docteur que si la pleurésie montait au cerveau, c'en était fait de sa vie, les sœurs ne la quittèrent plus. Notre Révérende Mère, mandée aussitôt, profita de quelques moments de lucidité (elle était comme folle) pour lui faire donner les derniers sacrements, et le 2 juillet, avant l'aube, la Reine Sainte-Ursule recueillait son âme pour la présenter à son divin Fils.

Cette mort fut comme un coup de foudre pour la population, pourtant si froide de Thiviers. Riches et pauvres, hommes, femmes, enfants, tous voulurent la voir une dernière fois dans le salon, transformé en une chapelle ardente, où elle resta exposée toute la journée. Les administrateurs de l'hospice s'empressèrent de payer à la chère défunte des obsèques qui témoignassent de leur estime et de leur reconnaissance : ils firent concéder à la commune un terrain pour l'inhumation et tinrent à honneur de porter les cordons du poêle. Monsieur le Doyen, monta en chaire et, dans un discours ému, il redit au nombreux auditoire, qui se pressait dans son église trop petite pour le deuil, la vie de dévouement de celle dont la mort était d'autant plus agréable à Dieu qu'elle avait été plus cachée aux hommes.

Un cimetière un spectacle attendrissant changea en sanglots les larmes des assistants. Monsieur le Capitaine Roque, vieillard vénérable et ami de la défunte, exprima sa douleur en termes si émouvants devant les cercueil qu'il fit à sa chère Julie, comme il l'appelait toujours, que le vieux chrétien lui-même resta là, comme pour confirmer le suprême — Au revoir dans un monde meilleur ! — du noble octogénaire ! — qui la suivit

un mois plus tard ; le ciel ne se fit pas attendre longtemps. Notre chère Mère mourut,

L 2 juillet 1892.

Sœur Appoline Dulerme

Miséricorde - Bergerac.

Hermine Dulerme vit le jour à St Martial de Vivyol où ses parents avaient une position distinguée. C'était l'aînée d'une assez nombreuse famille ; sa naissance fut salué avec joie et son enfance fut entourée des soins les plus tendres et les plus attentifs. Vers l'âge de 12 ans, elle fut confiée aux Religieuses Ursulines du Monastère de Périgueux. Sous de si saintes Maîtresses, Hermine fit de grands progrès, sinon dans les sciences humaines, du moins dans la vertu, et, ainsi, Dès-lors, que Dieu la voulait pour Lui. Mais, de longues années devaient s'écouler avant qu'elle pût mettre à exécution le plus cher de ses désirs. Monsieur et Madame Dulerme bien que très chrétiens, ne croyaient pas pouvoir se passer d'une fille si dévouée. Les grands parents surtout, jetaient les hauts cris lorsqu'elle parlait de partir. Hermine cependant persévéra dans sa vocation avec un courage héroïque et remporta enfin la victoire. Le 9 novembre 1849, elle put franchir le seuil de la Miséricorde ; elle avait plus de 30 ans. Il y avait alors au noviciat plusieurs jeunes espiègles, qui ont bien eu à faire du mea culpa, pour avoir profité de sa simplicité, en lui faisant mille petites niches, dont la pauvre patiente se plaignait à Mère du Soulas, qui grondait doucement les coupables. Le lendemain nous n'étions que plus unies, sauf à recommencer le soir même. Heureux temps !!

Hermine prit l'habit le 3 janvier 1851, et fit profession le 10 février 1852. A sa vêture, on lui donna le nom de Sœur M. Appoline.

S. Appoline fut successivement envoyée à St Avit, à Bergé et à St Aulaye. Partout elle se dévoua avec un zèle au dessus de ses forces, ne croyant jamais en avoir fait assez. Une grande surdité, conséquence probable de ses souffrances, la fit rappeler à la Miséricorde où, malgré cette infirmité, on lui confia les toutes petites filles. Elle mit tant d'âme dans ce nouvel emploi qu'elle opéra des prodiges. Les enfants étaient de vraies merveilles ; elles en savaient plus que la Maîtresse.

Enfin, notre pauvre S. Appoline n'entendait plus rien ; on lui donna le soin de la Sacristie et celui de prier pour toute la Communauté. Ce double emploi la retenait toute la journée à la chapelle. Elle se faisait un devoir, non pas de prier en général pour toutes les Sœurs, non pas de Dieu quelques uns

Marie pour chacun, mais nous avons toutes notre chapelet entier. Quand on l'engageait à aller se coucher de bonne heure ; non, non, répondait-elle, j'ai encore, deux, trois chapelets à dire !

Enfin, un soir, en sortant de la chapelle, elle fit une chute et perdit presque aussitôt connaissance. Pendant son agonie qui dura vingt quatre heures, elle dut avoir des visions horribles, si l'on en juge par les efforts qu'elle faisait pour les repousser. Nous l'espérons, ce fut son Purgatoire, et elle alla bientôt avec notre sainte Mère Angèle, sa cousine et presque sa sœur, jouir du Dieu qu'elle avait tant aimé, mais qu'elle avait servi avec trop de crainte.

Ce fut le 22 octobre 1892.

Sœur Jeanne Mathieu - converse.

Le Bourg-Bargeac.

Sœur Jeanne Naquit à Ste Innocence, commune d'Eymet (Dordogne) de parents très profondément chrétiens et vaillants cultivateurs. C'est sous l'égide de cette vertueuse famille que grandit cette enfant de prédilection. Douée d'une intelligence très vive et voulant se rendre compte de tout Jeanne eût fait un sujet remarquable si ses parents eussent voulu en faire une savante. La prière, les offices de l'Eglise nourrissaient son âme candide et pure et son active turbulence trouvait satisfaction dans les travaux champêtres proportionnés à son âge et à ses forces.

Vivant plus dans les champs qu'à la maison, notre petite fermière n'alla point à l'école et n'apprit sa religion qu'au catéchisme et au sermon, mais la grâce agissant dans cette âme innocente, lui inspira de bonne heure la pensée de se donner tout au bon Dieu qu'elle aimait et servait déjà de tout son cœur. A 17 ans, elle se décidait à quitter sa famille chérie et fut admise comme prétendante à la communauté du Faubourg de la Madeleine, à Bergerac.

Après un postulat et un noviciat très fervents sous la sage direction de Mère Brucat et de Sœur Charbonnel de sainte et vénérée mémoire, Sœur Jeanne prononça ses vœux à l'âge de 19 ans. La devise de notre chère sœur était : Prier et se dévouer. Après de pouvoir faire tous ses exercices de piété, elle se levait tous les matins à 4 heures et après s'être entretenue avec Dieu par une fervente méditation, elle allait au jardin arroser, planter, laver, non seulement le jardinage, mais aussi tout le

linge de la maison. Chargée de plusieurs emplois, elle y ajoutait encore celui de boulangère, pétrissant et cuisant elle-même le pain de toute la Com.te. Son dévouement et son activité ne connaissaient pas de bornes, aussi eût-elle le petit travers de trouver que les autres ne faisaient pas assez. Mais elle reprimait bien vite ces jugements peu charitables et ne songeait plus qu'à se dépenser de son mieux. L'ardeur de S.t Jeanne pour le travail ne l'empêchait pas d'être très exacte à tous les exercices de piété. Dès que la messe sonnait, elle courait à la Chapelle et la priait avec une ferveur angélique. Son attention à écouter les instructions était si grande qu'elle pouvait ensuite les redire presque mot à mot; aussi les élèves allaient elles la supplier de vouloir bien les aider à en faire les résumés. Un trait fera voir le caractère de notre chère Sœur à remplir ses devoirs de piété. Un jour qu'elle allait à S.t Jacques pour la grande Messe, le brouillard était si épais que S.t Jeanne prenant la rivière pour le pré du moulin entra de plain pied dans la Dordogne et y enfonça jusqu'au cou. Mais la divine Providence veillait sur elle et envoya à son secours un bateau qui se trouvait proche du lieu de l'accident. Au lieu de retourner au Bourg, S.t Jeanne ainsi trempée continua bravement son chemin et pénétra dans l'église où elle eût assisté à la Sainte messe si des personnes charitables ne l'avaient entraînée auprès d'un bon feu et reconduite en voiture à son domicile. Ce fut dans cet esprit de profonde piété et de dévouement sans bornes que notre chère Sœur Jeanne arriva à la vieillesse. Vers l'âge de soixante ans elle fut atteinte de cécité. Elle reçut de la main de Dieu avec une admirable soumission cette infirmité cruelle qui n'enleva rien du reste à l'aimable enjouement de son caractère ni à la bonté de son cœur. Une nuit, entendant une sœur se plaindre elle se leva précipitamment pour voler à son secours sans songer que ses pauvres yeux lui refusaient leur service. Traversant le couloir à tâtons, elle roula dans l'escalier et se brisa la jambe. Une longue et incurable infirmité fut la suite de cet accident. Notre bonne Sœur la supporta avec la sérénité joyeuse qui avait assaisonné tous les actes de sa vie. Malgré les bons soins dont elle fut entourée (particulièrement par notre chère Sœur Agathe qui s'était constituée son ange gardien) la santé de la chère vieille déclina très rapidement. Elle reçut les derniers Sacrements au milieu des plus touchantes manifestations de cette piété expansive et confiante qui nous l'avait fait nommer « S.t Jeanne des Chabes » et expira paisible et souriante ainsi qu'un enfant qui s'endort. La Communauté, les pauvres, les enfants, la population du faubourg tout entière (à commencer par son bon Curé) tout le monde pleura la bonne sœur dont le dévouement était inépuisable et le cœur toujours disposé à compatir à toutes les peines et à consoler tous les chagrins. (30 8.bre 1892)

Sœur Martine Lassaigne

Noviciat.

Née à Payzac d'une famille honnête et aisée, Lucie Lassaigne fut envoyée toute enfant à l'école normale de Tersasson pour y terminer les études ébauchées près de sa Mère. Douée d'une intelligence supérieure, elle se fit bientôt remarquer de ses maîtresses et excella rapidement dans toutes les matières qui lui étaient enseignées. Sortie très jeune de cette école avec le brevet supérieur, elle revint joyeuse au milieu des siens pour goûter les douceurs de la vie de famille, douceurs dont elle avait été sevrée pendant ces dernières années; mais hélas! ce père et cette mère, qu'elle chérissait de toutes les forces de son âme, allaient lui être subitement ravis. Un terrible incendie les ayant complètement ruinés, Mr et Madame Gérard Lassaigne, trop âgés pour supporter un tel malheur moururent bientôt de chagrin laissant quatre enfants encore fort jeunes puisque Lucie était l'aînée. Ame profondément pieuse aussi fortement trempée qu'elle était généreuse et ardente, elle consacra sa sœur et ses deux jeunes frères à Marie consolatrice des affligés et Mère des Vierges et commença courageusement la vie de labeurs et de sacrifice qu'il lui fallait mener désormais. Quelques années passèrent ainsi durant lesquelles les enfants se transformèrent en jeunes gens et se mirent à même de gagner fort honorablement leur vie. La sœur cadette de Lucie instruite par sa sœur et formée par elle à tous les travaux d'intérieur était devenue sa compagne inséparable et partageait surtout son attrait pour les saintes pratiques de la vie chrétienne. Les deux jeunes filles vivaient ainsi l'une pour l'autre rêvant toutes les deux la vie parfaite sans oser se l'avouer: Lucie parce qu'il lui fallait servir de Mère à sa cadette et celle-ci parce que, devant tout au dévouement de son aînée, elle trouvait qu'il serait fort ingrat de la quitter. Les choses en étaient là lorsque, le 8 septembre 1858, Lucie se rendit à l'église de Payzac pour célébrer par une bonne Confession et une fervente Communion la fête de Celle qu'elle avait choisie pour Mère. Le pasteur de la paroisse, Monsieur Petit, absent ce jour-là, s'était fait remplacer par Monsieur l'Abbé Deschamps. Lucie dut donc s'adresser à cet ecclésiastique. Elle le fit simplement

sans que rien dans ses paroles trahît le secret d'une vocation qu'elle croyait ne pouvoir point suivre de longtemps. Et cependant au contact de cette âme pure, Mr l'abbé Deschamps s'était dit : « Voilà une vocation religieuse. »

Tandis que Lucie revenue à sa place ne se doutait de rien, le prêtre qui célébrait la Sainte messe s'efforçait vainement de repousser comme une tentation la pensée qui le poursuivait. « C'est là une vocation religieuse. » Était-ce la Vierge Marie, mère des orphelins qui la lui suggérait ?... sans doute car après en avoir été obsédé la journée tout entière, après avoir réfléchi, prié et supplié Dieu de l'inspirer, Mr l'Abbé Deschamps ayant à travailler à sa table à écrire se surprit tout à coup narrant à Monseigneur le Vicaire Général Junière le récit de cet incident si insignifiant en apparence !... La lettre partit et, bien que Mr Junière fut aussi calme que son correspondant était ardent, le retour du courrier apporta une réponse affirmative. Le noviciat de Ste Marthe était prêt à s'ouvrir à la jeune fille.... Armé de cette lettre, Mr l'abbé Deschamps se rend chez la vénérable mademoiselle Albret institutrice à Payzac la priant de mander Mademoiselle Lucie Lassagne.

Celle-ci vint bientôt croyant trouver quelque travail à faire, quelque acte de dévouement à accomplir. Déjà tout intimidée et tremblante de trouver près de Melle Albret cet ecclésiastique inconnu, elle demeura saisie lorsqu'il lui dit à brûle-pourpoint « Mon enfant n'avez-vous jamais songé à vous faire religieuse ? » Baissant la tête interdite et toute rougissante : « Mais je ne l'ai jamais dit à personne ! » balbutia-t-elle. « Non mais vous en avez parlé au bon Dieu ? — Sans nul doute, il y a bientôt deux ans que cette pensée me poursuit — Eh bien le bon Dieu m'en a parlé à son tour et la lettre que voici est la preuve de ce que j'avance ! » Ce disant, Mr Deschamps mettait la lettre de Monseigneur Junière entre les mains de Lucie stupéfaite et éperdue. Fortement impressionnée par cette intervention de la Providence dans une affaire qui lui semblait encore impossible quelques heures auparavant la jeune fille s'écria avec une générosité qui rappelle bien celle de Saint Paul terrassé par la grâce : « Que faut-il que je fasse ? — Une neuvaine, lui répondit-on. »

A la suite de cette neuvaine où ne peut plus fervente à Marie Immaculée il fut décidé que Lucie et sa jeune soeur quitteraient le monde pour se consacrer à Dieu, celle-ci chez les pauvres Clarisses, celle-là chez les Soeurs de Sainte Marthe à Périgueux. Elles y entrèrent en la fête du très Saint Rédempteur le 23 8bre 1878

L'abnégation absolue de Lucie, son généreux dévouement et son ardente piété la firent promptement avancer dans la vie religieuse. Elle revêtit le Saint habit le 21 septembre 1859 et, comme désormais sous le nom de Sœur Martine, elle édifia toutes ses compagnes de noviciat par les fortes vertus qui la caractérisaient déjà et qui avaient pour base une humilité sans exemple. Ayant fait profession le 2 octobre 1869, en la fête des saints anges gardiens, elle fut aussitôt envoyée à Fégréac où, pendant deux années, elle travailla vaillamment à la prospérité des œuvres naissantes.

Mais c'est à Redon surtout que la riche nature de Sr Martine, son grand cœur et sa noble intelligence furent mis à contribution pour former des jeunes filles sages, pieuses, instruites, des mères chrétiennes, des femmes fortes, de saintes religieuses même.

Sa droiture, son aimable franchise, son exquise loyauté lui avaient conquis de prime abord toutes les sympathies. Toujours occupée de plaire à Dieu, elle marchait constamment en sa présence. Le Sacré-Cœur était le but unique auquel elle rapportait toutes ses pensées, toutes ses paroles, tous ses actes, toutes ses œuvres. Elle n'entreprenait rien que pour lui plaire, et souffrait avec joie pour son amour toutes les peines de la vie. On la voyait calme et résignée dans l'adversité, tranquille et modérée dans la prospérité, s'oubliant toujours elle-même pour ne s'occuper que des autres; grande dans toutes les circonstances mais toujours simple et modeste..... Exerçant avec cet apostolat constant ayant épuisé les forces de Sœur Martine, nos Mères la gardèrent au Noviciat de 1875 à 1876. Durant ces mois destinés à rétablir sa santé, notre chère Sœur ne demeura point inactive. Elle utilisa ses loisirs en les employant à instruire les jeunes prétendantes qui se trouvaient alors en fort grand nombre sous la houlette de notre Vénérée Mère Angèle. Le repos moral dont Sr Martine avait joui à la Maison-Mère lui ayant rendu des forces physiques nos Mères la nommèrent supérieure et directrice du petit pensionnat de Montfort au mois de septembre 1876. Au moment où elle allait partir pour le nouveau poste où l'obéissance la plaçait une personne lui ayant dit : « Vous allez à Montfort pour y remplir les fonctions de Supérieure !... - Non, répondit Sr Martine, c'est le Sacré-Cœur qui régnera et qui gouvernera... » Persuadée que le disciple n'est parfait qu'autant qu'il ressemble à son maître, elle s'attacha à avoir sans cesse sous les yeux le divin Modèle. Elle l'exprimait dans ses paroles, dans ses actions, dans sa soumission

dans son zèle pour le salut des âmes. Elle l'exprimait si bien dans toute sa conduite que les sœurs qui ont joui de son commerce pendant plusieurs années assurent qu'elles ne lui ont vu jamais rien dire ni faire qui n'ait eu Dieu pour seul objet. Honorée des distinctions académiques, Sœur Martine ne s'en prévalut jamais. Vers la fin de ses jours elle était aussi réservée, aussi timide qu'à l'âge de vingt ans. Elle prenait volontiers l'avis des autres et s'y conformait aisément. Elle consultait même ses inférieures quand ce qu'elle avait à décider était de nature à être communiqué. Elle se réjouissait de la vertu et du succès de ses sœurs comme une Mère sourit à ceux de ses enfants et souhaitait que dans sa petite Communauté il n'y eût jamais qu'un cœur et qu'une âme. Le plus grand éloge qui puisse être fait de cette belle âme me semble contenu dans ce mot de notre Sainte Mère Angèle : « Que je serais consolée si j'avais à ma disposition quarante sœurs Martine ! »

Il y avait 12 ans déjà que Sr Martine édifiait ainsi la petite ville de Montpon lorsqu'elle ressentit les premières atteintes du mal cruel qui devait la conduire au tombeau. Après deux années de tortures et de luttes, hors de combat elle dut regagner la Maison Mère. C'était en octobre 1890 et nous espérions encore la guérir soit par les secours de la pauvre science humaine, au moins par l'intervention du Ciel. Hélas ! tous nos soins ne parvinrent qu'à prolonger tristement son martyre ! Parfaitement soumise au bon plaisir divin notre chère malade se montra plus grande et plus généreuse encore dans l'épreuve qu'elle ne l'avait été au milieu de la prospérité de ses œuvres. Elle endura ses cuisantes douleurs avec une résignation et une patience invincibles. Toujours unie à Jésus crucifié, elle remit son âme entre ses mains avec une souriante confiance le

28 X^bre 1892 en la fête des Saints Innocents

Sœur Noémie Beaudoin

Miséricorde - Bergerac.

Sœur Noémie Baudoin naquit près de Riberac, à Madrid d'une famille très honorable et très chrétienne. Son éducation, ainsi que celle de ses trois sœurs fut confiée aux religieuses du monastère de Sainte-Ursule à Périgueux. C'était toujours avec un affectueux respect qu'elle parlait dans la suite de ses saintes maîtresses. Le 4 novembre 1843, Mademoiselle Noémie,

déjà d'un certain âge entra à la Miséricorde de Bergerac avec sa sœur mademoiselle Modesta. Mère Chérie Villeréal, dans la notice de cette dernière, raconte très agréablement comment Dieu se servit de Monsieur l'Abbé Marraud pour diriger les deux sœurs vers cette chère Maison. Monsieur Mercerouge, supérieur; Mère du Pavillon, supérieure; Mère du Soulas, maîtresse des novices, comprirent tout de suite le parti qu'ils pourraient tirer de ces deux sujets d'élite, aussi mirent-ils tous leurs soins à les former. Leurs espérances ne furent pas trompées, Mademoiselle Noémie devint une sainte religieuse, une maîtresse de classe éclairée, surtout une catéchiste pieuse, prudente et dévouée. Les deux sœurs prononcèrent leurs premiers vœux le 6 janvier 1846 jour de l'Epiphanie. Sœur Noémie fut pendant quelque temps employée à la classe externe de la Miséricorde puis envoyée comme supérieure à Montpon, à Mareuil, à Saint-Astier et enfin à l'hospice de Belvès. Partout elle édifia par sa piété, sa régularité, son austérité un peu excessive même.

Enfin définitivement rentrée à la Miséricorde, Sœur Noémie y fut chargée de la distribution des revenus du Bureau de Bienfaisance et de la visite des pauvres malades à domicile. Elle s'acquitta de cet emploi avec un soin scrupuleux. Son abord n'était pas très aimable, son premier mouvement était souvent de refuser; mais la charité reprenait vite le dessus et on la vit souvent faire bien des démarches et multiplier les recherches pour réparer un refus.

Tout le temps qui n'était pas consacré aux pauvres, Sœur Noémie le donnait à la règle et à la prière. On l'avait surnommée "la règle vivante" "la prière perpétuelle". Quand on avait besoin d'elle et qu'on la savait dans la maison on était sûr de la trouver en oraison à la tribune.

La dernière maladie, longue et douloureuse, opéra en elle un changement extraordinaire. La conscience scrupuleuse qui l'avait toujours tourmentée se calma. Son caractère bénéficia de cet apaisement de l'esprit et du cœur et y gagna en aménité et en douceur. Son visage même revêtit une expression de suavité que nous ne lui avions jamais connue.

Notre chère Sœur fut donc très édifiante dans ses souffrances.

De sa couche elle s'unissait à tous les exercices de la Communauté même à la coulpe que la Supérieure était obligée d'aller lui faire faire après la vêtu

"Je ne puis pas vous recevoir dans ce moment, nous disait-elle quelquefois, je ne suis qu'au second point de mon examen ou de ma méditation, je dis mon chapelet etc". Elle recher-

chait avec empressement toutes les occasions de s'humilier et les mettait à profit avec bonheur. Dictant un jour à Mère Mathilde Davize une lettre à sa soeur Modesta, elle s'y mettait plus bas que terre. Le saint monsieur Delbourg, son confesseur la visitait quotidiennement et ne contribuait pas peu à tenir notre chère malade dans ces saintes dispositions. S'élevant ainsi chaque jour davantage dans les régions de l'amour divin, notre chère Soeur Hélène Beaudoin s'éteignit doucement et pieusement à l'âge de 79 ans

C'était le 28 février 1892.

Soeur M. Isabelle Bonner

Novicial

Le 29 mai 1832 vint au monde à Nibérac une petite enfant que ses parents nommèrent simplement Chérie. Le parrain et la marraine firent bien enregistrer leur filleule sous le prénom d'Antoinette, mais, aussi bien que le père et la mère, ils ne l'appelèrent jamais que de ce nom singulier et charmant : Chérie. Et dans la petite ville, dans la contrée tout entière on ne se servit jamais d'autre expression pour désigner l'enfant, déjà signalée du reste à l'attention de tous par la délicieuse harmonie de ses traits et la grâce de ses manières.

D'ailleurs, encore toute petite fille, Antoinette s'était montrée en plusieurs circonstances énergique et dévouée jusqu'à l'héroïsme. Nous n'en citerons qu'un trait. Un jour de fête elle s'en allait le long d'un chemin en compagnie d'une autre fillette qui ne la quittait guère. On cueillait des fleurs, on jouait, on riait, on courait après les papillons, et les deux enfants, parées de leurs plus beaux atours (Chérie en robe verte, Marie en robe rouge), semblaient elles-mêmes deux papillons légers qui s'ébattaient sous les chauds rayons du soleil. Mais un cri leur échappe : un taureau s'est élancé à leur poursuite ! Elles crient, elles courent, elles cherchent vainement un refuge. Affolées elles se jettent sur une porte qui résiste aux efforts de leurs faibles petites mains !... Et la bête furieuse va les atteindre !... « C'est ta robe rouge, dit Chérie, et aussitôt se jetant devant sa compagne, elle étale sa petite jupe, étend les bras et ferme les yeux.... Déjoué par cette innocente tactique le taureau passa outre et les petites filles haletantes rentrèrent au logis. Mais à partir de ce jour, Marie professa pour sa petite compagne une affection où l'admiration se mêlait à la reconnaissance.

chérie des hommes, notre Antoinette était certes plus encore chérie de Dieu. Elle croissait comme un lis entre les épines sans rien leur emprunter de méchant ni de dur. Enveloppée de dangers que sa rare beauté transformait en périls imminents, elle traversait la vie sans les apercevoir, sans les comprendre, sans que jamais son coeur s'attachât à autre chose qu'au devoir et à la vertu. Il semblait que son bon ange la portât constamment dans ses bras et l'enveloppât de ses ailes pour qu'elle pût traverser les flammes sans en être atteinte jamais. A peine âgée de trois ans, à la prière du bon Curé, Monsieur Boisset, elle avait dû poser pour figurer un chérubin dans le tableau de Saint Roch qu'on voit encore dans l'église de Meiberac, et, sans doute, en contemplant cette ravissante image le pasteur avait-il demandé que la petite fille demeurât toujours innocente et pure pour être chérie de Dieu ici-bas et là-haut. Cette prière il la faisait certainement encore dans le ciel lorsque, après sa mort, Monsieur Guines (R. P. Arab.) prit possession de la cure de Meiberac et reçut Antoinette à son confessionnal. Elle fréquentait les sacrements avec tant de piété, elle était si candide et si pure que le pasteur eut peut-être pour elle les prédilections du berger pour les agnelets, du père pour les Benjamins, de Jésus pour les tout petits. Mais les prédilections des disciples du Christ se manifestent comme celles du Maître lui-même: « Si vous voulez venir après moi .... prenez votre croix et suivez-moi. » Il arriva donc que Monsieur Guines proposa la voie des parfaits à Antoinette alors seulement âgée de 12 ans. Jamais encore la pensée de la vie religieuse ne s'était présentée à l'enfant, aussi reçut elle cette ouverture de façon à enlever à son Confesseur toute espérance de la voir un jour se consacrer à Dieu. Peu de temps après, d'ailleurs, Monsieur Guines fut envoyé à un autre poste et l'enfant qu'il eût voulu préserver en la transplantant dans un juvénat demeura exposée à de nombreux et terribles dangers. Six années plus tard, Antoinette était devenue une grande et belle jeune fille et l'enfer faisait plus que jamais rage autour d'elle qui, le regard en haut, passait sans seulement effleurer la poussière. Une passion cependant avait déjà envahi le coeur de l'aimable enfant: celle de la charité. De concert avec cette jeune Marie dont nous parlions tout à l'heure et qu'elle affectionnait dès le berceau, Antoinette avait toujours su s'imposer quantité de petits sacrifices pour secourir les

pauvres. A seize ans nos deux fillettes décidèrent de faire plus encore. Elles cherchèrent le moyen et l'occasion d'offrir au bon Dieu quelque chose qui coûtât à la nature. Ayant découvert une pauvre aveugle vieille, délaissée, malpropre, elles se chargèrent de faire son lit, de balayer sa pauvre chambre, de laver son linge, de nettoyer et de ranger ses ustensiles, enfin de lui procurer chaque matin une grande tasse de lait et un beau petit pain blanc. La pauvre infirme ravie, comblait de bénédictions ses aimables bienfaitrices et les accueillait avec une joie enfantine qui faisait délicieusement palpiter leurs jeunes coeurs

Une autre enfant, également bonne et pieuse, s'était liée avec les deux amies. Elles mettaient en commun peines et joies, loisirs et labeurs, plaisirs et tristesses. Enrôlées toutes les trois dans le groupe nombreux des chanteuses, ces jeunes filles s'y distinguèrent tout d'abord par leur charmante modestie. La voix d'Antoinette harmonieuse, douce, sonore, pure comme le cristal rendait admirablement les mélodies sacrées et les chants liturgiques. Les cantiques populaires, simples et naïfs, revêtaient même un charme inconnu lorsqu'ils sortaient de ses lèvres. Aussi la petite ville accourait-elle fort empressée aux offices du dimanche, aux cérémonies de la semaine (mois de marie ou salut) pour le plaisir d'entendre la délicieuse voix d'Antoinette. En cherchant à l'éloigner du danger, on la précipitait dans un péril. Jusque là on n'avait admiré que son extérieur et partant on n'avait guère flatté que sa vanité; en s'enthousiasmant pour sa voix, on flattait en outre son coeur et son âme !..... Heureusement Dieu veillait et ce qu'Il garde est bien gardé. C'est sur Lui qu'Antoinette arrêtait son regard, c'est à Lui qu'elle songeait, c'est pour Lui seul qu'elle chantait. La piété comme celle de ses compagnes gagnait beaucoup par la constante assiduité aux offices par la soigneuse préparation de chaque fête, par l'union de leurs âmes à l'esprit de la Sainte Eglise. Marie particulièrement touchée et rêvant déjà d'immolation et de cloître dit un jour à Antoinette :« Eu ne sais pas chérie ce que je pense. Nou Eh! bien il faut nous faire religieuses — Religieuses !... oh! non.... Pas encore au moins !» Déçue d'avoir trouvé si peu d'écho dans celle de ses amies qu'elle affectionnait le plus, Marie fit la même ouverture à Marguerite :« Eeouete, il faut nous faire religieuses. — Ah! mon Dieu, quelle idée !.. mais tu n'y penses pas !.....»

Cependant l'idée faisait son chemin. Le premier étonnement passé, on avait pesé la question, on avait surtout sincèrement demandé à Dieu la grâce de ne faire que sa volonté sainte et on avait décidé qu'en effet « il fallait se faire religieuses toutes les trois. Restait à savoir où. Antoinette et Marguerite consultèrent Marie : « Où irons-nous ? dis ? — Où nous irons !... mais au Carmel. — Ah ! par exemple, non ! Je veux soigner les malades, visiter les pauvres ; j'entrerai à l'hôpital déclara catégoriquement Marguerite. — Moi aussi, ajouta Chérie, je veux être hospitalière pour que mes malades m'aiment bien. — Ah !... si tu te fais religieuse pour te faire aimer, toi !... ce n'est pas la peine !... » Et ainsi mi-plaisantes, mi-sérieuses les jeunes filles tranchaient peu à peu la grave question de leur avenir. Fort sages du reste, elles en appelèrent à l'autorité de leur bon Curé. Ravi de trouver tant de sérieux et de piété dans des jeunes filles que le plaisir semblait devoir bientôt séduire, Monsieur Desmoulins ne leur refusa ni encouragements, ni conseils. Antoinette en eut surtout besoin car elle rencontra près de sa Mère une résistance qui tenait du désespoir et du délire. Deux années passèrent dans ces alternatives. Déjà Marguerite était entrée au Noviciat de Ste Marthe, Marie elle-même partageait depuis plusieurs semaines la vie des bonnes Sœurs de Miséricorde lorsque Antoinette put enfin quitter sa famille et rejoindre son amie à l'hospice. Les deux prétendantes s'essayèrent pendant deux mois aux œuvres de Miséricorde sous la direction de la bonne Mère Marie Limousin qui y était alors Supérieure. Leur bonne volonté, leur adresse, leurs habitudes d'ordre et de travail, la douceur de leurs procédés plaidèrent aisément leur cause et le 4 novembre 1852, elles franchissaient le seuil du Noviciat où les attendait Marguerite. Toutes les deux échappèrent ainsi au voisinage de leurs parents en pleurs. Cet éloignement fut particulièrement profitable à Antoinette que sa Mère n'avait cessé jusqu'alors de poursuivre de ses regrets, de ses larmes, du désir insensé de l'enlever à Dieu. Retrouvant sa gaieté charmante, la jeune fille se mit à l'œuvre avec enthousiasme, avec ardeur. Excellemment douée à tous égards, elle n'eut aucune peine à s'humilier, à se priver, à obéir, à se dévouer. Son heureuse nature transforma en une fête les épreuves du postulat et celles du noviciat. Ayant pris l'habit le 4 novembre 1854, Antoinette fit profession sous les auspices de St Vincent le 13 novembre 1856 et fut aussitôt envoyée à l'hôpital de Bergerac.

Elle y remplit simultanément et excellemment l'emploi de pharmacienne et celui d'infirmière du quartier des femmes. A ces travaux elle joignit le plus souvent une grande partie de l'Economat pour lequel on lui découvrit bientôt de telles aptitudes que, dans le couvent de 1860, elle fut rappelée à Périgueux pour y remplir la charge d'économe générale. Elle l'exerça pendant onze ans avec ce calme et cette sérénité qu'elle avait toujours apportée à l'accomplissement de ses devoirs. Les ouvriers, les fournisseurs, les sœurs converses, qu'elle avait immédiatement sous ses ordres, ne se lassaient pas moins de ses bons procédés que la Communauté tout entière n'avait à s'en applaudir. C'est durant l'économat de Sr Isabelle qu'ont été bâtis le pensionnat et l'école gratuite et que la belle statue du Sacré-Cœur a été inaugurée dans le jardin du Noviciat. C'est elle aussi qui en 1870 fit aménager l'école gratuite en ambulance. Elle se fit elle-même l'infirmière des pauvres soldats blessés et eut pour eux des délicatesses et des gâteries de mère. Aussi tous aimaient-ils à la voir s'asseoir à leur chevet. Elle y veillait malgré la fatigue, malgré le froid le plus excessif et y contracta le germe du mal qui nous la ravit six ans plus tard. Cette charge d'infirmière qui avait séduit sa jeunesse, Sœur Isabelle, malgré ses fonctions d'économe l'exerçait constamment auprès des Sœurs du Noviciat. Vingt fois par jour elle entrait chez les malades le sourire aux lèvres comme un chaud rayon de soleil. Elle les entourait de soins si aimables, d'attentions et de prévenances si gracieuses que les pauvres souffrantes se sentaient heureuses, réconfortées et surtout profondément reconnaissantes. Désolée de ne pouvoir les guérir, elle s'efforçait du moins de les soulager. Elle y parvenait toujours, car, si ses soins étaient impuissants à réagir sur le physique, ils étaient au moins pour le moral un baume très efficace et très puissant.

Cependant la bourse de Sr Isabelle était souvent à sec. On raconte qu'un jour elle dit en riant : « Voulez-vous voir ma caisse ?.. » Et sur l'affirmative, tirant de sa poche une pièce de quarante sous « La voilà, dit-elle simplement, et cependant je dois payer ces jours-ci tels et tels fournisseurs. – Et vous ne vous tourmentez pas ?.. Où trouverez-vous cet argent ? – Je compte sur la Providence. » Cette foi toute simple, cette charité toute spontanée, un oubli complet d'elle-même, c'était tout le secret de sa vertu. Aussi lorsque la maladie vint, elle la trouva prête.

Notre chère Sœur souffrit longtemps d'un zona à la suite

duquel un bouton à la langue lui parut un ulcère inquiétant. Malgré les assurances du docteur Lacombe qui n'y voyait rien de grave, Soeur Isabelle, désireuse d'essayer le mal, plongea l'extrémité de la langue dans de l'arnica pur. Aussitôt cette pauvre langue enfla au point de ne pouvoir plus être contenue dans la bouche. Le docteur revint, gronda doucement la malade et les larmes aux yeux dit aux Soeurs : « Ce sera sa fin. Dans l'état de faiblesse où elle se trouve, ne pouvant s'alimenter de longtemps, elle va devenir phtisique, nous la perdrons. » Et il en fut ainsi. Déjà d'ailleurs depuis de longs mois l'estomac de Sr Isabelle ne supportait que très mal un peu de nourriture. Son amaigrissement déjà considérable s'accentua rapidement et la terrible maladie fit son oeuvre. Assistée par Monseigneur Bonnet, notre chère Soeur fit généreusement le sacrifice de sa vie. Puis voyant encore à son chevet Monsieur Lacombe : « Docteur, dit-elle, je vous veux le même bien qu'à mon vieux père : ne me refusez plus ce que je vous ai demandé si souvent. Vous vous confesserez, n'est-ce pas ? » Violemment ému le bon Docteur eut peine à répondre : « Oui ma soeur, oui, je vous le promets. » Un peu plus tard Mère Angèle suggérant à la mourante de pieuses invocations : « Sr Isabelle, dit-elle, répétez avec moi : Jésus, soyez-moi Jésus, sauvez-moi ! » Aussitôt, avec un sourire et un regard célestes, notre chère Soeur répondit : « Je le suis ! » et en disant cela elle expira. Jeune au monde dans le mois de la Vierge Marie, consacrée à Dieu le jour de la fête du patron de la virginité qui a le plus chéri notre Céleste Mère, Sr Isabelle Bonnet s'est endormie dans le Seigneur en la douce fête de Notre-Dame des Neiges le 5 août 1876.

Marie qui l'a si visiblement protégée sur la terre, pourrait-elle ne l'avoir point introduite dans les cieux.

Soeur M. Christine Foucaud

Palais-hospice.

Mademoiselle Elia Foucaud appartenait à une des familles plus honorables du Canton de Montignac. Elle naquit à Oubes où son père possédait une belle propriété le 2 mars 1832

Elevée chrétiennement par sa digne Mère, elle mit à profit les principes religieux qu'elle en reçut. Une raison précoce, son caractère sérieux développèrent en elle les meilleures dispositions qu'on puisse désirer chez une enfant de son âge.

A onze ans Elia fit sa première communion et ce grand acte de sa vie, qu'elle appela son beau jour, déposa dans sa jeune âme un désir qui devait se réaliser dans sa vie, celui de se consacrer tout entière au bon Dieu. Que cas pouvait-on faire d'un sentiment inspiré par la ferveur du moment. Elle était si jeune!

A dater de cette époque elle se montra une enfant modeste, ensoleillée et d'un sérieux au-dessus de son âge. Facilement on aurait pensé que la mélancolie faisait le fond de son caractère. Il n'en était rien pourtant, mais Dieu préparait cette jeune âme au sacrifice d'elle-même avant de l'attirer complètement à son service. Les épreuves ne lui furent pas épargnées pour atteindre ce but de la divine Providence. Monsieur et Madame Fouraud possédaient deux autres filles dont Elia était l'aînée. Jeune encore Monsieur Fouraud fut frappé d'une attaque de paralysie qui le laissa cloué durant plusieurs années sur son lit de douleurs. Dès lors Elia devint l'auxiliaire assidue de sa mère pour les soins à donner à son père dans son état d'infirmité. Madame Fouraud se trouva en outre chargée de faire valoir une grande propriété, ce qu'elle n'aurait pu entreprendre sans le concours de sa fille aînée. La pauvre enfant réagissait contre l'attrait qui l'appelait à la vie religieuse par la pensée que son devoir la fixait auprès de ses parents. Elle s'adonna tout entière à la mission dont la chargeait la divine Providence. Douée d'un esprit d'ordre, elle se forma facilement aux détails du ménage et apprit à diriger les domestiques dans des habitudes d'économie et de travail sérieux. Laborieuse elle-même, dévouée pour tous, douce avec les serviteurs, elle sut les attacher à la maison où ils vieillirent, chose si rare de nos jours.

La mort de Monsieur Fouraud, arrivée après plusieurs années de souffrance, réveilla en l'âme d'Elia le désir de se consacrer à Dieu. Elle s'en ouvrit à sa mère qui n'eut pas le courage de lui refuser son consentement. Madame Fouraud fit donc des démarches auprès des Supérieures de notre Communauté pour savoir si l'âge un peu avancé de sa fille (elle avait alors 30 ans) ne serait pas un obstacle à son admission. Le Conseil de la Congrégation, considérant que les motifs qui avaient retenu la jeune fille dans sa famille, étaient dignes d'éloge, n'hésita pas à faire une exception en sa faveur

et les portes du Noviciat de Ste Marthe furent ouvertes à Elisa
Ce fut le 16 octobre 1861 que notre chère prétendante en franchit
le seuil. Qui pourrait dire son bonheur en atteignant le but tant
désiré et acheté par des sacrifices si douloureux et si longs!
Il lui semblait que son âge était un motif de plus pour travailler
avec ardeur à sa formation religieuse. La grâce trouva en elle un sujet
docile et déjà prédisposé par les épreuves aux vertus solides
Son postulat terminé, elle se revêtit du saint habit le 25 mars
1862 et prit le nom de Soeur Marie Christine.
La ferveur ne fit que croître pendant l'année de sa probation aussi
la Communauté l'admit-elle à la profession des premiers voeux.
Elle fit sa consécration à Dieu le 16 octobre 1864 dans les senti-
ments d'une profonde reconnaissance pour une grâce qu'elle appréciait
d'autant mieux qu'elle l'avait plus longtemps désirée.
Aussitôt après sa profession, Soeur Christine fut envoyée à Mirèse
pour y être employée à la classe des plus jeunes élèves. Sa douceur lui
gagna bientôt le coeur de toutes les enfants qui l'aimaient comme une
Mère. Une épreuve lui manquait, c'était celle de la souffrance. Atteinte
d'un anthrax entre les épaules, elle souffrit de cruelles douleurs et on
craignit de la perdre. La patience et la douceur ne se démentirent
pas, aussi édifia-t-elle toute la Communauté qui en fut témoin
La convalescence fut longue, mais elle se remit assez pour que
ses Supérieurs puissent disposer d'elle et la placer à la tête de la
Communauté de Bourdeilles où elle fut envoyée en octobre 1873.
La Supérieure de Verteillac étant décédée, Soeur Christine la rem-
plaça et resta deux ans dans son nouveau poste qu'elle quitta en 1876
pour être envoyée à Piégut où elle ne séjourna qu'un an.
En 1877, notre chère Soeur Christine, toujours à la disposition de
ses Supérieures, soumise et obéissante comme doit l'être une vraie
religieuse se rendit à Belvès où l'appelait la voix de l'obéissance
Elle y vécut vingt ans. Ce fut dans cet asile de la vieillesse et de
la souffrance que notre chère Soeur déploya toutes les richesses de
son dévouement et de sa compassion pour les déshérités de la fortune
Le petit hospice de Belvès possédait peu de ressources, mais, nous
l'avons déjà dit, Soeur Christine était douée d'un esprit d'ordre et
d'économie qui lui permit de faire beaucoup de bien avec peu de res-
sources à la satisfaction des administrateurs qui l'estimaient
beaucoup. Elle avait le talent de contenter son entourage tout en
calculant beaucoup pour ne pas dépasser son budget.

Les pauvres l'aimaient car elle mettait tout son coeur dans les soins qu'elle leur donnait sans cesse. Leurs âmes n'avaient pas la moindre part de sa sollicitude. Avec quelle foi, quelle piété elle les préparait à mourir chrétiennement. On ne résistait pas à sa parole imprégnée de foi et soutenue par les actes de sa charité. Elle s'occupait beaucoup des corps pour aller plus facilement à l'âme. Que de bien ne faisait-elle pas... Les personnes qui la visitaient éprouvaient l'influence salutaire qu'exerce toujours une religieuse vraiment digne de ce nom. Elle remplissait un véritable apostolat. On lui pardonnait volontiers certains petits défauts inhérents à la nature humaine à cause de ses qualités réelles. Où trouve-t-on la perfection ici-bas?

Plus notre chère Soeur approchait du terme de sa vie et plus elle travaillait à se vaincre et à se sanctifier. Des douleurs très vives l'empêchaient de dépenser pour les pauvres la somme d'activité dont Dieu l'avait douée, mais elle avait l'oeil à tout et sa vigilance comprenait ce qu'elle ne pouvait faire par elle-même.

Le désir qu'elle avait de se rendre plus utile à la Congrégation la porta à demander l'autorisation d'aller solliciter à Lourdes sa guérison. Deux fois elle se rendit au sanctuaire béni sans être exaucée. Notre Mère du Ciel lui accorda des grâces intérieures plus précieuses encore.

Le 10 du mois de mars 1893 Soeur Christine fut frappée d'une attaque de paralysie en sortant du confessionnal. A peine le prêtre lui eut-il donné l'absolution que notre bonne Soeur perdit connaissance. Elle ne la recouvra pas et huit jours après Dieu la rappelait à Lui. Ce fut le 18 mars 1893. Les obsèques donnèrent la mesure de l'estime qu'on lui portait. Un grand concours se fit auprès de sa dépouille mortelle. Les administrateurs demandèrent que les obsèques eussent lieu à l'église paroissiale afin que la foule pût y assister, la chapelle de l'hospice étant trop petite pour la contenir. 18 Mars 1893.

Soeur M. Louise Lachaud.

Noviciat.

Dieu aime d'une manière toute spéciale les âmes droites et simples. Il les discerne et en fait souvent ses épouses privilégiées. Ces deux qualités se remarquèrent en notre chère Soeur Louise

Lachaud et furent comme l'écho de sa vie. Elle naquit à Montpont le 8 mars 1835 de parents très recommandables par leur honnêteté et leurs sentiments religieux. La digne Mère, voulant inculquer à sa fille des principes sérieux et durables, la confia toute petite encore aux soins des sœurs de la Miséricorde établies à Montpon pour s'y livrer à l'instruction de la jeunesse. Notre petite Louise profita admirablement des soins dévoués et affectueux de ses bonnes maîtresses. Elle eut à lutter contre les défauts de sa nature vive et remuante. Sa gaieté excessive, l'emportement de son caractère furent modifiés par son désir de bien faire sa première Communion et elle se prépara à cette action importante aussi bien qu'on peut le souhaiter d'un enfant de cet âge. Le appel de Dieu ne se fit-il pas entendre à cette jeune âme dès ce moment? Tout porte à le croire car elle marcha dès lors dans les sentiers de la piété, de la soumission à ses bons parents et de l'application à ses devoirs d'écolière. Bien douée sous le rapport de l'intelligence, elle fit des progrès dans l'étude qui la firent remarquer parmi ses compagnes. La Supérieure s'attacha à cette enfant dont les heureuses dispositions semblaient faire présager qu'elle serait religieuse un jour. Notre petite Louise nourrissait déjà en effet un désir vague de se donner à Dieu. Un jour elle s'en ouvrit à Sœur Selves, Supérieure de la Communauté qui avait déjà soupçonné des germes de vocation dans cette jeune âme. Elle l'encouragea et cultiva ces dispositions qui se développèrent de façon qu'on ne peut plus douter de l'appel de Dieu. Ayant atteint sa dix-huitième année Louise soupirait avec ardeur vers cette vie religieuse qui répondait aux aspirations de son âme. Elle fit donc part de ses projets à ses parents et obtint leur permission pour les réaliser. Sœ Selves la proposa alors à la Communauté de Sainte-Marthe de Périgueux qui l'agréa. Elle fit son entrée au Noviciat le 24 octobre 1853. Dès lors notre chère petite prétendante n'eut plus qu'un désir, celui de devenir une vraie religieuse. Avec quelle ardeur elle travailla à vaincre ses défauts et à acquérir les vertus du saint état qu'elle embrassait! On aimait la rondeur de son caractère, sa gaieté franche et son désir d'obliger les autres. Naturellement active et dévouée elle surnaturalisa ces deux dispositions et s'appliqua à modérer son emportement excessif par l'habitude du recueillement si nécessaire pour devenir sous l'action de la grâce, une religieuse d'oraison en même temps que d'action. La Communauté reconnaissant en elle les marques d'une solide vocation l'appela à la prise d'habit qui eut lieu le 7 novembre 1854. Elle prit alors le nom de Sœ Marie-Louise

De si heureux commencements furent couronnés de succès. La bonne postulante devint une fervente novice. Durant sa probation elle annonça ce qu'elle serait un jour, aussi fut-elle admise sans difficulté à prononcer ses vœux. Ce fut le 13 novembre 1887 que notre chère Sœur fit sa consécration à Dieu par l'émission des trois vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance. Aussitôt après sa profession, elle fut envoyée à Sainte-Aulaye pour l'instruction des enfants. Elle y resta peu de temps, on l'envoya alors au Faubourg de la Madeleine de Bergerac qui possédait un pensionnat. Dans l'emploi qu'elle y exerça avec zèle, elle fit beaucoup de bien aux chères enfants qui lui furent confiées. Quels regrets s'en-porta-t-elle pas et ne laissa-t-elle pas après elle lorsque l'obéissance l'appela à Verteillac pour remplir l'emploi d'institutrice communale! Ce fut en septembre 1874 que cet emploi lui fut confié. Elle s'en acquitta à la satisfaction de tous. La confiance qu'elle inspira aux familles porta les Supérieures à choisir notre chère Sœur Louise pour la direction de la Communauté dont elle plus tard, en octobre 1876. Durant six ans encore cette chère Sœur fit un bien considérable à Verteillac. En dehors des heures de classe, elle visitait les malades, leur distribuait des secours et les préparait à une mort chrétienne. L'aménité de son caractère la rendait accessible aux familles riches dont elle mettait la charité à contribution pour secourir les pauvres. On ne refusa jamais de lui donner tant elle savait trouver le chemin des cœurs par sa manière de présenter ses requêtes. Quelle joie elle éprouvait de pouvoir faire du bien! Son cœur si bon en jubilait surtout lorsqu'à ce bien matériel s'ajoutait le bien des âmes qu'elle ramenait à Dieu. C'était bien là sa récompense.

La Congrégation de Sainte-Marthe pour une raison particulière dut renoncer à l'établissement de Verteillac qui passa sous la direction d'autres religieuses en octobre 1882. La population désolée donna des marques de son affectueuse reconnaissance et de ses regrets. Ce fut un vrai déchirement de cœur que causèrent les adieux de part et d'autre. Longtemps après notre chère Sœur Louise ne pouvait en entendre parler sans éprouver une émotion pénible.

Une nouvelle fondation se présentait à Mussidan où l'école communale venait de passer des mains de nos sœurs à la direction d'une institutrice laïque nommée par l'Académie. Les habitants demandaient que les Sœurs de Ste Marthe continuassent parmi eux le bien qu'elles avaient fait aux enfants depuis longtemps en fondant une école libre. On accéda à leurs pieux désirs et, au mois d'octobre 1882, notre chère Sœur Marie-Louise fut envoyée à Mussidan pour fonder la nouvelle école et diriger la Communauté.

Cette oeuvre ne tarda pas à prospérer grâce au zèle actif et dévoué qu'elle y employa pendant quatre ans.
La santé de notre chère soeur s'altérait depuis quelque temps. Plusieurs vomissements de sang indiquèrent le mal que l'on redoutait et bientôt son état de souffrance s'aggravant on crut devoir l'éloigner de Mussidan. Au mois de mai 1886, nos Supérieurs espérant qu'un poste moindre faciliterait une amélioration dans l'état de Sr Louise ou lui procurerait du moins un repos relatif, la placèrent à Bourdelles en qualité de Supérieure. Elle ne put y rester longtemps. Le humidité de la maison semblant aggraver sa maladie, elle fut rappelée à la maison-mère au mois de novembre de la même année. A l'infirmerie comme ailleurs elle trouva moyen d'utiliser son activité et son dévouement. Toujours gaie, aimable, remplie d'entrain elle égayait les autres malades tout en les édifiant par son esprit religieux. L'année suivante, au mois d'octobre, notre chère Sr se trouvant un peu mieux on crut que l'air de la Madeleine de Bergerac, s'ajoutant aux distractions d'un petit emploi, produirait un effet salutaire sur la santé de Sr Louise et on l'y envoya momentanément. Malheureusement le mal qui la conduisit au tombeau suivit son cours: elle devint beaucoup plus malade. On crut prudent de la rappeler à la Maison-Mère et ce fut durant le mois d'août 1888 qu'elle reprit l'infirmerie pour ne plus la quitter. Depuis ce moment elle ne songea plus qu'à se préparer à son éternité qu'elle croyait plus proche. Elle vécut encore quatre ans et demi avec des alternatives de mieux et de plus mal. La maladie de poitrine dont elle était atteinte eut un peu d'arrêt. Le mal opérant lentement, elle se levait tous les jours et déployait son actif dévouement selon la mesure de ses forces. Très adroite pour la couture elle rendait de vrais services à toutes celles de nos Soeurs qui lui procuraient le plaisir de les obliger. On la trouvait toujours aimable et serviable. C'était vraiment une agréable malade. Tant qu'elle le put elle accomplit sa règle. Au mois de mars de l'année 1893, elle sembla se trouver un peu mieux. Hélas! c'était le prélude de sa fin. Atteinte de l'influenza, elle eut à peine le temps de se croire plus malade. Trois jours suffirent à amener le dénouement fatal. Elle reçut les derniers sacrements et s'endormit pieusement dans le Seigneur le 23 mars 1893.

Sœur M. Félicité Pouget

Miséricorde - Bergerac.

Mathilde Pouget, appelée en religion Sœur Marie Félicité vint au monde au mois de mai de l'année 1826 dans cette bonne ville de Bergerac qui a vu naître tant d'âmes d'élite les unes appelées à édifier dans le monde, les autres, plus favorisées, destinées à le quitter pour se donner entièrement au Seigneur. Ce fut le partage de Mathilde et ses parents semblaient deviner dans leur jeune enfant une âme marquée pour le Ciel car ils avaient, sans peut-être s'en douter, des caresses et des tendresses particulières pour elle, ce dont ses frères et ses sœurs n'étaient du reste nullement jaloux.

Monsieur Pouget était boucher, très estimé dans la ville, aussi sa clientèle était considérable et lui laissait peu de loisirs pour s'occuper de sa nombreuse famille : onze enfants ! A madame Pouget donc en étaient confiés la garde et le soin. Heureusement c'était une femme de devoir vaillante et bonne chrétienne à l'âme grande et généreuse réalisant dans sa vie ce que la sainte Ecriture dit de la femme forte.

Le bon Dieu se plaît souvent à éprouver ceux qui sont à Lui et voilà pourquoi, sans doute, cette famille Pouget si intéressante vit un jour la mort entrer chez elle et frapper la Mère, si nécessaire semblait-il, à ses petits enfants dont l'aîné était encore sur les bancs de l'école.

Monsieur le Curé Maceraux apprenant qu'une de ses brebis les plus fidèles allait quitter le bercail dont il était le bon et zélé pasteur se hâta de porter les derniers sacrements et de paternelles consolations dans cette maison si éprouvée et si profondément affligée. Il pensait avoir besoin surtout de ranimer le courage et l'espérance dans le cœur de l'agonisante. Mais celle-ci animée d'une foi vive et ferme lui dit banalement : « Monsieur le Curé, je pars sans inquiétude ; j'ai remis mes enfants entre les mains de Dieu, je sais qu'il en prendra soin ».

Mathilde avait quatre ans alors, elle ne peut jamais oublier les scènes déchirantes qui se passèrent à la mort de sa Mère. Le vide qui se fit à ce moment dans son cœur ne fut comblé qu'après son entrée au Couvent.

La petite orpheline fut tout d'abord envoyée en classe chez nos sœurs de la Miséricorde où ses instincts de piété se développèrent très rapidement. Une de ses grandes jouissances était d'aller à l'église avec quelques-unes de ses compagnes, pieuses comme elle, lire des prières dans un grand formulaire que lui avait donné monsieur le Chanoine Marcel alors vicaire à Saint-Jacques et grand ami des enfants. Chez ses parents

Mathilde faisait des chapelles avec son plus jeune frère. Elle en avait jusque dans la ruelle de son lit où elle allait se réfugier surtout quand il faisait orage et que le tonnerre grondait. Ces heureuses dispositions charmaient ses bonnes maîtresses et leur faisaient désirer de garder longtemps près d'elles une élève si bonne et si docile. Elles furent donc bien peinées lorsque monsieur Pouget vint leur annoncer son intention de retirer de l'école sa fille, âgée seulement de douze ans pour la mettre en apprentissage..... La pauvre enfant pleura, protesta disant qu'elle voulait être religieuse!.. Son père aurait consenti à la laisser à cette condition; mais les bonnes Soeurs trouvèrent la prétendante beaucoup trop jeune pour l'accepter; il fallut donc se résigner et quitter cette chère maison. - Monsieur Pouget choisit un des meilleurs ateliers de la ville et y plaça sa fille la croyant à l'abri de tous les dangers. Cependant Mathilde s'y trouvait mal à l'aise, les lectures qui s'y faisaient parfois la déconcertaient et troublaient son âme candide. "Je laissais tomber exprès quelque objet, racontait-elle plus tard, et, sous prétexte de le ramasser, je restais le plus longtemps possible sous la table. J'avais honte d'entendre ce qui se lisait." Ce milieu n'était pas fait pour favoriser la vocation de la pauvre enfant, aussi peu à peu sa piété diminua et ses idées de se consacrer au bon Dieu disparurent entièrement. Elle avait environ quatorze ans lorsque Monsieur Pouget songea, malgré ses lourdes charges à lui faire terminer son apprentissage à Bordeaux. Il l'y conduisit lui-même et la plaça moyennant une pension de trois cents francs dans une bonne et honnête famille de leurs amis. De là elle devait se rendre tous les jours dans un des bons ateliers de la ville. Les nombreuses jeunes filles qui y travaillaient étaient parfaitement tenues par les maîtresses deux demoiselles fort pieuses dont l'une se fit carmélite. Notre jeune apprentie conserva bon souvenir de son séjour à Bordeaux. La famille à laquelle elle avait été confiée fut si bonne pour elle, et Mademoiselle Meine première maîtresse de l'atelier avait des attentions si délicates à son endroit!

Son apprentissage achevé, Mathilde fut rappelée au sein de sa famille où elle fut accueillie avec joie, car elle était particulièrement aimée de tous les siens. Quelque temps après son arrivée son père l'installa dans un appartement préparé à son intention. Facilement elle aurait pu se faire une belle clientèle, mais elle préféra moins de travail et plus de loisirs sachant du reste que ni elle, ni sa famille n'avaient besoin de ce travail pour vivre

Monsieur Pouget, heureux d'avoir sa fille auprès de lui ne s'occupa pas de l'emploi de ses journées. Dès lors que d'heures perdues en lectures frivoles, en promenades agréables à la campagne, en soirées amusantes à la ville. Le bon Dieu heureusement veillait sur cette âme. Elle fut l'objet d'une grande sollicitude de la part du R. P. Bouyssou Jésuite, alors vicaire à Bergerac. Ce saint prêtre, sous la sage direction duquel elle se plaça lui fit le plus grand bien. Après son départ elle s'adressa à Monsieur le Curé Macarouze qui fut heureux de voir revenir à lui cette brebis de son troupeau qu'il n'avait jamais perdue de vue. Il eut vite deviné les desseins du bon Dieu sur elle et, sans attendre, il lui dit qu'elle était appelée à la vie religieuse et qu'elle devait se hâter de quitter le monde.
Malgré la voix autorisée du pasteur, malgré l'appel de la grâce, Mathilde hésitait toujours tant elle tenait à sa vie indépendante. Cependant son père, ignorant les luttes de son âme et la croyant disposée à rester dans le monde lui proposa un parti avantageux qui s'était présenté pour elle. La pauvre enfant n'avait jamais songé à se marier, aussi fut-elle tout alarmée par cette proposition. Cependant elle n'hésita pas et refusa net. Dès ce moment sa résolution fut bien arrêtée de se donner au bon Dieu. Quelques jours après en effet elle entrait à la Miséricorde sans dire même adieu à son vieux père dont elle redoutait de voir couler les larmes : elle avait vingt et un ans.
La jeune prétendante ne voulait pas être religieuse à demi. Aussi se mit-elle à l'œuvre dès les premiers jours de son entrée au couvent. Un an après elle prenait le saint habit et le nom de Sœur Marie Félicité. La postulante devenue novice s'appliqua de plus en plus à la perfection des vertus religieuses et n'aspira plus qu'au moment où il lui serait donné de prononcer ses vœux, de faire par cet acte abnégation entière de cette liberté qu'elle avait tant aimée dans le monde. Ce moment désiré étant enfin arrivé, elle se consacra sans réserve au Seigneur ! Et, chose admirable ! elle conserva la ferveur de cette heure solennelle et mena de front et sans défaillance jusqu'à la mort la vie de Marthe et celle de Marie.
C'est à Montpon que notre jeune Sœur passa les douze premières années de sa vie religieuse. En peu de temps, elle acquit l'estime et la sympathie de la population particulièrement celles des parents et des enfants. Bien des années après son départ, les personnes qui l'avaient connue aimaient à rappeler son souvenir. En quittant Montpon, Sr Félicité fut placée à l'orphelinat de Bergerac où elle passa cinq ans. La Providence sembla l'y avoir placée à ce moment pour assister de ses prières et de ses encouragements plusieurs membres de sa famille

qui moururent à cette époque. Les visites toutes de charité qu'elle faisait aux siens ne l'empêchèrent jamais, du reste, d'être toute entière à ses chères orphelines et de remplir ses divins emplois envers elle avec tout le dévouement et l'abnégation que demande cette belle oeuvre. Pour savoir comment ces pauvres enfants, souvent peu reconnaissantes savaient l'apprécier et lui étaient attachées, il aurait fallu entendre leurs cris et leurs sanglots lorsque la bonne Soeur quitta l'orphelinat. Elle fut elle-même brisée par cette séparation qui lui enlevait pourtant plus de croix que de consolations, car, outre un travail incessant et très pénible, elle eut dans cette maison des difficultés et des épreuves que son amour seul pour Notre-Seigneur put lui rendre supportables. Mais elle savait que pour faire le bien il faut savoir s'oublier et souffrir; aussi était-elle dans la disposition de se sacrifier pour cette oeuvre. La Providence avait d'autres vues sur elle.

La Congrégation de Sainte-Marthe venait d'accepter une fondation à Lalinde, les Supérieurs désignèrent Soeur Félicité pour être directrice de cette oeuvre naissante. Cette nouvelle fut un coup de foudre pour cette bonne Soeur. Non seulement elle quittait ses chères orphelines, mais elle comprenait toutes les difficultés qu'elle trouverait dans cette nouvelle charge et toute la responsabilité qui allait peser sur elle. Aussi elle pria et supplia avec larmes qu'on ne lui donnât pas cet emploi qu'elle trouvait au-dessus de ses forces. Toutes ses observations furent inutiles. La Révérende Mère du Soulas se contenta de lui dire : « Je n'ai personne que vous pour le moment... » L'humble soeur s'étonnera toujours d'être en un tel poste et aimera à répéter : « Les Supérieurs comprenaient bien mon incapacité en me mettant ici, mais ils n'avaient personne plus ! » Ne comptant pas sur elle, elle mit toute sa confiance en Dieu et posa ainsi de si bons fondements que cette Communauté n'a guère donné que des consolations à la Maison-Mère.

Les habitants de Lalinde voulaient des Soeurs hospitalières et non des Soeurs pour la classe, aussi furent-ils sans enthousiasme pour les soeurs qui leur arrivaient. Les commencements furent difficiles et pénibles. Nos Soeurs purent à leur aise pratiquer non seulement la pauvreté, ayant à peine le strict nécessaire, mais encore la vie humble et cachée car on les laissait bien tranquilles.... Pendant que l'institutrice, femme très influente, comptait pour élèves presque toutes les jeunes filles de la localité et même des environs, les Soeurs n'avaient dans leur école que quelques fillettes pauvres.

Ayant peu de travail, Soeur Félicité priait beaucoup ... elle visitait aussi les pauvres et les malades de l'endroit intéressant à leurs maux les personnes aisées et charitables. Bientôt elle eut gagné l'estime et la sympathie de la population. Le nombre des enfants augmenta, l'Institutrice eut même le chagrin de voir la plupart de ses meilleures élèves désertes son école pour aller chez les Soeurs..... Le bien se faisait doucement mais sûrement, les enfants se faisaient surtout remarquer par leur docilité et une entière confiance en leurs maîtresses. Soeur Félicité jugea le moment favorable pour établir la Congrégation des Enfants de Marie. Elle fut en effet érigée dans la paroisse afin que toutes les jeunes filles de l'endroit pussent facilement en faire partie. Non seulement la bonne soeur s'occupait de ses chères Congréganistes (qui avaient souvent recours à ses conseils) visitait les pauvres et les malades, faisait l'instruction religieuse aux élèves, leur donnait les leçons d'ouvrage manuel, mais trouvait qu'une sous-maîtresse était inutile pour aider aux classes et s'attribuait la part de travail qu'on lui aurait confiée. D'autre part, ayant peu de ressources, elle ne prit plus de serviteur et s'occupa elle-même des soins du ménage. Levée dès les quatre heures et demie, elle n'eut plus d'autres moments de repos que ceux consacrés à ses exercices de piété. Cette manière d'agir ne fit qu'augmenter l'estime qu'on avait pour elle. Cependant avec les années les forces de la bonne Soeur défaillirent, sa vue s'affaiblit, la mémoire lui fit défaut et une maladie cruelle, qu'elle ne fit connaître que peu de jours avant sa mort, commença à la miner sans rien lui ôter de sa ferveur, sans altérer sa résignation à la volonté de Dieu qu'elle s'était du reste pendant sa vie accoutumée à voir en tout. Elle demanda seulement d'être délivrée de sa tâche de Supérieure ce qui lui fut accordé. Devenue simple Soeur, Sr Félicité édifia encore pendant quelques années la chère Communauté de Lalinde, puis, accablée par la cruelle maladie contre laquelle elle luttait depuis plusieurs années, elle dit adieu à cette maison qu'elle avait vue naître et grandir, où elle avait passé les vingt-quatre dernières années de sa vie et alla à Bergerac dans cette chère Miséricorde où elle allait retrouver dans la plupart de ses Soeurs des années d'enfance. Elle y fut accueillie comme une bénédiction et vécut encore trois mois pendant lesquels elle édifiait toute la Communauté par sa résignation et même sa joie dans les plus cruelles souffrances..... « Vous ne voulez donc pas assister à mon enterrement ?.. » dit-elle à une Soeur qui partait pour un petit voyage

« Et quand sera-t-il donc votre enterrement ? » reprit la sœur sur le même ton de plaisanterie aimable. — « J'avais toujours demandé de mourir le jour de la fête du Sacré-Cœur, je n'ai pas mérité d'être exaucée, ce sera pour la semaine prochaine. » En effet, dans la première quinzaine du mois consacré au Cœur du bon Maître qu'elle avait tant aimé et tant cherché à faire aimer, sœur Félicité rendait paisiblement son âme à Dieu après avoir exprimé dans les termes les plus touchants sa filiale reconnaissance et sa fraternelle charité à la bonne Supérieure et à la chère Communauté qui depuis trois mois l'entouraient des soins les plus affectueux les plus délicats et les plus dévoués. C'était le 12 juin 1893

Sœur M. Solange de Monfauge.

Eymet.

Mademoiselle Olympe de Monfauge, née à St Front d'Alemps le 15 octobre 1839 d'une très honorable et ancienne famille, reçut comme ses deux sœurs une éducation profondément chrétienne et délicatement soignée. Comme Sainte Thérèse, sous le vocable de laquelle elle était née, elle avait une âme ardente et généreuse et rêva de bonne heure d'austérité, d'apostolat, de cloître, voire même de martyre. S'arrachant donc à la tendresse de sa famille, elle entra toute joyeuse au noviciat de Sainte-Marthe en la fête de la nativité de la Ste Vierge (1861) pour laquelle elle eut toujours la plus filiale affection. C'est aussi un jour de fête de cette bonne Mère le 25 mars 1863 qu'Olympe eut le bonheur de revêtir le saint habit. Elle reçut en cette solennité le nom de Sr Solange et se lia à Jésus par l'émission des vœux à l'expiration de son année de noviciat le 8 avril 1864 après s'être distinguée par sa grande bonté, son aimable complaisance et son dévouement absolu à tous les emplois qu'on jugeait bon de lui confier. Cette grande souplesse de caractère, malgré une extrême vivacité permit d'employer Sr Solange à quantité d'apostolats divers (surtout près des petits enfants) dans les maisons de la Congrégation qui se trouvaient nécessiter le plus d'ardeur et de zèle. Une des sœurs de Sr

Solange, envieuse de partager le sort de son aînée était venue demander elle aussi à la Congrégation de Saint Martha le bonheur de s'enchaîner à Dieu. Sœur Solange eut la douleur de la perdre très peu de temps après que cette Bienaimée (qui avait reçu le nom de Sœur Irénée) eut revêtu le Saint habit. Dès lors la terre fut plus que jamais un lieu d'exil pour Sœur Solange ; elle se dévouait toujours avec autant d'ardeur, mais un voile de tristesse assombrissait parfois son front et il fallait la pensée du ciel pour ramener sur ses lèvres son bon et aimable sourire.

Placée en septembre 1893 à la communauté d'Eymet, notre chère Sœur s'y fit remarquer comme ailleurs par sa régularité, son dévouement à ses emplois et sa charité envers les malades et les pauvres. Deux mois plus tard cette bonne Sœur allant sonner la classe fit une chute d'escalier qui devait la conduire au tombeau. Néanmoins, après les soins voulus, se sentant mieux, elle voulut reprendre ses occupations habituelles, mais elle dut lutter contre le mal sans toutefois donner rien à connaître. Vaincue cette fois par la force de la souffrance, elle dut le 21 janvier 1894 se remettre au lit après sa classe du matin. La maladie ayant fait rapidement d'effrayants progrès on dut en prévoir l'issue bien que la patiente conservât l'espoir de la guérison. Notre Révérende Mère Thérèse, avertie à temps vint voir par deux fois différentes la chère malade qui semblait retrouver des forces en ces maternelles visites. Hélas ! tout espoir dut s'évanouir lorsque, selon l'usage de notre Congrégation, Notre Révérende Mère lui dit de se préparer à paraître devant Dieu, de faire le sacrifice de sa vie... Notre chère Sœur le fit bien généreusement pour notre chère famille religieuse.

Elle avait déjà reçu les derniers sacrements avec une grande ferveur et ayant toute sa connaissance. Rassemblant alors toutes ses forces elle demanda pardon à toute la Communauté réunie des peines qu'elle aurait pu donner à toutes et à chacune. Ce ne fut pas sans verser des larmes que l'on entendit ces dernières paroles.

Au reste Sr Solange édifia constamment toute la Communauté par sa patience, sa douceur et sa résignation. Le mal empirant le Seigneur, dont les décrets sont impénétrables, appela à Lui cette bonne Sœur ; et, le 2 mars 1894, à l'âge de 55 ans, elle rendit sa belle âme à Dieu au milieu de la famille religieuse d'Eymet. Notre Révérende Mère Thérèse qui, à dessein, résidait dans la région se rendit au premier signal auprès de l'agonisante

et ce fut pour toutes ses filles éplorées une immense consolation.
Le dimanche, 4 mars, après vêpres, la Solange fut accompagnée à sa dernière demeure par notre R. Mère Thérèse, les sœurs d'Eymet, de Bergerac, de Castillonnès, d'Issigeac. On peut dire que toute notre ville fut sur pied pour rendre les derniers honneurs à la Sœur regrettée qui nous attend, nous l'espérons dans la céleste patrie

2 mars 1894

Sœur Elisabeth Trévis

Miséricorde. Bergerac

Sœur Léonide Trévis était née à Montpon d'une famille très honorable. Nos premières Sœurs dans cette localité la préparèrent à sa première communion que lui fit faire Monsieur l'Abbé de Vassal de sainte et vénérée mémoire. Monsieur et Madame Trévis avaient déjà donné un prêtre à la sainte Eglise lorsqu'ils permirent à leur fille d'entrer à la Miséricorde de Bergerac. Elle y fit profession vers 1847 sous le nom de Sœur Elisabeth. La bonté faisait le fond de son caractère: son grand bonheur était d'obliger. C'était chez elle un besoin et ce besoin la rendait ingénieuse à trouver tout ce qui était nécessaire aux autres. Aussi avait-on continuellement recours à elle. « Oh! disait-on sans cesse, la Elisabeth trouvera bien ceci, Sœur Elisabeth trouvera bien cela!... Et elle le trouvait en effet. C'était quoi? un livre spécial, un traité rare, une méthode oubliée, une cheville, un bout de fil de fer, un écheveau de soie de telle ou telle nuance, un jouet ou des pastilles pour les enfants, un ruban, une feuille, du papier, des boutons de toutes les formes, des bouchons de toutes les grosseurs, des litanies inédites ou introuvables toute autre part qu'en son musée!... car c'était un musée que cette cellule où les objets les plus hétéroclites se trouvaient soigneusement recueillis. Que n'y trouvait-on pas... Il y en avait pour tous les âges, pour tous les besoins, pour tous les goûts. Les enfants raffolaient de cette excellente sœur, si bonne, si aimable et si douce. Elle excellait surtout à les amuser pendant leur convalescence. C'était alors sur le lit

un étalage universel qui les égayait beaucoup et qui divertissait aussi énormément le bon docteur (lequel surprenait souvent Soeur Elisabeth en flagrant délit de gateries auprès de ses petites malades)

Les bêtes avaient aussi les sympathies de notre chère soeur et lui témoignaient la leur de mille façons diverses. Certaine perruche de basse Valette était devenue proverbiale à cause de ses rapports avec sr Elisabeth qu'elle saluait d'une lieue. On comprend qu'avec ce caractère, la classe gratuite dont Sr Elisabeth était chargée ne fit pas de merveilleux progrès. La maîtresse était si aimée qu'elle faisait cependant un bien fort sérieux aux âmes de ses enfants. Tout lorsqu'on lui eut donné Soeur Macrine pour lui aider ou la suppléer dans les leçons qui n'avaient pas directement trait au dogme et à la morale, l'école marcha à souhait et nos chères petites filles obtinrent d'innombrables succès aux examens de certificat d'étude qui couronnent d'ordinaire leurs années de classe.

Ayant alors plus de loisirs, notre chère Soeur Elisabeth en profita pour s'occuper davantage des pauvres qu'elle aimait beaucoup à visiter, à secourir et pour lesquels elle trouvait toujours de suaves et réconfortantes paroles. Elle fit aussi plus large la part du bon Dieu qu'elle chérissait comme les petits enfants aiment leur mère. En sortant de la chapelle elle frappait souvent chez la Supérieure, puis, entrouvrant la porte : « Ma mère, disait-elle humblement, ce n'est que moi ... je venais vous demander de me parler un peu du bon Dieu ..... » On ne pouvait guère opposer un refus à une telle requête, aussi occupé qu'on fût on volait donc quelques minutes pour « parler du bon Dieu » et la chère Soeur s'en allait heureuse méditant en son coeur de « l'unique nécessaire » du « divin tout » de sa vie :

Elle atteignit ainsi sa 72e année et s'éteignit doucement, paisiblement comme elle avait vécu le 26 juin mil huit cent quatre-vingt-quatorze.

Elle laissait le vide et la tristesse dans la Communauté qui avait si longtemps savouré le parfum de ses humbles vertus, mais elle recevait au ciel la couronne promise à ceux qui sont purs, à ceux qui sont doux, à ceux qui aiment Dieu par dessus toutes choses et le prochain plus qu'eux-mêmes pour l'amour de Lui

26 juin 1894

Sœur Euphrasie Bru -

Monpazier

Marie Bru (fille de Pierre Bru et de Anne Lalson) naquit à Eréhan, canton de Tunel, Lot et Garonne, le 15 janvier 1819 d'une famille bien chrétienne. Elle entra jeune encore à la Communauté de Monpazier où elle prit l'habit le 25 septembre 1844 D'un caractère vif, d'une piété ardente, elle volait à tous les exercices de la Communauté ; c'était un modèle pour ses compagnes Aussi fit-elle profession, le 21 novembre 1845, avec une grande ferveur. Toute dévouée au service des pauvres, elle s'oubliait elle-même pour les soulager, remplissant auprès d'eux les offices les plus dégoûtants avec une gaieté et un entrain qui trahissaient bien la profondeur de sa foi et l'ardeur de sa charité Ses Supérieures, la dernière surtout eurent beaucoup de peine à modérer son zèle. Après quarante-neuf ans de profession, chargée des mérites que ses nombreuses vertus lui avaient acquis, elle mourut, munie de tous les sacrements, avec toute sa connaissance, renouvelant ses trois vœux entre les mains de Mr le Vicaire de Monpazier le 11 octobre 1894 Nous espérons que Dieu l'aura reçue en lui disant :
« Venez à moi ..... recevez la couronne qui vous a été préparée car
« j'ai eu faim et vous m'avez donné à manger, j'ai eu
« soif et vous m'avez donné à boire, j'étais nu et
« vous m'avez revêtu, j'étais malade et prisonnier et
« vous m'avez soulagé .....

11 octobre 1894

Sœur Mariette Lespinasse (converse)

Miséricorde - Bergerac

Sœur Mariette Lespinasse était de Saint-Martin près de Bergerac Elle entra à la Miséricorde bientôt après la réunion de nos saintes sœurs dispersées par la tourmente révolutionnaire. Intelligente, fine, laborieuse, propre, elle leur fut d'un grand secours dans les commencements où elles étaient peu nombreuses et très pauvres. Quandon fonda la Miséricorde de Belvès, elle y fut envoyée

avec Soeur Elisabeth de Cazenave, soeur du Soulas et de Sophie. Elle y resta de longues années et y prit peu à peu une autorité (basée sur son profond dévouement et sa longue expérience) mais peut-être bien un peu trop grande. Rappelée à la Miséricorde vers 1869, elle n'en sortit plus que pour passer quelque temps à l'évêché où Monseigneur Dabert l'avait demandée comme gouvernante. Là comme partout elle se distingua par son tact et son intelligence. Quand elle fut rappelée à Bergerac, Monseigneur en était aussi contrarié qu'elle en était content. Elle y reprit avec joie ses emplois de portière, de sépultorière, de cavière et s'en acquitta avec un soin et une exactitude extraordinaires jusqu'à quatre-vingts ans et plus.

Comme portière, pendant de si longues années, on ne se souvient pas qu'elle ait jamais mécontenté personne. Elle avait le don assez rare de plaire à tout le monde. Tout était propre autour de sa petite loge et à quatre-vingt-cinq ans, elle balayait encore la rue tous les matins.

Quelques moments avant sa mort comme la maîtresse des novices (qui avait vécu durant seize ans à la Miséricorde et qui y était alors venue faire sa retraite) s'approchant de son lit la priait de demander au bon Dieu beaucoup de sujets pour notre chère Congrégation : « Pauvre Soeur Thérèse, dit-elle, en la regardant avec expression, demande-moi qu'Il vous en envoie de bons ! » Elle reçut le Saint viatique avec joie, demanda pardon à la Communauté rassemblée avec une humilité profonde et s'unit aux prières de l'extrême-onction dans de grands sentiments de repentir, de confiance et d'amour. La cérémonie terminée, elle continua à prier, son cierge rosarié à la main. Soutenue par ses oreillers elle était assise sur son lit si calme, si paisible qu'on ne s'aperçut pas de l'instant où elle avait rendu le dernier soupir. Etonnées de sa longue immobilité les soeurs qui étaient demeurées près d'elle se penchèrent sur sa couche, mais elles ne perçurent aucun souffle. Tout était bien fini ! Soeur Marietta s'était éteinte doucement dans sa 92e année. Elle avait au moins 70 ans de profession religieuse, ayant consacré les premières de sa jeunesse au Seigneur.

C'était le 5 X^bre 1894

Sœur Agathe Blanqui (converse)

Bourg-Bergerac.

Anne Blanqui naquit à Bergerac au faubourg de la Madeleine en 1816 de parents peu fortunés mais chrétiens et fort honnêtes. Elle n'avait encore que cinq ans lorsqu'elle perdit son père. Devant le lit funèbre, la Mère chargée de nombreuse enfants était plongée dans une stupeur voisine du désespoir lorsque la bonne Mère Bruzac pénétra dans l'humble logis : « Courage, ma fille, dit-elle à la pauvre affligée, la divine Providence veille sur la veuve et l'orphelin. On s'intéressera à toi, on te procurera de l'ouvrage et tes enfants ne manqueront de rien. Ecoute, dès aujourd'hui je me charge de ta petite Anne. » A ces mots, la pauvre mère leva ses yeux pleins de larmes sur la sainte religieuse et les effusions de la reconnaissance la plus vive, la plus profonde et la plus vraie débordèrent de ses cœurs meurtris. Anne était excellemment douée. Sous la sage direction des sœurs, elle se plia tout de suite à l'obéissance, au respect, au travail mais surtout à la reconnaissance. La piété filiale n'était pas moins vive. La petite enfant comprenait déjà les chagrins et les privations de sa Mère et souvent elle lui disait : « Dès que je serai grande, je travaillerai, va, Maman, je te soulagerai, je te soignerai !... »
Pour répondre à ces généreuses désirs, Mère Bruzac fit de bonne heure apprendre à sa protégée le métier de lingère. Anne y devint en peu de temps si habile qu'on put la placer à quinze ans, en qualité de femme de chambre, près d'une vieille dame renommée beaucoup plus encore pour sa vertu que pour sa fortune. Malheureusement la nouvelle maîtresse de notre fillette habitait Bordeaux. Il fallait donc se séparer et de sa bonne Mère et des chères Sœurs dont la protection et les soins lui avaient été si douce. Anne, le cœur brisé, trouva dans la certitude d'être utile à sa Mère le courage de refouler ses larmes et de fixer sur l'avenir un œil serein. Avant de partir elle alla trouver son confesseur pour lui faire part de sa détermination et solliciter ses conseils. Et comme, tout peiné, l'excellent prêtre laissait échapper une exclamation qui trahissait ses craintes : « Mais tu vas te perdre à la ville, ma pauvre enfant. Oh ! non, Monsieur l'Abbé, répondit-elle vaillamment, je connais un peu Bordeaux ; ma mère m'y a conduite pour voir mes frères l'an dernier, je ne m'y perdrai pas ! »
Bien loin de s'y perdre en effet, la chère petite trouva moyen

d'y faire grandir et fleurir sa piété. Il est vrai que l'atmosphère où l'avait placée Mère Bruyère était profondément chrétienne. La foi et la charité de la noble famille influençait heureusement l'âme droite et pure de la jeune femme de chambre tandis que la probité, l'activité, l'aimable caractère de celle-ci lui acquéraient l'estime et l'affection de ses maîtres. Leur confiance en notre chère Anne grandit à mesure que s'écoulaient les années si bien qu'à plusieurs reprises ils la laissèrent à Bordeaux chargée du grand hôtel et de la domesticité nombreuse durant leurs longs séjours en Italie.

Ce qui plaisait le plus à Anne en tout ceci c'était de distribuer les aumônes de Madame xxx, de servir d'intermédiaire et d'avocate aux pauvres nombreux qu'elle soulageait et de puiser pour eux dans sa propre petite bourse tout ce dont sa mère n'avait pas besoin. On ne sut jamais jusqu'où sa charité était allée sur ce point et nous ignorerions même qu'Anne ait eu la passion de l'aumône sans un incident tout fortuit. Dans les dernières années de la vie de Sœur Agathe un étranger la fit demander au parloir. Sa mise était correcte et soignée, ses façons irréprochables. On ne s'expliquait guère que ce personnage fût connaître notre chère sœur ou avoir à traiter quelque affaire avec elle. Cependant on la fit venir. Dès qu'elle parut, malgré sa surprise, en dépit de ses protestations, saisissant et baisant ses mains coutumières de grosses tâches: „Oh! ma bonne Sœur, répétait l'inconnu, que je suis heureux de vous retrouver, vous vous avez sauvé jadis, nous ne vous avons jamais oubliée!...„ On s'expliqua. Mr x avait connu Anne Blanqui à Bordeaux durant les années de la plus douloureuse, de la plus misérable enfance. Non seulement ses parents et lui avaient reçu, grâce à l'intervention de la charitable jeune fille les secours de la famille xxx, mais encore, mais surtout, elle s'était maintes et maintes fois privée pour venir en aide à leur horrible misère. L'enfant avait pu grandir; à force de travail et d'honnêteté il s'était créé une situation honorable, ses affaires l'avaient conduit à Bergerac, par hasard il y avait appris que Agathe Blanqui était devenue Sœur Agathe et poussé par la reconnaissance il était accouru...

La pureté et la charité attirent toujours les prédilections du divin Cœur. Dans la pratique de ces vertus Anne avait atteint la trentaine. Sa pauvre Mère était morte; ses frères et ses sœurs se suffisaient. Pour qui donc désormais travailler et gagner de l'argent? Ne vaudrait-il pas mieux tout quitter, ne plus s'occuper que de Dieu, se donner toute à Lui, être religieuse enfin. Le cœur d'Anne était trop pur et trop grand pour ne pas s'enflammer d'enthousiasme à cette

généreuse pensée ; mais il était trop reconnaissant pour ne pas considérer comme une ingratitude la possibilité de quitter sa bonne maîtresse à l'heure où la vieillesse amènerait le triste cortège des cruelles infirmités. Dieu permit qu'au plus fort du combat entre ces désirs si contraires Madame x x x devinât tout. Elle interrogea Anne qui avoua ses angoisses et la question fut résolue. De part et d'autre on fut généreux et quelques jours après la porte du noviciat de N.. se refermait sur Anne amenée à ce choix par les conseils de son directeur. L'extérieur modeste, les manières simples et aisées de la prétendante firent d'abord souhaiter à la Supérieure et à son conseil de la placer au rang des sœurs de chœur. On y mit une condition : Anne devait oublier qu'elle avait été en service, elle ne devait jamais en parler. Le cœur loyal de la jeune fille se révolta contre cette dissimulation, sa reconnaissance lui fit considérer cette mesure comme une monstruosité et très peu de jours après elle quitta le couvent. Avant de prendre une nouvelle détermination Anne vint à Bergerac revoir sa famille et la chère maison où s'était écoulée son enfance. Mère Bruzac était morte, mais les autres sœurs entourèrent à l'envi leur ancienne petite fille, Mère Laville sut l'apprécier et, Dieu ayant aplani tous les obstacles, Anne Blanqui devint notre chère Sœur Agathe. Elle était âgée de trente-six ans. Il sembla dès lors qu'elle ne fût née que pour gazouiller du matin au soir les louanges du bon Dieu dans une activité incessante. La piété naïve et candide comme celle d'un enfant mettait sans cesse sur ses lèvres, avec les noms de Jésus et de Marie ceux de Mère Bruzac et de St Charbonnel, ces deux saintes protectrices de son enfance auxquelles elle devait tout ce qu'elle était. Bien que Sr Agathe eût un goût instinctif pour tout ce qui était grand, noble et beau, elle allait toujours au plus petit, au plus pauvre, au plus vil se privant habilement de tout ce qui pouvait la flatter pour en faire bénéficier les pauvres, les enfants, les vieillards. Avoir Sœur Agathe si gaie, si laborieuse, si courageuse, si mortifiée, on ne se fût jamais douté que son tempérament fût lymphatique et son estomac délicat. « Tout souffrir et ne rien faire souffrir » telle est la devise des saints, telle était celle de l'humble novice. Et ce n'était pas assez d'épargner aux autres peines, soucis et fatigues, il fallait encore soulager leurs douleurs, adoucir leurs infirmités, ensoleiller leur existence. Le rôle d'ange gardien elle le fit surtout auprès de deux vieilles sœurs affligées l'une d'épilepsie, l'autre de cécité. La première était devenue rebutante, effrayante

on avait dû l'isoler, presque la séquestrer à certaines heures ; mais sœur Agathe pénétrait toujours dans sa cellule, lui tenait compagnie, lui donnait le bras pour la conduire à la sainte messe, s'y tenait à côté d'elle, tout près de la porte en cas d'accident, la dirigeait vers la sainte table et la ramenait chez elle assez tôt pour que personne ne comprît de quelle infirmité sœur Valentine était atteinte. Les soins, les attentions, les bontés, les délicatesses de sœur Agathe pour la pauvre affligée ne peuvent se comparer qu'à celles d'une mère la plus dévouée pour l'enfant le plus aimable, le plus chéri.

De longues années s'écoulèrent ainsi, les dernières crises, les dernières douleurs de sœur Valentine n'eurent d'autre témoin que sœur Agathe, ravie à ce chevet par la plus sublime charité. Après avoir fait administrer la mourante, elle veilla sa longue et cruelle agonie, exprès son dernier soupir, ensevelit pieusement son pauvre corps, prépara sa couche, disposa sa cellule et ... disparut. Les sœurs étaient accourues, on pleurait autour de la dépouille de la défunte et sœur Agathe à la buanderie, à la cuisine, au lissage trouvait mille moyens d'exercer son dévouement inépuisable. Dans la chambre mortuaire, personne ne remarquait son absence, on se succédait auprès de la défunte sans songer à l'infirmière si indispensable encore la veille. Vingt-quatre heures s'écoulèrent ainsi, on apporta le cercueil et on se disposa à y placer la pauvre sœur.

A ce moment, sœur Jeanne de la Croix, confiait un instant la surveillance des enfants à une autre sœur, venait jeter une dernière fois auprès de sœur Valentine. Apercevant les préparatifs de la mise en bière et remarquant l'absence de sœur Agathe, elle sortit pour la chercher et la découvrit à la cuisine lavant la vaisselle, récurant les casseroles, fourbissant les chaudrons ... « Oh ! sœur Agathe vous êtes là ! Eh ! montez vite, c'est l'heure de mettre sœur Valentine au cercueil, venez ! — Oh ! non, ma bonne sœur, la pauvre cuisinière est fatiguée, elle a beaucoup de travail, je suis heureuse de lui aider un peu — Mais je vais le faire, allons, laissez-moi la vaisselle et montez vite, vite ma bonne sœur Agathe votre place est là-haut. — Oh ! pardon, ma sœur, je ne vous laisserai point la vaisselle, je ne suis pas du tout nécessaire là-haut. Nos Mères y sont, elles disposeront très bien toutes choses comme vous savez. Et reprenant son torchon, la bonne sœur, souriante et joyeuse, continua son humble travail loin de se douter que son abnégation, son humilité, sa simplicité étaient un sujet d'édification profonde

L'autre infirme, quasi aveugle, d'un naturel très actif allait et courait sans cesse et courait mille dangers, sa vue la portant toujours à l'opposé du bon chemin. A la mort de Sœur Valentine, Sœur Agathe s'attacha aux pas de la bonne Sœur Jeanne. Elle en fit aussi sa petite enfant la promenant, la distrayant, l'occupant, lui rendant compte des petits événements ou incidents qui pouvaient l'intéresser ou la distraire, ne se lassant jamais de ses questions ou de ses exigences, lui rendant toute sorte de service. On les voyait toujours ensemble, l'une conduisant l'autre, causant joyeusement du bon Dieu car Sœur Jeanne avait une piété très tendre et très vive qui se traduisait par mille élans de confiance et d'amour si bien que les sœurs l'appelaient en souriant sr Jeanne du Thabor et ce surnom lui était cher. Au reste, ce dévouement de tous les instants, sr Agathe trouvait moyen de l'exercer sans préjudicier à ses nombreuse travaux. Chargée de la lingerie et des leçons d'ouvrage elle avait beaucoup à coudre, beaucoup à repriser. Les jours de lessive elle présidait à tout, organisant, surveillant, mettant la main à l'œuvre avec une courageuse énergie, ne quittant la buanderie que pour le séchoir et trouvant moyen d'y loger et d'y conduire sa vieille petite enfant et de ne point l'y perdre de vue. Lorsque tout était sec c'était encore Sœur Agathe qui lissait des journées entières. Malgré son âge avancé elle accomplissait ces différents travaux avec un entrain juvénile, avec la plus joyeuse activité, car c'était toujours servir Celui dont le joug est doux et qui rend les fardeaux légers. A ce doux service, Sœur Agathe, saturée d'une joie toute surnaturelle, courait sur les pas de notre sainte patronne et s'occupait de beaucoup de choses humbles et pénibles, rebutantes et cachées. A la cuisine, à la vaisselle elle venait sans bruit, au moment opportun faire le gros travail, laver, frotter, fourbir, porter les fardeaux etc. S'agissait-il d'un grand branle-bas, fallait-il donner un air de fête au vieux Couvent, sr Agathe payait encore de sa personne et nettoyait de la cave au grenier. Après la mort de Sœur Jeanne, Sœur Agathe se donna plus encore à ce genre de dévouement. Un jour de novembre elle passa l'après midi à ranger un grenier elle y prit froid et nous fut enlevée en quelques jours. Dans cette courte maladie, comme dans sa longue vie, notre chère Sœur fut toute charité : elle ne s'occupait que de deux choses : supporter ses souffrances par amour de Dieu et nous épargner de la

peine. Elle exhala son dernier soupir avec le calme et la paix d'un petit enfant qui s'endort dans les bras de sa Mère et Dieu, nous en avons la confiance n'a pas dû tarder à la recevoir dans les cieux. Cette pensée adoucit nos regrets et nous fait espérer que Ste Agathe intercède aujourd'hui pour nous.

29 décembre 1894.

Sœur M. Virginie Lespinasse

Lormane.

Mademoiselle Jeanne Lespinasse naquit à Saint Pardoux de Longueville (Lot et Garonne) vers l'année mil huit cent trente trois. Son enfance fut simple et tranquille, sa jeunesse édifiante. Désireuse de se consacrer à Dieu, Jeanne passa quelque temps à la Communauté d'Eymet pour y étudier sa vocation. Le contact de ces vénérées mères, leurs exemples si édifiants firent une heureuse impression sur l'âme de la jeune fille. Elle demanda donc à entrer au noviciat de Sainte-Marthe et y fut admise le 14 octobre 1856. Simple et bonne, elle fut admise sans difficulté à la prise d'habit et reçut le nom de Sœur Virginie le 7 octobre 1857. Son noviciat s'écoula dans le silence, le calme, la docilité et la paix. Peu communicative, elle passait complètement inaperçue. Le 11 octobre 1858, elle prononça ses vœux pour cinq ans. Peu après sa profession, sœur Virginie fut envoyée à l'orphelinat de Bergerac et de là successivement à Saint-Avit-Sénieur, au Bourg de la Madeleine, au Port Sainte Foy pour y faire la classe. Elle fut aussi employée à l'hospice de Marcheil sur Belle pour le soin des infirmes et au Petit-Séminaire de Bergerac où elle fut tour à tour chargée de la lingerie et de la sacristie, emplois dont elle s'acquitta à la satisfaction des élèves et des maîtres. Après s'être dépensée à l'hôpital de Bergerac et dans divers autres postes, sœur Virginie fut de nouveau placée au petit Séminaire où elle demeura jusqu'au remplacement des Sœurs de St-Marthe par les Sœurs de Saint Joseph c'est à dire cinq ans. Après être demeurée quelque temps à Vanxains et à Villeréal sœur Virginie, en prenant plus complète

plir aucun emploi fut rappelée à la Maison-Mère où elle demeura cinq ans allant de sa cellule à la Chapelle et vice-versa. Étant complètement tombée en enfance elle fut conduite à Larmane où l'air et l'espace lui firent quelque bien ; Elle y rendit paisiblement le dernier soupir le 7 janvier 1899 n'étant encore âgée que de 62 ans et ayant 36 ans et quelques mois de profession

7 janvier 1899.

Sœur M. Démétrie Barret

Bourg de la Madeleine.

Bergerac.

Les belles plantes ne croissent point seulement dans les serres ; que de fleurs charmantes poussent à l'abri de tout regard humain, au sommet des montagnes, parmi les herbes des champs ou sur le bord des clairs ruisseaux. Nul ne les aperçoit, encore les admire, elles germent et fleurissent en pure perte semble-t-il... mais Dieu fait-il rien d'inutile ici-bas ! Cette humble fleurette traverse les siècles de génération en génération pour se trouver sous nos pas à l'instant déterminé par la Providence. Son parfum éveillant un monde de souvenirs, nous montrera peut-être le sentier perdu du devoir, il ramènera en notre cœur l'espérance, il rassérènera notre esprit et réveillera notre courage. Un jour ou l'autre il ramènera vers le Créateur notre regard abaissé vers la créature. N'est-ce point assez ?

Dieu prend soin des herbes des champs qui demain seront cueillies et jetées au feu, mais que ne fait-il point pour nos âmes !

Elle était humble et charmante cette petite enfant qui croissait inconnue (au Condeze commune de Lunesil) entre les bords de la Dordogne et la modeste église de son village. Son père, Jean Barret et sa mère, Cécile Chemut, parfaitement honnêtes et bons chrétiens, mais absorbés par les travaux des champs, ne voyaient guère leur fille et ne songeaient point à l'admirer. Elle fréquentait l'école, fort éloignée ; elle était toujours docile, toujours active, toujours complaisante, respectueuse, empressée. On jouissait de ces

qualités précieuses sans les remarquer, encore moins cherchait-on à analyser le caractère de l'enfant. Cependant le regard d'Irma reflétait un mélange exquis de pureté, de douceur, de bonté, de fermeté. Elle voulait instinctivement le bien, elle s'y employait avec une énergie tranquille qui décelait sa vertu naissante. Aussi lorsque vint l'heure de la première Communion quelle surprise pour le bon Curé, quelle joie pour le divin Maître, quel bonheur pour Irma! Ce cœur candide s'enflamma au contact de Jésus et devint tout charité. Déjà entièrement à Dieu seul, elle fut plus que jamais humble, silencieuse et cachée. Aussi passa-t-elle à peu près inaperçue à l'ouvroir du Bugue qu'elle fréquenta pendant trois ans à partir de la première Communion. Les maîtresses remarquèrent à peine l'assiduité, l'application, la modestie, la piété de la jeune apprentie. Toujours la première au travail malgré l'éloignement de son village (séparé du Bugue par une lieue de chemin) elle était plus matinale encore aux jours des fêtes de la Sainte Vierge qu'elle ne manquait pas de célébrer par la réception des Sacrements de pénitence et d'eucharistie.

Lorsque Irma eut atteint sa quinzième année, ses parents, désireux de lui voir gagner davantage, la placèrent à Ste-Alvère chez une fort honnête ouvrière. La jeune fille mena près de sa nouvelle maîtresse une vie parfaitement exemplaire. Toujours diligente et pieuse, elle ne quittait le travail que pour la prière. Jamais elle ne se laissa entraîner vers les milieux qui sont un écueil pour l'innocence. Tandis que ses compagnes couraient aux fêtes ou se divertissaient dans les bals, Irma portait ses pas vers la Communauté. Notre bonne sœur Sainte-Anne Guinot y accueillait en mère quelques jeunes filles sages et pieuses et se plaisait à les réunir chaque dimanche avant les vêpres. Elle fut particulièrement charmée de la simplicité et de la candeur de la jeune ouvrière et ne tarda guère à lui parler de vocation. Irma fut stupéfaite. Religieuse elle!... pauvre petite paysanne si incapable! pauvre petite ouvrière si ignorante des choses de Dieu. Non cela n'était point possible. Cependant cette idée nouvelle pénétra insensiblement dans l'âme de la jeune fille et y alluma peu à peu un désir intense et profond.

Cinq ans avaient passé depuis qu'Irma avait quitté le Bugue. Elle avait conquis l'estime et l'affection de la personne à laquelle son père l'avait confiée et celle-ci, désireuse de garder toujours sa jeune compagne, lui faisait des offres avantageuses bien tentantes pour un cœur aimant comme l'était celui d'Irma. Aussi hésitait-elle entre sa reconnaissance pour la créatrice et

son amour pour le Créateur... La mort vint donner la réponse de Dieu. Mademoiselle xxx fut enlevée en quelques jours par un mal foudroyant et au chevet de l'agonisante, Irma comprit ce que vaut la vie. Dès lors sa résolution fut irrévocable. Secrétaire Coudere, elle en fit part à ses parents et, malgré leurs chagrins, malgré leurs instances (car ils ne savaient se résoudre à voir s'éloigner pour toujours leur benjamine) elle fit ses préparatifs. Les bonnes Soeurs du Bugue lui ayant aplani les difficultés premières, Irma entra au Noviciat de Ste Marthe le 17 septembre 1890; elle y prit l'habit le 27 7bre 1892 et prononça ses voeux le 12 du même mois de l'année 1894. Quelques mois plus tard l'ange était avec Dieu. Son passage au noviciat peut se résumer en deux mots: dévouement et piété, ou plutôt en ce seul terme divin: charité!

Très régulière et très silencieuse d'ailleurs, Irma était pour ses compagnes un aimable modèle en même temps que l'aide la plus obligeante et la plus active. Quand accablée, surchargée de besogne, on désespérait d'en venir jamais à bout, soeur Irma en disait mieux; mais le lendemain lorsque on cherchait la tâche interrompue, on était stupéfaite de la trouver terminée ou considérablement avancée. Quel bon ange avait donc passé par là?... On sut bientôt que la chère petite soeur Marset était cet ange bienfaisant et habile. Elle laissait accumuler son propre travail pour mieux à bien celui des autres, employant à cette oeuvre charitable tous les moments que la Sainte obéissance lui permettait d'y consacrer. Sa délicate santé avait fait prolonger son noviciat; une pleurésie aiguë faillit nous l'enlever en mai 1893 et Soeur Désirée (nom reçu le 27 7bre 93) resta si souffrante à la suite de cette violente secousse qu'on ne put songer à l'admettre à la profession lorsque son année de noviciat fut terminée. On l'envoya donc à l'hospice de la Madeleine. Le changement d'air, les maternelles gâteries de notre bonne Mère Béatrix parurent lui rendre la santé. Toujours active bonne et dévouée, la pauvre petite convalescente passa parfaitement bien l'année 1894. Admise alors à la profession elle revint au noviciat pour la retraite et la cérémonie de septembre. Elle rayonnait de bonheur! Enfin devenue religieuse, n'appartenant plus qu'à Dieu seul, elle croyait pouvoir travailler longtemps à sa gloire; mais Lui n'avait accepté ses engagements que pour la crucifier un instant et la récom-

penser bientôt. Avec les premiers froids de l'automne une phtisie se déclara. En dépit des meilleurs soins le mal cruel eut en quelques mois consumé notre jeune soeur. Elle, complètement abandonnée à la volonté de son Jésus, recevait avec le même sourire reconnaissant la douleur et les soulagements. Elle trouvait encore moyen de travailler, de se dévouer, de coudre. Pour rendre service, elle cousit jusque sur son lit de mort!... Avec les premiers jours du printemps, le 4 avril 1895, elle mourut en exprimant sa filiale affection, sa profonde reconnaissance pour Mère Béatrice sa Supérieure; ses fraternels sentiments pour les Soeurs de sa Communauté; sa tendresse pour la Congrégation au bien de laquelle elle était heureuse de sacrifier sa vie. Quelques semaines avant, le huit mars, assistée de Mère Thérèse, sa maîtresse des novices, la chère petite mourante avait fait ses voeux perpétuels entre les mains de Monseigneur le Chanoine Sagette, Curé de la Madeleine. Son passage avait été trop rapide pour laisser des traces profondes et cependant le noviciat et la Communauté de la Madeleine restent embaumés du parfum de sa simplicité et de son dévouement. Les vertus ont germé et grandi dans quelques coeurs qui les ignoraient encore, cela n'a-t-il pas été du aussi exemples de Soeur Déméthrie? Ne nous encourageons-nous pas encore à leur seul souvenir? N'aimons-nous pas à la donner en exemple? Elle a vécu ignorée, inconnue, cachée et pourtant elle a passé en faisant le bien: son rien n'est inutile ici-bas.

Le avril 1895

Soeur Marie Marmier

Monpazier.

Marguerite Marmier naquit le 7 juin 1862, à Cusoux, canton de Tuniel (Lot et Garonne). Elle fut reçue par Mère Verdier et se montra toujours très humble, très régulière et très fervente.
D'une santé délicate, Soeur Maria remplissait malgré cela les emplois qui lui étaient confiés avec beaucoup d'ardeur, d'application, de zèle. Son grand esprit d'ordre, le soin délicat qu'elle apportait à toutes choses, sa propreté exquise trahissaient son esprit de foi. On n'agit constamment aussi bien que quand on travaille pour Dieu, avec Dieu et en Dieu

Elle travailla ainsi jusqu'à soixante-douze ans joyeuse de se consumer pour le service de son divin épouse. Les deux dernières années de sa vie, elle ne put remplir son emploi qu'en se traînant, la Maison Mère n'ayant personne pour la remplacer : c'était bien triste de la voir ainsi. Le 16 mars, en portant à Monsieur le Curé son déjeuner après l'action de grâces, elle lui dit qu'il serait bien de lui donner l'extrême-onction. « Quand vous voudrez » répondit-il en souriant. Vers quatre heures elle se mit au lit et à neuf heures on lui administrait tous les sacrements. Le lendemain, elle fut paralysée de tout le côté gauche ; elle faisait pitié à voir. Elle endura des souffrances horribles pendant trente-sept jours avec une patience admirable. Elle mourut le 23 avril à 2 heures et demie du matin n'ayant survécu que six mois à notre chère Sœur Euphrasie.

23 avril 1895

Sœur N. Sébastienne Comte

Novicial

Jeanne Comte, fille de Martin Comte et de Marie Feyte naquit à Fontfaut commune de Ribérac le 6 mars 1862.
Ses parents, plus recommandables par leurs vertus que par leur fortune lui inspirèrent de bonne heure l'amour de Dieu et l'horreur du mal. Son enfance et sa jeunesse, pures et limpides comme le cristal des fontaines s'écoulèrent entre la maison paternelle et l'école. En ce temps l'école était chrétienne et nos sœurs dirigeaient celle de Ribérac que Jeanne fréquentait. Elles aimèrent particulièrement cette fillette humble et douce, toujours docile et appliquée, toujours patiente et bonne. Parfois elles lui reprochèrent bien un peu de faiblesse à l'égard de quelque espiègle qui abusait de sa candeur pour la duper, mais ce fut tout. Du reste Jeanne ne se corrigea jamais de cette trop grande confiance en autrui. Elle mettait les autres à son aise sans remarquer combien la plupart lui étaient inférieures. Au milieu de ses compagnes elle était comme un ange gardien qui éclaire et instruit. Toutes l'aimaient et trouvaient près d'elle un conseil à suivre, un modèle à

imiter. Ne découvrant en elle aucun défaut, elles la nommaient à l'envi la petite sainte. La première Communion fit époque dans la vie de Jeanne. Elle n'avait que dix ans lorsque Notre-Seigneur vint prendre possession de son cœur innocent, mais elle le reçut avec l'amour d'un séraphin et dès lors elle aspira au bonheur de se donner à Dieu. Une fillette animée des mêmes désirs s'étant rencontrée parmi ses compagnes, les deux enfants n'eurent plus d'autre joie que de s'entretenir de leurs pieux projets. Que de fois pour causer du bon Dieu elles s'accompagnaient mutuellement oubliant la longue distance qui séparait leurs demeures. Bien que Jeanne eut plusieurs années de moins elle exerçait à son insu une grande influence sur Marie Sœur Thomaïde dit encore aujourd'hui, et non sans émotion, que c'est la piété éclairée de Jeanne, c'est sa tranquille énergie qui lui ont donné la force de répondre à sa vocation en dépit de tous les obstacles. Cependant la vive intelligence de Jeanne, sa prodigieuse mémoire, son application soutenue en faisaient la meilleure élève du pensionnat de Ribérac et de brillants succès couronnèrent bientôt ses études. Mère Angélique qui appréciait la sérieuse vertu de la jeune fille, beaucoup plus encore que son savoir, la fit alors entrer comme institutrice chez son frère, monsieur Vigneras de Pichemi. Quelles que fussent la timidité et la douceur de Jeanne, elle instruisit si bien les jeunes garçons qui lui furent alors confiés que, dès leur arrivée au collège ils purent suivre les cours de quatrième. Pour conduire ses élèves jusque là la courageuse enfant, avait dû s'initier aux premiers éléments du grec et du latin, elle y avait parfaitement réussi. La famille Vigneras ne se sépara qu'avec peine de l'aimable jeune fille qui, pendant six années s'était si doucement dévouée au bien de ses enfants, elle en garde encore le meilleur souvenir. La tâche terminée, Jeanne rentra à Fouillaud. Orgueil et joie de sa famille, elle aimait les douceurs du foyer où son père et sa mère rêvaient de la fixer désormais pour toujours. Mais, hélas! leurs espérances, Jeanne (et ce fut le seul chagrin qu'elle leur eût jamais causé) s'arracha de leurs bras pour enchaîner sa vie à la croix de Jésus. Elle entra au noviciat de Sainte-Marthe le 15 octobre 1881. La jeune prétendante était humble, c'est dire qu'en ce sol profond fleurissaient avec la douce obéissance, les aimables vertus de charité, de patience et de bienveillance. On l'estima d'abord, on l'aima bientôt, on la vénéra plus tard. En effet la vertu de Jeanne semblait trop aisée pour que certains esprits ne la jugeassent point négative. On résolut donc de la fixer

passer par le creuset de l'épreuve et de la contrôler par la pierre de touche de la souffrance et de l'humiliation. En conséquence, à l'expiration de son année de noviciat, Jeanne ne fut point admise à prononcer ses voeux. Elle désirait ardemment cette faveur, mais elle ne fut point surprise de se la voir refuser. Persuadée que son chagrin était trop mérité, elle demeurait calme et douce demandant pardon à Dieu de ses faiblesses qu'elle appelait des fautes avec des larmes de regret et d'amour qui coulaient abondantes mais paisibles dans le secret de la prière et de la Sainte Communion. Du reste plus que jamais patiente, charitable, serviable, elle poursuivit le travail de sa perfection religieuse avec une application et une ferveur toujours croissante. Elle s'habitua dès lors à souffrir en morte et, quelles qu'aient été depuis les douleurs physiques ou morales qu'il ait plu à Dieu de lui envoyer, elle les a toujours reçues et supportées en saint. Aussi la fête de sa profession fut-elle délicieuse entre toutes: Notre-Seigneur ne se laisse point vaincre en générosité. C'était le 29 septembre 1884. Elle n'avait plus que dix ans à vivre. Ils furent répartis entre les communautés de Cadjac, de Castillonnès, de Bergerac (Miséricorde, Madeleine, St Jacques) et du Port-Ste-Foy. En tous ces endroits, qu'elle fût directrice, comme à Cadjac et à Castillonnès, ou simple adjointe, comme à la Madeleine, à la Miséricorde, à Saint Jacques, au Port, Soeur Sébastienne personnifia les vertus préférées du bon Maître: l'humilité et la douceur. Et, comme "les doux posséderont la terre", ses Supérieures, ses enfants, les familles qui lui confiaient leurs filles, tous avaient pour elle la plus profonde estime et la plus sincère affection. En peu d'années Soeur Sébastienne prépara ainsi une abondante moisson. Elle disposait les âmes par le spectacle de ses vertus; elle les ensemençait par ses paroles rares mais profondes; elle les cultivait par ses efforts constants, par ses ferventes prières, par ses nombreux sacrifices; elle eut la joie de les voir germer, puis fleurir. Déjà les épis mûrissaient..... Le divin Maître voulut-il préserver l'humilité de Soeur Sébastienne, voulut-il seulement ravir à la terre cette âme angélique pour la récompenser plus tôt?..... On ne sait, mais Il ne lui laissa pas le temps d'amasser la récolte. En 1894 Soeur Sébastienne contracta une bronchite que son abnégation héroïque lui fit trop négliger; le mal passa à l'état chronique

Elle avait reçu le saint habit le 29 7bre 1882 et avait pris en cette circonstance, le nom de Soeur Marie-Sébastienne

et, comme la chère souffrante continuait sans se plaindre à faire la classe à quarante-cinq enfants, à la fin de l'année scolaire sa santé parut sérieusement compromise. Il fut donc décidé que Soeur Sébastienne demeurerait au noviciat jusqu'à son complet rétablissement. Elle y vint en août et plusieurs mois de repos améliorèrent considérablement son état. Malheureusement de fâcheuses incidents obligèrent alors nos Mères à lui laisser reprendre son rôle de directrice de l'école de Cubjac. Elle y revint le 17 janvier 1895. Quelques précautions que l'on prît pour ce voyage, quelques soins dont on ait entouré là-bas la pauvre malade cet effort achéva de l'épuiser. Mentée à Périgueux le 23 avril, elle y languit jusqu'au trois juin 1895 où elle expira sans agonie à 11 heures et quart du matin. Elle avait reçu l'extrême-onction le trois mai.

Les vertus de Soeur Sébastienne, toutes faites d'abnégation, tout enveloppées de modestie avaient fait le charme secret des Communautés où elle avait vécu; elles grandissaient encore durant son séjour à l'infirmerie et firent l'admiration de ses compagnes de souffrance, de leurs gardes et de toute la Communauté. Celles-mêmes d'entre nous auxquelles leurs occupations laissèrent à peine le temps d'entrevoir soeur Sébastienne demeurèrent frappées et fortement impressionnées de cette grandeur d'âme qui s'ignorait. Pour assister avec calme à sa propre destruction, pour la constater heure par heure sans gémir, sans faiblir, sans pleurer, mais avec sérénité, mais avec joie, il faut avoir son coeur immuablement fixé en Celui qui seul est la Vie. Tel était le coeur de notre chère et si bonne Soeur Sébastienne pieusement endormie dans le Seigneur dans sa trente-quatrième année (à 33 ans et quelques mois)

3 juin 1895.

Soeur M. Néphalie Borge.

Larmanc-Dort-St Foy.

Louisa Borges, en religion Soeur Néphalie, née en 1846 au Meouzet, commune de Vergt de Biron, appartenait à une famille des plus chrétiennes de la paroisse. Elle était la plus jeune de huit enfants. Comme tous les benjamins, elle était la plus caressée et la plus aimée, surtout de son père qui la chérissait. Chaque fois qu'il s'absentait, il l'embrassait et lui donnait quelques friandises que Louisa s'empressait de partager

avec ses deux jeunes sœurs Céline et Lydia. Toute petite enfant, Louisa était naturellement bonne, douce, pieuse. Lorsqu'elle pouvait dérober le chapelet de sa mère elle allait le réciter dans un coin du jardin, sous un vieux figuier dont les branches pendaient jusqu'à terre : c'était là son oratoire. Une médaille, une croix, une image faisaient tout son bonheur. Souvent elle se disputait avec sa sœur Lydia à qui irait au ciel la première : « Ce sera moi, affirmait Louisa – Je dis que non, répondait Lydia – Je dis que si !... » La discussion cessait par cette ingénieuse conclusion : « Eh ! bien, ce sera celle qui priera le plus ! » Et les voilà à genoux, les mains jointes récitant des pater et des ave et criant bien fort : « Mon Dieu faites que je monte au ciel ! » puis, allongeant leurs petits bras : « Prenez-moi mon Dieu, attrapez-moi, donnez-moi la main !... » Le bon Dieu demeurant sourd : « Prions encore, disaient-elles, et mettons des plumes de coqs sur nos épaules et cette fois nous volerons !... » mais toujours même déception ! Lorsque sa sœur aînée allait communier « Que tu es heureuse ! lui disait la petite Louisa. Tiens, voilà une boîte, porte-moi un peu du petit Jésus ! » Que de larmes lorsque la boîte revenait vide !...

Lorsqu'elle eut atteint sa douzième année, Monsieur et Madame Barge se décidèrent à se séparer de leur benjamine pour la mettre dans un pensionnat où quelques mois plus tard la pieuse fillette eut enfin le bonheur de faire sa première Communion. Pendant tout le temps de sa pension, Louisa fut une élève modèle. Elle était constamment sage, obéissante, appliquée, surtout très mortifiée. Elle se privait de toutes les délicates provisions données pour ses goûters et de tous les desserts qu'elle vendait à une de ses compagnes au profit des pauvres. A table, elle cédait à sa voisine la croûte pour la mie, donnait sa chaufferette à celle qui n'en avait pas etc, etc....

Sortie de pension Louisa, malgré son grand désir de se donner à Dieu, dut rester pendant plusieurs années auprès de sa mère et de son vieux père qui ne pouvaient se passer d'elle. Enfin le moment tant désiré arriva !... Elle venait de perdre son père et, pour répondre à sa vocation il lui fallait ajouter à ce sacrifice celui de laisser seuls sa mère bien-aimée et un frère bien cher. Louisa n'hésita point, mais la séparation fut bien cruelle pour ces trois cœurs étroitement unis.

Pendant son noviciat, pendant sa vie religieuse tout entière Louise fit peu de bruit et travailla sérieusement à sa formation religieuse s'appliquant à la pratique des petites vertus et au perfectionnement des plus humbles emplois pour lesquels elle semblait avoir une grande prédilection. Après sa profession qui eut lieu le 2 octobre 1876 (elle était entrée au noviciat le 4 mai 1874 et avait pris l'habit le 2 octobre 1875) sœur Céphalie fut envoyée à Fertillac sous la direction de Sœur Louise Lachaise qui fut une véritable mère pour elle. Peines et joies tout était commun entre ces deux cœurs si bien faits pour se comprendre ; mais ils ne jouirent pas longtemps de ce bonheur. Une maladie grave força sœur Céphalie de quitter Fertillac et de se rendre à l'infirmerie du Noviciat. Elle y resta deux mois entre la vie et la mort, abandonnée des médecins qui ne parvenaient pas à la soulager. Durant ces cruelles semaines, sœur Céphalie, souriant à la pensée du ciel, demeurait calme et résignée : « Mon Dieu ayez pitié de moi ! » « Mon Dieu, que votre volonté soit faite ! » c'était toute sa prière, mais elle était continue « Je souffre tant disait notre chère malade, que je ne puis en faire davantage » Le mieux vint cependant et comme le docteur prescrivait alors de l'exercice à la convalescente, on lui confia la portière à certaines heures chaque jour. Sœur Céphalie ressemblant par trop à un squelette, sœur Marie Antoinette lui passait un peu de carmin sur les joues « C'est pour vous utiliser, mon enfant, lui disait notre bonne Mère Angèle, que nous vous rougissons un peu ; car vous faites peur tant vous êtes encore pâle et amaigrie — Tout ce que vous voudrez, ma mère, répondait-elle, je suis trop heureuse de pouvoir travailler un peu. » Lorsqu'elle fut complètement établie, sœur Céphalie fut envoyée
(octobre 1882) à Montpon où elle demeura quatre ans. Cette période de sa vie fut féconde en mérites car les croix morales et physiques se trouvèrent nombreuses sous ses pas. Elle les porta courageusement, patiemment grâce aux bons conseils de notre Vénérée Mère Angèle (qui avait été sa Maîtresse des novices) grâces surtout à son amour pour Notre Seigneur, à son grand désir d'être une digne épouse de Jésus crucifié. A l'automne de 1886, sœur Céphalie, toujours par les ordres de ses Supérieures, quitta Montpont pour le Port-Ste-Foy. Elle y eut à peu près les mêmes emplois et s'y appliqua avec le même dévouement et le même zèle. Elle n'avait pas quitté sans regrets sa bien-aimée Supérieure, notre chère Sœur Marie si remplie de bonté et de délicatesse pour ses filles, mais

affamée en quelque sorte de sacrifice elle cadenassa son cœur et se livra avec ardeur aux soins du ménage, à la visite des malades à domicile, à la surveillance des études, surtout au catéchisme qu'elle excellait à enseigner aux enfants indigènes. Partout, toujours on remarquait son humilité, sa douceur, sa bonté. Elle trouvait toujours avoir trop. « Mes supérieures me gâtent, disait-elle souvent, elles sont trop bonnes, elles me feront faire du purgatoire. » Tout lui paraissait trop joli ou trop bon pour être employé à son usage. Il fallait qu'on la surveillât pour l'empêcher de se priver même du nécessaire. Bien qu'elle ne fût pas gaie, sa tranquille sérénité lui faisait supporter la tristesse : « Pourquoi vous inquiétez-vous, disait-elle, qu'est-ce que ceci en comparaison du purgatoire ; consolez-vous le bon Dieu voit tout, il remédiera à tout, il récompensera tout. » Elle parlait aussi aux personnes affligées et avait le secret de leur rendre le courage et la paix. S'oubliant toujours pour faire plaisir, on peut dire que la complaisance et le dévouement faisaient la trame de sa vie. Mais l'humilité en était véritablement l'essence. Ce qui était petit, pauvre, misérable, c'est ce qu'elle choisissait toujours avec une habileté merveilleuse. Elle était esclave de ses vœux qui faisaient son bonheur .... son esprit de pauvreté, son amour de l'obéissance, son extrême modestie trahissaient à chaque instant le soin qu'elle prenait de pratiquer les vertus auxquelles elle avait voué sa vie. Son exactitude, sa ponctualité à observer tous les points de la règle n'étaient pas moins édifiantes aussi bien que son extrême charité.

Après huit ans de travail et de dévouement dans cette chère petite Communauté du Port, qu'elle appelait en riant son paradis terrestre, Sœur Néphalie fut obligée de laisser tout empêché elle était à bout de force : « Ma poitrine est percée, dit-elle, je n'en ai pas pour longtemps ; il faut me préparer au grand voyage. Aide-moi Sœur Marcelle (sa sœur Lydie) de tes prières et quand je serai à l'agonie, qui sera longue, tu ne me quitteras pas. Tout le temps de sa maladie, qui dura quatre mois, la malade fut calme et résignée. « Bien qu'il m'en coûte de mourir, disait-elle, je ne ferai pas la moindre prière pour vivre ... Ma mère, dit-elle à notre bonne Sr. Mère Thérèse qui avait si grand soin de visiter ses filles malades,

dites-moi ce qu'il faut faire pour bien mourir ..... Oh ! que je suis tranquille, disait-elle quelques jours avant sa mort, rien ne me trouble .... Que c'est singulier ! ... être si près de la mort et n'avoir pas peur ! ... J'aime bien la Sainte Vierge, je compte sur elle, tous les matins je la prie d'assister à la messe pour moi et lui demande de présenter au bon Dieu toutes mes intentions, de lui demander tout ce qui m'est nécessaire, elle le fait bien mieux que moi qui dors toujours. »

Sœur Néphalie était un peu scrupuleuse. Un jour Mère Modeste, Supérieure de Lasmane, lui envoya pour douze sous de friandises. « On n'y pense pas, dit-elle, me faire manquer à la pauvreté, me faire sermonner ! ... » Une autre fois, sa Sœur lui faisait boire un peu de limonade « Ne m'en donne plus, dit-elle, c'est trop bon, il ne faut pas de sensualité quand on va mourir. » Dévorée par la fièvre, elle poussa un peu sa couverture, cherchant la fraîcheur : « Quelle femme peu religieuse, dit-elle, à sa sœur, et tu me laisses faire, « couvre-moi donc ! ... »

Aussi cruelle que fut sa souffrance, Sœur Néphalie avait toujours une bonne parole, un mot aimable et doux pour tout le monde, mais particulièrement pour les petites orphelines qu'elle affectionnait beaucoup. Ces chères enfants parlent encore de sa patience et de ses innombrables bontés. Lorsqu'elle sentit venir sa fin, Sœur Néphalie renouvela le sacrifice de sa vie, qu'elle avait généreusement fait au début de la terrible maladie qui nous l'a ravie. Elle fit aussi celui de ne revoir aucun membre de sa famille demandant qu'on voulut bien employer l'argent du voyage à faire dire des messes pour le repos de son âme. Elle demanda humblement pardon à sa Supérieure et à ses compagnes et reçut les derniers Sacrements avec une pieuse confiance. Ainsi qu'elle en avait eu le pressentiment, son agonie fut longue. Durant six heures elle fut en proie à de vraies tortures physiques, mais son âme conserva une douce paix jusqu'au dernier soupir qui s'exhala le dimanche pendant la Sainte Messe tandis que le prêtre et les fidèles priaient pour notre chère mourante.

C'était le 30 juin 1895, Sœur Néphalie était dans sa cinquantième année, elle comptait dix-huit ans et huit mois de profession religieuse.

Ainsi qu'elle l'affirmait dans sa petite enfance, elle avait devancé sa Sœur au paradis !

Sœur M. Judith Calès

Dépôt - Périgueux

Notre Sœur Marie Judith était née sur la paroisse de Beaumont le 10 8bre 1850. Son père Jean Calès et sa Mère Anne Corchon appartenaient à de fort honnêtes familles du pays et élevèrent très chrétiennement leurs enfants. La petite Aurélie fut en particulier l'objet de leurs vives sollicitudes car sa santé était délicate et son âme, d'une sensibilité extrême réclamait une direction ferme et sûre. Monsieur et Madame Calès dirigèrent donc vers le bien les foulées de l'enfant, tandis qu'ils s'efforçaient de rendre son tempérament robuste. Grâce à leurs soins vigilants, Aurélie devint une grande et belle jeune fille n'ayant d'autre passion que le bien, d'autre idéal que la vertu. Ce désir de la perfection en tout était même poussé à l'extrême et avec sa vivacité d'imagination, avec son impressionnabilité excessive il était pour Aurélie une inépuisable source de déception et de souffrance. Tout ce qui appartient à la terre est si imparfait, tout ce qui est humain est si défectueux, tout ce qui passe est si vide! Ne trouvant dans le monde que décevantes illusions, la jeune fille tourna ses vues vers la vie religieuse qui lui paraît devoir satisfaire toutes ses aspirations. Elle entra donc au noviciat de Sainte-Marthe le 11 avril 1871, y prit l'habit le 2 octobre 1872 et fit profession le 24 7bre 1873 après un noviciat fervent. Sœur Judith fut alors successivement employée dans les hospices de Belvès, de Thiviers, de Siberac, de Mussidan, de Marcuil et au Dépôt de mendicité de Périgueux. Elle aimait beaucoup les pauvres, aussi surmontait-elle courageusement les répugnances de sa nature délicate pour les entourer de soins. Elle souffrait beaucoup de ne pouvoir leur donner largement tous les allégements et toutes les douceurs que semblaient réclamer leur état. Cette souffrance était si vive et si cuisante pour son cœur généreux que, afin de la supporter en silence, elle s'éloignait un peu des chocs qui eussent pu la trahir ou l'aigrir. On trouvait donc Sœur Judith originale, étrange sans s'apercevoir que, quantité de riens qui passaient inaperçus pour la Cte étaient autant de douloureuses épines pour son cœur trop délicat trop avide de perfection. Véritable sensitive elle se repliait sur

elle même savourant en silence les amertumes de la vie et s'attendant plus que du Ciel la réalisation de ses espérances. Sa vie se consuma ainsi tout entière et après vingt-quatre années de travaux et de souffrances accomplis et endurées pour Jésus, elle mourut pieusement au Dépôt de mendicité de Périgueux où elle soignait les vieilles femmes depuis près de douze ans. C'était le

23 juillet 1895

Sœur Marcienne Gisse (convers)
Noviciat

Meussidan fut son berceau; l'hospice lui était particulièrement cher, puisque là s'étaient passées les premières années de son enfance et de son adolescence. Son père, Jean Gisse, honnête cultivateur qui gagnait le pain de chaque jour pour ses cinq enfants, mourut prématurément, laissant à sa veuve une lourde charge que la divine Providence vint bientôt alléger. L'aînée des jeunes filles vint en condition à Périgueux; les deux frères furent à leur tour employés chez des cultivateurs de la campagne; quant à Cécile, âgée de cinq ans, l'administration la plaça à l'hospice, où nos chères sœurs l'accueillirent avec tendresse. Chargée de toutes, elle prit dès lors l'habitude d'agir à sa guise et, c'est d'ailleurs l'un des écueils de ce genre d'éducation, elle échappa à la surveillance de chaque sœur, puisqu'elle était sous le contrôle de toutes. Elle était très habile, dit-on, à les amener à suivre son vouloir d'enfant. Cécile aimait à prier vocalement, suivait volontiers les exercices de la Communauté, mais ne pouvait supporter la contrainte que nécessite l'instruction la plus élémentaire. Aussi ne sut-elle jamais même écrire couramment son nom: il lui fallait compter ses lettres, lorsque, devenue religieuse, les commissions dont elle avait à s'acquitter demandaient la formalité de sa signature. Par contre, le travail matériel était l'affaire de Cécile. Adolescente et jeune fille elle montra un dévouement hors ligne, se multipliait pour vaquer à toutes choses. Elle apportait à son labeur une diligence telle qu'elle fut rarement en retard, bien que les exigences multiples de l'hospice fussent de nature à l'exercer.

A sa première Communion son caractère vraiment têtu s'était assoupli sensiblement, mais au prix de quels efforts!... Notre Seigneur lui en tint compte! Dès ce moment lui vint le désir d'entrer au Noviciat. A cette fin elle voulut gagner de l'argent

pour fournir à l'achat d'un petit trousseau. Aussi demanda-t-elle avec instance à entrer comme domestique à l'hôpital de Bergerac. Sa jeunesse la faisait éloigner par la Supérieure sans aucun examen. Mais que ne peut une ferme vouloir! Ayant appris que Cécile avait déjà donné des preuves irrécusables du sérieux de son caractère, nos sœurs de l'hôpital, vaincues par ses instances consentirent enfin à la prendre en service. Elles n'eurent jamais à s'en repentir. En contact journalier avec les employés de la maison, elle se fit toujours respecter ne donnant jamais lieu à la censure. Elle préférait se charger seule d'un fardeau trop lourd plutôt plutôt que d'accepter l'aide d'un domestique. Mais l'excessif entêtement de son enfance n'était point complètement déraciné. Il était difficile, par exemple de faire accepter une chaussure à Cécile pendant l'été. Malgré les soins de la dévouée Supérieure, on rencontrait souvent la jeune fille s'en allant pieds nus, vêtue à la légère au lavoir, aux étables, au jardin, voire même à la cuisine. Enfin à vingt et un ans, elle partit pour le noviciat. Ses compagnes se rappellent toujours Cécile l'infatigable dont le dévouement fut sans bornes. Son caractère était le champ ouvert à ses luttes: ce fut d'ailleurs le travail de toute sa vie. Elle reconnaissait ses torts et il nous semble entendre encore ses coupes pleines d'admirable franchise, où, à notre grande édification, elle passait en revue tous les travers qui avaient pu offenser soit ses Supérieures, soit ses compagnes. Elle prit le saint habit le 25 mars 1870 avec le nom de Sœur Marcienne. Un an après, pendant les luttes terribles de la guerre allemande, elle fit profession et reçut l'emploi de portière. Son besoin d'activité fut alors satisfait: on ne passait point dans les couloirs sans rencontrer la Marcienne frottant, balayant, clouant ou ouvrant des caisses, charriant des bûches pendant l'hiver etc. A l'heure des commissions, on la voyait partir, diligente Marthe, méprisant la pluie ou la chaleur, se rendant chez nos fournisseurs qui apprirent bientôt à connaître l'intelligent bon sens de cette petite sœur fluette et pâle. On aimait à causer avec elle, elle entendait bien la plaisanterie, mais ne se laissait jamais intimider si des réclamations tant soit peu injustes lui étaient adressées. Ce qui la rendit surtout populaire, ce fut le vrai talent que la Providence lui avait donné pour soigner les plaies; sa main ne tremblait jamais pour inciser panaris ou furoncles. Sûre d'elle-même, elle pansait

avec la dextérité d'un praticien les mauxe les plus dégoutants, rendant la confiance aux patients qui, de toute la banlieue, venaient la trouver de préférence. Pendant l'exercice de ses pénibles fonctions, elle sentit vers 1890 une sourde douleur dans l'épaule gauche. Sa physionomie commença à s'altérer. Nos Mères lui offrirent bien souvent de la faire remplacer ou aider, mais sa réponse invariable était: « l'inaction, c'est la mort pour moi ! » Force fut bien de laisser encore de longs mois circuler dans les rues cette chère Soeur Marcienne dont la pâleur de plus en plus accentuée était remarquée de tous. Maintes réflexions revenaient à nos Mères, mais les larmes de la pauvre malade montraient trop bien le chagrin que lui causerait le repos de l'infirmerie pour qu'on le lui infligeât. Le mal d'ailleurs était sans remède et le travail procurait à notre chère Soeur la plus consolante diversion car le dévouement à sa Communauté, qu'elle aima jusqu'au martyre, fut l'unique passion de sa vie. Elle voulait guérir pour la servir encore, cependant le mal croissait toujours. Les fournisseurs de la Communauté offraient parfois à titre gracieux de modestes cadeaux qu'elle recevait avec joie, surtout s'il s'agissait d'images pieuses. Un jour le libraire lui donna une Sainte Marcienne dont le côté était déchiré par les ongles d'un tigre furieux. Cette coïncidence frappa la pauvre Soeur, elle montra la gravure à notre Révérende Mère, ajoutant avec une indicible tristesse : « C'est bien ainsi pour moi ! » Hélas oui. Le tigre qui la déchirait était désormais connu. Une horrible tumeur avait fait saillie au-dessous de l'omoplate gauche. Quelques mois auparavant notre pauvre malade s'était rendue, avec notre chère Soeur Thiele aux eaux de Dax pour essayer de calmer l'intolérable douleur que les médecins qualifiaient encore de rhumatismes. Le docteur de l'établissement reconnut bientôt que les eaux bienfaisantes n'étaient point favorables à sa chérie Soeur Marcienne nous revint donc après une halte à Mussidan où elle chercha inutilement du repos. Le mal la minait toujours; mais elle ne pouvait envisager qu'il était incurable. A son retour, elle se jeta avec une volonté de fer dans la thérapeutique homéopathique elle fut d'abord remplie d'espoir et continua cette médication jusqu'à ses derniers jours. Mais Dieu qui lui préparait sa place au ciel, lui donna l'occasion de pratiquer durant de longs mois la soumission à sa volonté sainte manifestée par les événements et la volonté de nos Mères. Privée de forces, la pauvre patiente horriblement et continuellement torturée, vient attendre de la charité